This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

KC 865[...]
NEDL TRANSFER
HN 6LJ5 5



[...]BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

SCARRON

[...] ROMAN COMIQUE

TOME I

PARIS
[...]E DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
[...]ue de Valois, 2, Palais-Royal.

[...]25 Centimes
[...]RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — VOLUMES A 25 c.

CATALOGUE GÉNÉRAL

Alfieri. De la Tyrannie........ 1
Arioste. Roland furieux....... 6
Beaumarchais. Mémoires...... 5
— Barbier. Mariage de Figaro.. 2
Beccaria. Délits et Peines..... 1
Bernardin de Saint-Pierre. Paul et Virginie.............. 1
Boileau. Satires. Lutrin....... 1
— Art poétique. Epitres......... 1
Bossuet. Oraisons funèbres.... 2
Boufflers. Œuvres choisies.... 1
Brillat-Savarin. Physiologie du Goût.................... 2
Byron. Corsaire. Lara, etc..... 1
Cazotte. Diable amoureux..... 1
Cervantès. Don Quichotte...... 4
César. Guerre des Gaules...... 1
Chamfort. Œuvres choisies.... 3
Chapelle et Bachaumont. Voyages...................... 1
Cicéron. De la République..... 1
— Catilinaires. Discours....... 1
Colin-d'Harleville. Le Vieux Célibataire.................. 1
Condorcet. Vie de Voltaire.... 1
— Progrès de l'Esprit humain.. 2
Corneille. Cid. Horace......... 1
— Cinna, Polyeucte............ 1
— Rodogune. Menteur......... 1
Courier (P.-L.). Chefs-d'œuvres Lettres..................... 3
Cyrano de Bergerac. Choix.... 2
D'Alembert. Encyclopédie...... 1
— Destruction des Jésuites.... 1
Dante. L'Enfer................. 2
Démosthènes. — Philippiques et Olynthiennes................ 1
Descartes. De la Méthode..... 1
Desmoulins (Camille). Œuvres. 3
Diderot. Neveu de Rameau.... 1
— Paradoxe sur le Comédien.. 1
Diderot. Romans et Contes.... 2
— Mélanges philosophiques.... 1
Duclos. Sur les Mœurs......... 1
Erasme. Eloge de la Folie..... 1
Epictète. Maximes............. 1
Fénelon. Télémaque........... 2
— Education des Filles........ 1
Florian. Fables................ 1
Foë. Robinson Crusoé........ 4
Fontenelle. Dialogue des Morts. 1
— Pluralité des Mondes........ 1
— Histoire des Oracles......... 1
Gœthe. Werther............... 1
— Hermann et Dorothée....... 1
— Faust...................... 1
Goldsmith. Le Vicaire de Wakefield....................... 2
Gresset. Ver-Vert. Méchant.... 1
Hamilton. Mémoires du Chevalier de Grammont........... 2
Homère. L'Iliade.............. 3
Horace. Poésies............... 2
Jeudy-Dugour. Cromwell..... 1
Juvénal. Satires.............. 1
La Boétie. Discours sur la Servitude volontaire............ 1
La Bruyère. Caractères........ 2
La Fontaine. Fables.......... 2
Lamennais. Livre du Peuple... 1
— Passé et Avenir du Peuple.. 1
— Paroles d'un Croyant........ 1
La Rochefoucauld. Maximes... 1
Lesage. Gil-Blas.............. 5
— Diable boiteux............. 2
— Bachelier de Salamanque... 2
— Turcaret. Crispin........... 1
Linguet. La Bastille.......... 1
Longus. Daphnis et Chloé..... 1
Mably. Droits et Devoirs...... 1
— Entretiens de Phocion...... 1
Machiavel. Le Prince......... 1

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SCARRON

LE ROMAN COMIQUE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1880

Tous droits réservés

ANCIENNE & MODERNE
de J. SEPPRÉ
60, RUE DES ECOLES, 60
PARIS

Digitized by Google

KC 8652

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
17 Oct. 1945

Miss Sally Fairchild

Digitized by Google

LE ROMAN COMIQUE

PREMIÈRE PARTIE

I. — Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans.

Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa course, et son char, ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un demi-quart d'heure; mais, au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amusaient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisait hennir et les avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement et plus intelligiblement, il était entre cinq et six, quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine

Digitized by Google

de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle habillée moitié ville moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs, et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée, qui était si longue qu'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussées à bas d'attaches, comme celles des comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité, et il avait, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique, que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard, vêtu plus régulièrement, quoique très-mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole, et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur ses jambes de derrière. Quelque critique murmurera de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes, et de plus, je m'en sers de ma seule autorité. Re-

Digitized by Google

tournons à notre caravane. Elle passa dans le tripot de la Biche, à la porte duquel étaïent assemblés quantité des plus gros bourgeois de la ville. La nouveauté de l'attirail et le bruit de la canaille qui s'était assemblée autour de la charrette furent cause que tous ces honorables bourgmestres jetèrent les yeux sur nos inconnus. Un lieutenant de prévôt, entre autres, nommé la Rappinière, les vint accoster, et leur demanda avec une autorité de magistrat quelles gens ils étaient. Le jeune homme dont je viens de vous parler prit la parole, et, sans mettre la main au turban, parce que de l'une il tenait son fusil, et de l'autre la garde de son épée, de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui dit qu'ils étaient Français de naissance, comédiens de profession; que son nom de théâtre était Destin; celui de son vieux camarade, la Rancune; celui de la demoiselle qui était juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie; sur quoi le jeune comédien ajouta que le nom de la Caverne ne devait pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit que ceux de la Montagne, la Vallée, la Rose ou l'Épine. La conversation finit par quelques coups de poing et jurements de Dieu que l'on entendait au devant de la charrette. C'était le valet du tripot qui avait battu le charretier sans dire gare, parce que ses bœufs et sa jument usaient trop librement d'un amas de foin qui était devant la porte. On apaisa la noise, et la maîtresse du tripot, qui aimait la comédie plus que sermon ni vêpres, par une générosité inouïe en une maîtresse de tripot, permit au charretier de faire manger ses bêtes tout leur soûl. Il accepta l'offre qu'elle lui fit, et, pendant que les bêtes mangeaient, l'auteur se reposa quelque temps, et

Digitized by Google

se mit à songer à ce qu'il dirait dans le second chapitre.

II. — Quel homme était le sieur de la Rappinière.

Le sieur de la Rappinière était alors le rieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait son rieur. La ville de Paris n'en a pas pour un, elle en a dans chaque quartier, et moi-même qui vous parle, je l'aurais été du mien si j'avais voulu; mais il y a longtemps, comme tout le monde sait, que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde. Pour revenir au sieur de la Rappinière, il renoua bientôt la conversation que les coups de poing avaient interrompue, et demanda au jeune comédien si leur troupe n'était composée que de mademoiselle de la Caverne, de M. de la Rancune et de lui.

Notre troupe est aussi complète que celle du prince d'Orange ou de S. A. d'Epernon, lui répondit-il; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours, où notre étourdi de portier a tué un des fusiliers de l'intendant de la province, nous avons été contraints de nous sauver un pied chaussé et l'autre nu, en l'équipage que vous nous voyez.

— Ces fusiliers de M. l'intendant en ont fait autant à la Flèche, dit la Rappinière.

— Que le feu de saint Antoine les arde! dit la tripotière; ils sont cause que nous n'aurons pas la comédie.

— Il ne tiendrait pas à nous, répondit le vieux comédien, si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits; et nous divertirions quatre ou cinq jours MM. de la ville, avant que de gagner Alençon, où le reste de la troupe a le rendez-vous.

La réponse du comédien fit ouvrir les oreilles à tout le monde. La Rappinière offrit une

Digitized by Google

vieille robe de sa femme à la Caverne, et la tripotière deux ou trois paires d'habits qu'elle avait en gage, à Destin et à la Rancune.

— Mais, ajouta quelqu'un de la compagnie, vous n'êtes que trois.

— J'ai joué une pièce moi seul, dit la Rancune, et j'ai fait en même temps le roi, la reine et l'ambassadeur. Je parlais en fausset quand je faisais la reine; je parlais du nez pour l'ambassadeur, et je me tournais vers ma couronne que je posais sur une chaise; et pour le roi, je reprenais mon siége, ma couronne et ma gravité, et grossissais un peu ma voix. Et qu'ainsi ne soit, si vous voulez contenter notre charretier et payer notre dépense en l'hôtellerie, fournissez vos habits, et nous jouerons avant que la nuit vienne, ou bien nous irons boire, avec votre permission, et nous reposer, car nous avons fait une grande journée.

Le parti plut à la compagnie, et le diable de la Rappinière, qui s'avisait toujours de quelque malice, dit qu'il ne fallait point d'autres habits que ceux de deux jeunes hommes de la ville qui jouaient une partie dans le tripot, et que mademoiselle de la Caverne, en son habit d'ordinaire, pourrait passer pour tout ce qu'on voudrait dans une comédie. Aussitôt dit, aussitôt fait; en moins d'un demi-quart d'heure, les comédiens eurent bu chacun deux ou trois coups, furent travestis, et l'assemblée qui s'était grossie, ayant pris place en une chambre haute, on vit derrière un drap sale que l'on leva, le comédien Destin couché sur un matelas, un corbillon sur la tête, qui lui servait de couronne, se frottant un peu les yeux comme un homme qui s'éveille, en récitant du ton de Mondori le rôle d'Hérode, qui commence par :

Digitized by Google

Fantôme injurieux qui troubles mon repos!

L'emplâtre qui lui couvrait la moitié du visage ne l'empêcha pas de faire voir qu'il était excellent comédien. Mademoiselle de la Caverne fit des merveilles dans les rôles de Marianne et de Salomé; la Rancune satisfit tout le monde dans les autres rôles de la pièce, et elle s'en allait être conduite à bonne fin, quand le diable, qui ne dort jamais, s'en mêla et fit finir la tragédie, non pas par la mort de Marianne et par les désespoirs d'Hérode, mais par mille coups de poing, autant de soufflets, un nombre effroyable de coups de pied, des jurements qui ne peuvent se compter, et ensuite une belle information que fit faire le sieur de la Rappinière, le plus expert de tous les hommes en pareille matière.

III. — Le déplorable succès qu'eut la comédie.

Dans toutes les villes subalternes du royaume, il y a d'ordinaire un tripot où s'assemblent tous les jours les fainéants de la ville, les uns pour jouer, les autres pour regarder ceux qui jouent; c'est là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain, et que les absents sont assassinés à coups de langue. On n'y fait quartier à personne, tout le monde y vit de Turc à More, et chacun y est reçu pour railler selon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'est en un de ces tripots-là, si je m'en souviens, que j'ai laissé trois personnes comiques, récitant la *Marianne* devant une honorable compagnie, à laquelle présidait le sieur de la Rappinière. Au même temps qu'Hérode et Marianne s'entredisaient leurs vérités, les deux jeunes hommes de qui l'on avait pris si librement les habits entrèrent

Digitized by Google

dans la chambre en caleçons, et chacun sa raquette à sa main. Ils avaient négligé de se faire frotter pour venir entendre la comédie. Leurs habits, que portaient Hérode et Phérore leur ayant d'abord frappé la vue, le plus colère des deux, s'adressant au valet du tripot :

— Fils de chienne, lui dit-il, pourquoi as-tu donné mon habit à ce bateleur?

Ce valet, qui le connaissait pour un grand brutal, lui dit en toute humilité que ce n'était pas lui.

— Et qui donc, barbe de cocu? ajouta-t-il.

Le pauvre valet n'osait en accuser la Rappinière en sa présence; mais lui qui était le plus insolent de tous les hommes, lui dit en se levant de sa chaise :

— C'est moi, qu'en voulez-vous dire?

— Que vous êtes un sot, repartit l'autre en lui déchargeant un démesuré coup de sa raquette sur les oreilles.

La Rappinière fut si surpris d'être prévenu d'un coup, lui qui avait accoutumé d'en user ainsi, qu'il demeura comme immobile, ou d'admiration, ou parce qu'il n'était pas encore assez en colère, et qu'il lui en fallait beaucoup pour se résoudre à se battre, ne fût-ce qu'à coups de poing : et peut-être que la chose en fût demeurée là, si son valet, qui avait plus de colère que lui, ne se fût jeté sur l'agresseur, en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing avec toutes ses circonstances, et ensuite une grande quantité d'autres où ils purent aller. La Rappinière le prit en queue, et se mit à travailler sur lui à coups de poing, comme un homme qui a été offensé le premier : un parent de son adversaire prit la Rappinière de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappinière pour faire diversion; celui-ci le fut d'un autre et celui-là d'un autre; enfin tout le monde prit

Digitized by Google

parti dans la chambre. L'un jurait, l'autre injuriait, tous s'entrebattaient. La tripotière, qui voyait rompre ses meubles, remplissait l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devaient tous périr par coups d'escabeaux, de pieds et de poings, si quelques-uns des magistrats de la ville, qui se promenaient sous les halles avec le sénéchal du Maine, ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois seaux d'eau sur les combattants, et le remède eût peut-être réussi; mais ils se séparèrent de lassitude, outre que deux pères capucins, qui se jetèrent par charité dans le champ de bataille, mirent entre les combattants, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques trêves, pendant lesquelles on put négocier, sans préjudice des informations qui se firent de part et d'autre. Le comédien Destin fit des prouesses à coups de poing, dont on parle encore dans la ville du Mans, suivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux, auteurs de la querelle, avec lesquels il eut particulièrement affaire, et qu'il pensa rouer de coups, outre quantité d'autres du parti contraire qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée, et l'on remarqua qu'il avait le visage aussi beau que la taille riche. Les museaux sanglants furent lavés d'eau fraîche, les collets déchirés furent changés, on appliqua quelques cataplasmes, et même l'on fit quelques points d'aiguille; et les meubles furent aussi remis en place, non pas du tout si entiers que lorsqu'on les désarrangea. Enfin, un moment après, il ne resta plus rien du combat, que beaucoup d'animosité qui paraissait sur les visages des uns et des autres. Les pauvres comédiens sortirent avec la Rappinière, qui verbalisa le dernier. Comme ils

Digitized by Google

passaient du tripot sous les halles, ils furent investis par sept ou huit braves, l'épée à la main. La Rappinière, selon sa coutume, eut grand'peur, et pensa bien avoir quelque chose de pis, si Destin ne se fût généreusement jeté au devant d'un coup d'épée qui lui allait passer au travers du corps; il ne put pourtant si bien le parer, qu'il ne reçût une légère blessure dans le bras. Il mit l'épée à la main en le même temps, et en moins de rien fit voler à terre deux épées, ouvrit deux ou trois têtes, donna force coups sur les oreilles et déconfit si bien messieurs de l'embuscade, que tous les assistants avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée avait été dressée à la Rappinière par deux petits nobles, dont l'un avait épousé la sœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette; et vraisemblablement la Rappinière était gâté sans le vaillant défenseur que Dieu lui suscita en notre vaillant comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche, et sans vouloir permettre que ces pauvres restes d'une troupe délabrée allassent loger en une hôtellerie, il les emmena chez lui, où le charretier déchargea le bagage comique et s'en retourna à son village.

IV. — Dans lequel on continue de parler du sieur de la Rappinière, et de ce qui arriva la nuit en sa maison.

Mademoiselle de la Rappinière reçut la compagnie avec force compliments, car elle était la femme du monde qui se plaisait le plus à en faire. Elle n'était pas laide, quoique si maigre et si sèche, qu'elle n'avait jamais mouché de chandelle avec ses doigts que le feu n'y prît; j'en pourrais dire cent choses rares, que je laisse, de peur d'être trop long.

Digitized by Google

En moins de rien, les deux dames furent si grandes camarades, qu'elles s'entre-appelèrent ma chère et ma fidèle. La Rappinière, qui avait de la mauvaise gloire autant que le barbier de la ville, dit en entrant qu'on allât à la cuisine et à l'office faire hâter le souper. C'était une pure rodomontade : outre son vieux valet, qui pansait même les chevaux, il n'y avait dans le logis qu'une jeune servante et une autre vieille boiteuse, et qui avait du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confusion. Il mangeait d'ordinaire au cabaret aux dépens des sots, et sa femme et son train si réglés étaient réduits au potage aux choux, selon la coutume du pays. Voulant paraître devant ses hôtes et les régaler, il pensa couler par derrière son dos quelques monnaies à son valet, pour aller quérir de quoi souper : par la faute du valet ou du maître, l'argent tomba sur la chaise où il était assis, et de la chaise en bas. La Rappinière en devint tout violet, sa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en sourit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde, et pour Destin, je n'ai pas bien su l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé, et, en attendant le souper, on fit conversation. La Rappinière demanda à Destin pourquoi il se déguisait le visage d'un emplâtre? Il lui dit qu'il en avait sujet, et que, se voyant travesti par accident, il avait voulu ôter aussi la connaissance de son visage à quelques ennemis qu'il avait. Enfin, le souper vint, bon ou mauvais : la Rappinière but tant, qu'il s'enivra, et la Rancune s'en donna aussi jusqu'aux gardes. Destin soupa fort sobrement, en honnête homme, la Caverne en comédienne affamée, et mademoiselle de la Rappinière en femme qui veut profiter de l'occasion, c'est-à-dire tant, qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les

Digitized by Google

valets mangèrent et que l'on dressa les lits, la Rappinière les accabla de cent contes pleins de vanité. Destin coucha seul en une petite chambre, la Caverne avec la fille de chambre dans un cabinet, et la Rancune avec le valet, je ne sais où. Ils avaient tous envie de dormir, les uns de lassitude, les autres d'avoir trop soupé, et cependant ils ne dormirent guère, tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde.

Après le premier somme, mademoiselle de la Rappinière eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en personne. Son mari se réveilla bientôt après, et, quoiqu'il fût bien soûl, il sentit bien qu'il était seul. Il appela sa femme et on ne lui répondit point. Avoir quelque soupçon, se mettre en colère, se lever de furie, ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de la chambre, il entendit marcher devant lui, il suivit quelque temps le bruit qu'il entendait, et au milieu d'une petite galerie qui conduisait à la chambre de Destin, il se trouva si près de ce qu'il suivait, qu'il crut lui marcher sur les talons. Il pensa se jeter sur sa femme et la saisit en criant :

— Ah ! putain.

Ses mains ne trouvèrent rien, et ses pieds rencontrant quelque chose, il donna du nez en terre et se sentit enfoncer dans l'estomac quelque chose de pointu. Il cria effroyablement au meurtre, et on m'a poignardé, sans quitter sa femme, qu'il pensait tenir par les cheveux et qui se débattait sous lui. A ses cris, ses injures et ses jurements, toute la maison fut en rumeur et tout le monde vint à son aide. En même temps, la servante avec une chandelle, la Rancune et le valet en chemises sales, la Caverne en jupe fort méchante, Destin, l'épée à la main, et mademoiselle de la Rappinière vint la dernière et fut bien étonnée, aussi bien

Digitized by Google

que les autres, de trouver son mari tout furieux, luttant contre une chèvre qui allaitait dans la maison les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappinière. Sa femme, qui se douta bien de la pensée qu'il avait eue, lui demanda s'il était fou. Il répondit, sans savoir presque ce qu'il disait, qu'il avait pris la chèvre pour un voleur. Destin devina ce qui en était; chacun regagna son lit et crut ce qu'il voulut de l'aventure, et la chèvre fut renfermée avec ses petits chiens.

V. — Qui ne contient pas grand'chose.

Le comédien la Rancune, un des principaux héros de notre roman, car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci; et puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demi-douzaine de héros ou soi-disant tels feront plus d'honneur au mien qu'un seul, qui serait peut-être celui dont on parlerait moins, comme il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. La Rancune donc était de ces misanthropes qui haïssent tout le monde, et qui ne s'aiment pas eux-mêmes; j'ai su de beaucoup de personnes qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il avait assez d'esprit et faisait assez bien de méchants vers; d'ailleurs, nullement homme d'honneur, malicieux comme un vieux singe et envieux comme un chien. Il trouvait à redire en tous ceux de la profession. Bellerose était trop affecté, Mondori rude, Floridor trop froid et ainsi des autres, et je crois qu'il eût aisément laissé conclure qu'il avait été le seul comédien sans défaut; et cependant il n'était plus souffert dans la troupe qu'à cause qu'il avait vieilli dans le métier. Du temps qu'on était réduit aux pièces de Hardy,

Digitized by Google

il jouait en fausset, et, sous les masques, les rôles de nourrice. Depuis qu'on commence à mieux faire la comédie, il était le surveillant du portier, jouait les rôles de confidents, ambassadeurs et recors, quand il fallait accompagner un roi, prendre ou assassiner quelqu'un, ou donner bataille : il chantait une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantait, et se farinait à la farce. Sur ces beaux talents-là, il avait fondé une vanité insupportable, laquelle était jointe à une raillerie continuelle, une médisance qui ne s'épuisait point, et une humeur querelleuse qui était pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisait craindre à ses compagnons; avec Destin seul il était doux comme un agneau et se montrait devant lui raisonnable, autant que son naturel le pouvait permettre. On a voulu dire qu'il en avait éte battu ; mais ce bruit-là n'a pas duré longtemps, non plus que celui de l'amour qu'il avait pour le bien d'autrui, jusqu'à s'en saisir furtivement ; avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me semble, qu'il coucha avec le valet de la Rappinière, qui s'appelait Doguin. Soit que le lit où il coucha ne fût pas bon, ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva dès le point du jour, aussi bien que Doguin, qui fut appelé par son maître; et, passant devant la chambre de la Rappinière, il lui alla donner le bonjour. La Rappinière reçut son compliment avec un faste de prevôt provincial, et ne lui rendit pas la dixième partie des civilités qu'il en reçut; mais comme les comédiens jouent toutes sortes de personnages, il ne s'en émut guère. La Rappinière lui fit cent questions sur la comédie, et de fil en aiguille (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué) lui demanda depuis quand ils avaient Destin

Digitized by Google

dans leur troupe, et ajouta qu'il était excellent comédien.

— Ce qui reluit n'est pas or, repartit la Rancune: du temps que je jouais les premiers rôles, il n'eût joué que les pages; comment saurait-il un métier qu'il n'a jamais appris? Il y a fort peu de temps qu'il est dans la comédie: on ne devient pas comédien comme un champignon; parce qu'il est jeune, il plaît: si vous le connaissiez comme moi, vous en rabattriez plus de la moitié. Au reste, il fait l'entendu, comme s'il était sorti de la côte de saint Louis, et cependant il ne découvre point qui il est, ni d'où il est, non plus qu'une belle Chloris qui l'accompagne, qu'il appelle sa sœur, et Dieu veuille qu'elle le soit. Tel que je suis, je lui ai sauvé la vie dans Paris, aux dépens de deux bons coups d'épée; et il en a été si méconnaissant, qu'au lieu de me suivre quand on me porta à quatre chez un chirurgien, il passa la nuit à chercher dans les boues je ne sais quel bijou de diamants qui n'étaient peut-être que d'Alençon, et qu'il disait que ceux qui nous attaquèrent lui avaient pris.

La Rappinière demanda à la Rancune comment ce malheur-là lui était arrivé.

— Ce fut le jour des Rois, sur le Pont-Neuf, répondit la Rancune.

Ces dernières paroles troublèrent extrêmement la Rappinière et son valet Doguin; ils pâlirent et rougirent l'un et l'autre; et la Rappinière changea de discours si vite et avec un si grand désordre d'esprit, que la Rancune s'en étonna. Le bourreau de la ville et quelques archers, qui entrèrent dans la chambre, rompirent la conversation, et firent grand plaisir à la Rancune, qui sentait bien que ce qu'il avait dit avait frappé la Rappinière en quelque endroit bien tendre, sans pouvoir deviner la part qu'il y pouvait prendre. Cepen-

Digitized by Google

dant le pauvre Destin, qui avait été si bien sur le tapis, était bien en peine; la Rancune le trouva avec mademoiselle de la Caverne, bien empêché à faire avouer à un vieux tailleur qu'il avait mal ouï, et encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend était qu'en déchargeant le bagage comique, Destin avait trouvé deux pourpoints et un haut-de-chausses fort usés; qu'il les avait donnés à ce vieux tailleur pour en tirer une manière d'habit plus à la mode que les chausses de pages qu'il portait, et que le tailleur, au lieu d'employer un des pourpoints pour raccommoder l'autre et le haut-de-chausses aussi, par une faute de jugement indigne d'un homme qui avait raccommodé de vieilles hardes toute sa vie, avait rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chausses, tellement que le pauvre Destin, avec tant de pourpoints et si peu de hauts-de-chausses, se trouvait réduit à garder la chambre, ou à faire courir les enfants après lui, comme il avait déjà fait avec son habit comique. La libéralité de la Rappinière répara la faute du tailleur, qui profita des deux pourpoints rhabillés, et Destin fut régalé de l'habit d'un voleur qu'il avait fait rouer depuis peu. Le bourreau, qui s'y trouva présent, et qui avait laissé cet habit en garde à la servante de la Rappinière, dit fort insolemment que l'habit était à lui; mais la Rappinière le menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour Destin, qui sortit avec la Rappinière et la Rancune. Ils dînèrent en un cabaret aux dépens d'un bourgeois qui avait affaire de la Rappinière. Mademoiselle de la Caverne s'amusa à savonner son collet sale, et tint compagnie à son hôtesse. Le même jour, Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avait battus le jour

Digitized by Google

avant, dans le tripot, et revint au logis avec deux bons coups d'épée et force coups de bâton; et, à cause qu'il était bien blessé, la Rancune, après avoir soupé, alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir couru toute la ville, accompagnant, avec son camarade Destin, le sieur de la Rappinière, qui voulait avoir raison de son valet assassiné.

VI. — L'aventure du pot de chambre. — La mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie.—L'arrivée d'une partie de la troupe. Mort de Doguin, et autres choses semblables.

La Rancune entra dans l'hôtellerie, un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappinière, qui le conduisait, dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit.

— Voici le reste de notre écu, dit l'hôtesse; si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là, notre louage serait mal payé.

— Taisez-vous, sotte, dit son mari, M. de la Rappinière nous fait trop d'honneur, que l'on dresse un lit à ce gentilhomme.

— Voir qui en aurait, dit l'hôtesse; il ne m'en restait qu'un, que je viens de donner à un marchand du Bas-Maine.

Le marchand entra là-dessus, et, ayant appris le sujet de la contestation, offrit la moitié de son lit à la Rancune, soit qu'il eût affaire à la Rappinière, ou qu'il fût obligeant de son naturel. La Rancune l'en remercia autant que la sécheresse de sa civilité le put permettre. Le marchand soupa, l'hôte lui tint compagnie, et la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisième, et se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlèrent des impôts, pestèrent contre les maltôtiers, réglèrent l'État, et se réglèrent si peu eux-mêmes, et l'hôte tout le premier, qu'il tira sa bourse de sa po-

Digitized by Google

chette, et demanda à compter, ne se souvenant plus qu'il était chez lui. Sa femme et sa servante l'entraînèrent par les épaules dans sa chambre, et le mirent sur un lit, tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il était affligé d'une difficulté d'urine, et qu'il était bien fâché d'être contraint de l'incommoder; à quoi le marchand lui répondit qu'une nuit était bientôt passée. Le lit n'avait point de ruelle, et joignait la muraille; la Rancune s'y jeta le premier, et le marchand s'y étant mis après, en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot de chambre.

— Et qu'en voulez-vous faire? dit le marchand.

— Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune.

Le marchand lui répondit qu'il le lui donnerait quand il en aurait affaire ; et la Rancune n'y consentit qu'à peine, lui protestant qu'il était au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre; et à peine commença-t-il à dormir de toute sa force, que le malicieux comédien, qui était un homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras, en lui criant:

— Monsieur, oh! monsieur!

Le marchand tout endormi lui demanda, en bâillant :

— Que vous plaît-il ?

— Donnez-moi un peu le pot de chambre, dit la Rancune.

Le pauvre marchand se pencha hors du lit, et, prenant le pot de chambre, le mit entre les mains de la Rancune, qui se mit en devoir de pisser ; et après avoir fait cent efforts, ou fait semblant de les faire, juré cent fois entre ses dents, et s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot de chambre au marchand sans

Digitized by Google

avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre, et dit, en ouvrant la bouche aussi grande qu'un four à force de bâiller:

— Vraiment, monsieur, je vous plains bien, et se rendormit tout aussitôt.

La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil; et, quand il l'ouït ronfler comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie, le perfide l'éveilla encore, et lui demanda le pot de chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui remit entre les mains aussi bonnement qu'il avait déjà fait; et la Rancune le porta à l'endroit par où l'on pisse, avec aussi peu d'envie de pisser que de laisser dormir le marchand. Il cria encore plus fort qu'il n'avait fait, et fut deux fois plus longtemps à ne point pisser, conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le pot de chambre, et ajoutant que ce n'était pas la raison, et qu'il le prendrait bien. Le pauvre marchand, qui eût alors donné tout son bien pour dormir tout son soûl, lui répondit toujours en bâillant qu'il en usât comme il lui plairait, et remit le pot de chambre à sa place. Ils se donnèrent le bonsoir tout civilement, et le pauvre marchand eût parié tout son bien qu'il allait faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune, qui savait bien ce qu'il en devait arriver, le laissa dormir de plus belle, et, sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormait si bien, il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac, l'accablant de tout son corps, avançant l'autre bras hors du lit, comme on fait quand on veut ramasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand se sentant étouffer et écraser la poitrine, s'éveilla en sursaut, criant horriblement :

— Eh! morbleu, monsieur, vous me tuez.

Digitized by Google

La Rancune, d'une voix aussi douce et posée que celle du marchand avait été véhémente, lui répondit :

— Je vous demande pardon, je voulais prendre le pot de chambre.

— Ah! vertubleu, s'écria l'autre, j'aime mieux vous le donner, et ne dormir de toute la nuit; vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute la vie.

La Rancune ne lui répondit rien, et se mit à pisser si largement et si raide, que le bruit seul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitait le mieux qu'il pouvait de sa copieuse éjaculation d'urine, qui lui faisait espérer un sommeil qui ne serait plus interrompu, quand le maudit la Rancune, faisant semblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laissa tomber, et le pot de chambre, et tout ce qui était dedans sur le visage, sur la barbe et sur l'estomac, en criant en hypocrite :

— Eh! monsieur, je vous demande pardon!

Le marchand ne répondit rien à sa civilité; car aussitôt qu'il se sentit noyer de pissat, il se leva, hurlant comme un homme furieux, et demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un Théatin, lui disait :

— Voilà un grand malheur!

Le marchand continua ses cris, l'hôte, l'hôtesse, les servantes et les valets vinrent à lui. Le marchand leur dit qu'on l'avait fait coucher avec un diable, et pria qu'on lui fît du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avait : il ne répondit rien, tant il était en colère, prit ses habits et ses hardes et fut se sécher dans la cuisine, où il passa le reste de la nuit sur

Digitized by Google

un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune ce qu'il lui avait fait. Il lui dit, feignant une grande ingénuité :

— Je ne sais de quoi il peut se plaindre : il s'est éveillé et m'a réveillé, criant au meurtre; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe ou qu'il soit fou et il a pissé au lit.

L'hôtesse y porta la main et dit qu'il était vrai, que son matelas était tout percé et jura son grand Dieu qu'il le payerait. Ils donnèrent le bonsoir à la Rancune, qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'aurait fait un homme de bien et se récompensa de celle qu'il avait mal passée chez la Rappinière.

Il se leva pourtant plus matin qu'il ne pensait, parce que la servante de la Rappinière le vint quérir à la hâte pour venir voir Doguin qui se mourait et qui demandait à le voir avant de mourir. Il courut, bien en peine de savoir ce que lui voulait un homme qui se mourait et qui ne le connaissait que du jour précédent. Mais la servante s'était trompée : ayant ouï demander le comédien au pauvre moribond, elle avait pris la Rancune pour Destin, qui venait d'entrer dans la chambre de Doguin quand la Rancune arriva, et qui s'y était enfermé, ayant appris du prêtre qui l'avait confessé que le blessé avait quelque chose à lui dire qu'il lui importait de savoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart-d'heure, que la Rappinière revint de la ville, ou il était allée dès la pointe du jour, pour quelques affaires. Il apprit en arrivant que son valet se mourait, qu'on ne pouvait lui arrêter le sang, parce qu'il avait un gros vaisseau coupé et qu'il avait demandé à voir le comédien Destin avant de mourir.

— Et l'a-t-il vu ? demanda tout ému la Rappinière.

On lui répondit qu'ils étaient enfermés en-

Digitized by Google

semble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de massue et s'encourut, tout transporté, frapper à la porte de la chambre où Doguin se mourait, au même temps que Destin l'ouvrait pour avertir que l'on vînt secourir le malade qui tombait en faiblesse. La Rappinière lui demanda tout troublé ce que lui voulait son fou de valet.

— Je crois qu'il rêve, répondit froidement Destin, car il m'a demandé cent fois pardon, et je ne pense pas qu'il m'ait jamais offensé; mais qu'on prenne garde à lui, car il se meurt.

On s'approcha du lit de Doguin sur le point de rendre le dernier soupir, dont la Rappinière parut plus gai que triste. Ceux qui le connaissaient crurent que c'était à cause qu'il devait les gages à son valet. Destin seul savait bien ce qu'il en devait croire. Là-dessus, deux hommes entrèrent dans le logis, qui furent reconnus par notre comédien pour être de ses camarades, desquels nous parlerons plus amplement dans le chapitre suivant.

VII. — L'aventure des brancards.

Le plus jeune des comédiens qui entrèrent chez la Rappinière était valet de Destin. Il apprit de lui que le reste de la troupe était arrivé, à la réserve de mademoiselle de l'Etoile, qui s'était démis un pied à trois lieues du Mans.

— Qui vous a fait venir ici, et qui vous a dit que nous y étions? lui demanda Destin.

— La peste qui était à Alençon nous a empêchés d'y aller, et nous a arrêtés à Bonnestable, répondit l'autre comédien, qui s'appelait l'Olive; quelques habitants de cette ville; que nous avons trouvés, nous ont dit que vous aviez joué ici, que vous vous étiez battu, et

Digitized by Google

que vous aviez été blessé : mademoiselle de l'Etoile en est fort en peine, et vous prie de lui envoyer un brancard.

Le maître de l'hôtellerie voisine, qui était venu là au bruit de la mort de Doguin, dit qu'il avait un brancard chez lui, et, pourvu qu'on le payât bien, qu'il serait en état de partir sur le midi, porté par deux bons chevaux. Les comédiens arrêtèrent le brancard à un écu, et des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe comique. La Rappinière se chargea d'obtenir du lieutenant général permission de jouer; et sur le midi, Destin et ses camarades prirent le chemin de Bonnestable. Il faisait grand chaud; la Rancune dormait dans le brancard, l'Olive était monté sur le cheval de derrière, et un valet de l'hôte conduisait celui de devant. Destin allait de son pied un fusil sur l'épaule, et son valet lui contait ce qui leur était arrivé depuis le Château-du-Loire jusqu'au village auprès de Bonnestable, où mademoiselle de l'Etoile s'était démis un pied en descendant de cheval, quand deux hommes bien montés, et qui se cachèrent le nez de leur manteau en passant auprès de Destin, s'approchèrent du brancard, du côté qu'il était découvert; et n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormait, le mieux monté de ces inconnus dit à l'autre :

— Je crois que tous les diables sont aujourd'hui déchaînés contre moi, et sont déguisés en brancards pour me faire enrager.

Cela dit, il poussa son cheval à travers les champs, et son camarade le suivit. L'Olive appela Destin qui était un peu éloigné, et lui conta l'aventure, à laquelle il ne put rien comprendre, et dont il ne se mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de là, le conducteur du brancard, que l'ardeur du soleil avait assoupi, alla planter le brancard dans

Digitized by Google

un bourbier, où la Rancune pensa se trouver : les chevaux y brisèrent leurs harnais, et il fallut les en tirer par le cou et par la queue, après qu'on les eut dételés. Ils ramassèrent les débris du naufrage, et gagnèrent le prochain village du mieux qu'ils purent. L'équipage du brancard avait grand besoin de réparation : tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive et le valet de Destin burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui se trouva dans le village. Là-dessus, il arriva un autre brancard conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta aussi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en parut un autre qui venait cent pas après du même côté.

— Je crois que tous les brancards de la province se sont ici donné rendez-vous pour une affaire d'importance ou pour un chapitre général, dit la Rancune, et je suis d'avis qu'ils commencent leur conférence, car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage.

— En voici pourtant un qui n'en quittera pas sa part, dit l'hôtesse.

Et en effet ils en virent un quatrième qui venait du côté du Mans. Cela les fit rire d'un bon courage, excepté la Rancune qui ne riait jamais, comme je vous l'ai déjà dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres. Jamais on ne vit tant de brancards ensemble.

— Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvés tantôt étaient ici, ils auraient contentement, dit le conducteur du premier venu.

— J'en ai trouvé aussi, dit le second.

Celui des comédiens dit la même chose, et le dernier venu ajouta qu'il avait pensé en être battu.

— Et pourquoi? lui demanda Destin.

— A cause, lui répondit-il, qu'ils en voulaient à une demoiselle qui s'était démis un

Digitized by Google

pied, et que nous avons menée au Mans. Je n'ai jamais vu de gens si colères; ils se prenaient à moi de ce qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient.

Cela fit ouvrir les oreilles aux comédiens, et en deux ou trois interrogations qu'ils firent au brancardier, ils surent que la femme du seigneur du village où mademoiselle de l'Étoile s'était blessée, lui avait rendu visite et l'avait fait conduire au Mans avec grand soin. La conversation dura encore quelque temps avec les brancardiers, et ils surent les uns des autres qu'ils avaient été reconnus en chemin par les mêmes hommes que les comédiens avaient vus. Le premier brancard portait le curé de Domfront, qui venait des eaux de Bellême et passait au Mans pour faire une consulte de médecins sur sa maladie. Le second portait un gentilhomme blessé qui revenait de l'armée. Les brancards se séparèrent: celui des comédiens et celui du curé de Domfront retournèrent au Mans de compagnie, et les autres où ils avaient à aller. Le curé malade descendit en la même hôtellerie que les comédiens, qui était la sienne. Nous le laisserons reposer dans sa chambre, et nous verrons dans le chapitre suivant ce qui se passait en celle des comédiens.

VIII. — Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent livre.

La troupe comique était composée de Destin, de l'Olive et de la Rancune, qui avaient chacun un valet prétendant à devenir un jour comédien en chef. Parmi ces valets, il y en avait quelques-uns qui récitaient déjà sans rougir et sans se décontenancer; celui de Destin entre autres faisait assez bien, entendait assez ce qu'il disait, et avait de l'esprit.

Digitized by Google

Mademoiselle de l'Etoile et la fille de mademoiselle de la Caverne récitaient les premiers rôles. La Caverne représentait les reines et les mères, et jouait à la farce. Ils avaient de plus un poëte ou plutôt un auteur, car toutes les boutiques d'épiciers du royaume étaient pleines de ses œuvres, tant en vers qu'en prose. Ce bel esprit s'était donné à la troupe presque malgré elle; et parce qu'il ne partageait point et mangeait quelque argent avec les comédiens, on lui donnait les derniers rôles, dont il s'acquittait mal. On voyait bien qu'il était amoureux de l'une des deux comédiennes; mais il était si discret, quoiqu'un peu fou, qu'on n'avait pu encore découvrir laquelle des deux il devait suborner, sous espérance de l'immortalité. Il menaçait les comédiens de quantité de pièces; mais il leur avait fait grâce jusqu'alors. On savait seulement par conjecture qu'il en faisait une intitulée *Martin Luther*, dont on avait trouvé un cahier, qu'il avait pourtant désavoué, quoiqu'il fût de son écriture.

Quand nos comédiens arrivèrent, la chambre des comédiennes était déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la ville, dont quelques-uns étaient déjà refroidis du maigre accueil qu'on leur avait fait. Ils parlaient tous ensemble de la comédie, des bons vers, des auteurs et des romans. Jamais on n'ouït plus de bruit dans une chambre, à moins que de s'y quereller : le poëte sur tous les autres, environné de deux ou trois qui devaient être les beaux esprits de la ville, se tuait de leur dire qu'il avait fait la débauche avec Saint-Amant et Beys, et qu'il avait perdu un bon ami en feu Rotrou. Mademoiselle de la Caverne et mademoiselle Angélique sa fille arrangeaient leurs hardes avec une aussi grande tranquillité que s'il n'y eût eu personne

Digitized by Google

dans la chambre. Les mains d'Angélique étaient quelquefois serrées ou baisées, car les provinciaux se démènent fort et sont grands patineurs; mais un coup de pied dans l'os des jambes, un soufflet ou un coup de dent, selon qu'il était à propos, la délivraient bientôt de ces galants à toute outrance. Ce n'est pas qu'elle fût dévergondée; mais son humeur enjouée et libre l'empêchait d'observer beaucoup de cérémonies; d'ailleurs elle avait de l'esprit et était très-honnête fille. Mademoiselle de l'Etoile était d'une humeur toute contraire : il n'y avait pas au monde de fille plus modeste et d'une humeur plus douce, et elle fut alors si complaisante, qu'elle n'eut pas la force de chasser tous ces cajoleurs hors sa chambre, quoiqu'elle souffrît beaucoup au pied qu'elle s'était démis, et qu'elle eût grand besoin d'être en repos. Elle était tout habillée sur un lit, environnée de quatre ou cinq des plus doucereux, étourdie de quantité d'équivoques qu'on appelle pointes dans les provinces, et souriant souvent à des choses qui ne lui plaisaient guère. Mais c'est une des grandes incommodités du métier, laquelle, jointe à celle d'être obligé de pleurer et de rire lorsque l'on a envie de faire tout autre chose, diminue beaucoup le plaisir qu'ont les comédiens d'être quelquefois empereurs et impératrices, et d'être appelés beaux comme le jour quand il s'en faut plus de la moitié, et jeune beauté, bien qu'ils aient vieilli sur le théâtre, et que leurs cheveux et leurs dents fassent une partie de leurs hardes. Il y a bien d'autres choses à dire sur ce sujet; mais il faut les ménager et les placer en divers endroits de mon livre pour diversifier.

Revenons à la pauvre mademoiselle de l'Etoile, obsédée de provinciaux les plus incommodes du monde. tous grands parleurs, quel-

Digitized by Google

ques-uns très-impertinents, et entre lesquels il s'en trouvait de nouvellement sortis du collége. Il y avait entre autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier, et le clergé de la province de se faire prêtre, et même de se faire prélat à beaux sermons comptant. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Rolland. Il avait étudié toute sa vie; et quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant, et assez mauvais poëte pour être étouffé s'il y avait de la police dans le royaume. Quand Destin et ses compagnons entrèrent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, sans leur donner le temps de se reconnaître, une pièce de sa façon, intitulée: *les Faits et gestes de Charlemagne, en vingt-quatre journées.* Cela fit dresser les cheveux à la tête de tous les assistants; et Destin, qui conserva un peu de jugement dans l'épouvante générale où la proposition avait mis la compagnie, lui dit en souriant qu'il n'y avait pas apparence de lui donner audience avant le souper.

— Eh bien, dit-il, je vais vous conter une histoire tirée d'un livre espagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une pièce dans les règles. On change de discours deux ou trois fois pour se garantir d'une histoire que l'on croyait devoir être une imitation de la *Peau-d'Ane*, mais le petit homme ne se rebuta point, et, à force de recommencer son histoire autant de fois qu'on l'interrompait, il se fit donner audience, dont on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouva assez bonne, et démentit la mauvaise

Digitized by Google

opinion que l'on avait de tout ce qui venait de Ragotin ; c'était le nom du godenot. Vous allez voir cette histoire dans le chapitre suivant, non telle que la conta Ragotin, mais comme je la pourrai conter d'après un des auditeurs qui me l'a apprise. Ce n'est donc pas Ragotin qui parle, c'est moi.

IX. — Histoire de l'Amante invisible.

Don Carlos d'Aragon était un jeune gentilhomme de la maison dont il portait le nom. Il fit des merveilles de sa personne dans les spectacles publics que le vice-roi de Naples donna au peuple aux noces de Philippe second, troisième ou quatrième, car je ne sais pas lequel. Le lendemain d'une course de bagues dont il avait remporté l'honneur, le vice-roi permit aux dames déguisées d'aller par la ville, et de porter des masques à la française, pour la commodité des étrangers que cette réjouissance avait attirés dans la ville. Ce jour-là, don Carlos s'habilla le mieux qu'il put, et se trouva, avec quantité d'autres tyrans des cœurs, dans l'église de la galanterie. On profane les églises en ce pays-là aussi bien qu'au nôtre, et le temple de Dieu sert de rendez-vous aux godelureaux et aux coquettes, à la honte de ceux qui ont la maudite ambition d'achalander leurs églises et de s'ôter la pratique les uns aux autres : on y devrait donner ordre, et établir les chasse-godelureaux et des chasse-coquettes dans les églises, comme des chasse-chiens et des chasse-chiennes. On dira ici de quoi je me mêle ; vraiment on en verra bien d'autres. Sache le sot qui s'en scandalise que tout homme est sot en ce bas monde, aussi bien que menteur, les uns plus, les autres moins ; et moi qui vous

Digitized by Google

parle, peut-être plus sot que les autres, quoique j'aie plus de franchise à l'avouer, et que, mon livre n'étant qu'un ramas de sottises, j'espère que chaque sot y trouvera un petit caractère de ce qu'il est, s'il n'est trop aveuglé de l'amour-propre. Don Carlos, donc, pour reprendre mon conte, était dans une église avec quantité d'autres gentilshommes italiens et espagnols, qui se miraient dans leurs belles plumes comme des paons, lorsque trois dames masquées l'accostèrent au milieu de tous ces Cupidons déchaînés; l'une desquelles lui dit ceci, ou quelque chose d'approchant :

—Seigneur don Carlos, il y a une dame en cette ville à qui vous êtes bien obligé; dans tous les combats de barrière et toutes les courses de bagues, elle vous a souhaité d'en remporter l'honneur, comme vous avez fait.

— Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites, répondit don Carlos, c'est que je l'apprends de vous, qui paraissez une dame de mérite, et je vous avoue que si j'eusse espéré que quelque dame se fût déclarée pour moi, j'aurais apporté plus de soin que je n'ai fait à mériter son approbation.

La dame inconnue lui dit qu'il n'avait rien oublié de tout ce qui pouvait le faire paraître un des plus adroits hommes du monde, mais qu'il avait fait voir par ses livrées de noir et de blanc qu'il n'était point amoureux.

— Je n'ai jamais bien su ce que signifiaient les couleurs, répondit don Carlos; mais je sais bien que c'est moins par insensibilité que je n'aime point, que par la connaissance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé.

Ils se dirent encore cent belles choses, que je ne vous dirai point, parce que je ne les sais pas, et que je n'ai garde de vous en composer d'autres, de peur de faire tort à don Carlos et à la dame inconnue, qui

avaient bien plus d'esprit que je n'en ai, comme je l'ai su depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus l'un et l'autre. Tant y a que la dame masquée déclara à don Carlos que c'était elle qui avait eu de l'inclination pour lui. Il demanda à la voir; elle lui dit qu'il n'en était pas encore là, qu'elle en chercherait les occasions, et que pour lui témoigner qu'elle ne craignait point de se trouver avec lui seul à seul, elle lui donnait un gage. En disant cela, elle découvrit à l'Espagnol la plus belle main du monde, et lui présenta une bague qu'il reçut, si surpris de l'aventure, qu'il oublia presque à lui faire la révérence lorsqu'elle le quitta. Les autres gentilshommes, qui s'étaient éloignés de lui par discrétion, s'en approchèrent. Il leur conta ce qui lui était arrivé et leur montra la bague, qui était d'un prix assez considérable. Chacun dit là-dessus ce qu'il en croyait, et don Carlos demeura aussi piqué de la dame inconnue que s'il l'eût vue au visage, tant l'esprit a de pouvoir sur ceux qui en ont. Il fut bien huit jours sans avoir des nouvelles de la dame, et je n'ai jamais su s'il s'en inquiéta fort.

Cependant il allait tous les jours se divertir chez un capitaine d'infanterie où plusieurs hommes de condition s'assemblaient souvent pour jouer. Un soir qu'il n'avait point joué, et qu'il se retirait de meilleure heure qu'il n'avait accoutumé, il fut appelé par son nom d'une chambre basse d'une grande maison. Il s'approcha de la fenêtre, qui était grillée, et reconnut à la voix que c'était son amante invisible, qui lui dit d'abord :

— Approchez-vous, don Carlos; je vous attends ici pour vider le différend que nous avons ensemble.

— Vous n'êtes qu'une fanfaronne, lui dit don Carlos; vous défiez avec insolence et vous

vous cachez huit jours pour ne paraître qu'à une fenêtre grillée.

— Nous nous verrons de plus près quand il en sera temps, lui dit-elle : ce n'est point faute de cœur que j'ai différé de me trouver avec vous ; j'ai voulu vous connaître avant de me laisser voir. Vous savez que, dans les combats assignés, il faut se battre avec des armes pareilles : si votre cœur n'était pas aussi libre que le mien, vous vous battriez avec avantage, et c'est pour cela que j'ai voulu m'informer de vous.

— Et qu'avez-vous appris de moi, lui dit Don Carlos.

— Que nous sommes assez l'un pour l'autre, répondit la dame invisible.

Don Carlos lui dit que la chose n'était pas égale.

— Car, ajouta-t-il, vous me voyez et savez qui je suis : moi, je ne vous vois point et ne sais qui vous êtes. Quel jugement pensez-vous que je puisse faire du soin que vous apportez à vous cacher ? On ne se cache guère quand on n'a que de bons desseins, et on peut aisément tromper une personne qui ne se tient pas sur ses gardes, mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous servez de moi pour donner de la jalousie à un autre, je vous avertis que je n'y suis pas propre, et que vous ne devez pas vous servir de moi à autre chose qu'à vous aimer.

— Avez-vous assez fait de jugements téméraires ? lui dit l'invisible.

— Ils ne sont pas sans apparence, répondit don Carlos.

— Sachez, lui dit-elle, que je suis très-véritable, que vous me reconnaîtrez telle dans tous les procédés que nous aurons ensemble, et que je veux que vous le soyez aussi.

— Cela est juste, lui dit don Carlos, mais il

il est juste aussi que je vous voie, et que je sache qui vous êtes.

— Vous le saurez bientôt, lui dit l'invisible, et cependant espérez sans impatience ; c'est par là que vous pouvez mériter ce que vous prétendez de moi, qui vous assure (afin que votre galanterie ne soit pas sans fondement et sans espoir de récompense) que je vous égale en condition, et que j'ai assez de biens pour vous faire vivre avec autant d'éclat que le plus grand prince du royaume; que je suis jeune; que je suis plus belle que laide : et pour de l'esprit, vous en avez trop pour n'avoir pas découvert si j'en ai ou non.

Elle se retira en achevant ces paroles, laissant don Carlos la bouche ouverte et prêt à répondre, si surpris de sa brusque déclaration, si amoureux d'une personne qu'il ne voyait point, et si embarrassé de ce procédé étrange qui pouvait aller à quelque tromperie, que sans sortir d'une place il fut un grand quar 1d'heure à faire divers jugements sur une aventure si extraordinaire. Il savait bien qu'il y avait plusieurs princesses et dames de condition dans Naples, mais il savait aussi qu'il y avait force courtisanes affamées, fort âpres après les étrangers, grandes friponnes, et d'autant plus dangereuses qu'elles étaient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avait soupé, et s'il se coucha sans manger, comme font quelques faiseurs de romans qui règlent toutes les heures du jour de leurs héros, les font lever de bon matin, conter leur histoire jusqu'à l'heure du dîner, dîner fort légèrement, et après dîner reprendre leur histoire ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tout seuls, si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres et aux rochers ; à l'heure du souper, se trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils soupirent et

Digitized by Google

rêvent au lieu de manger, et puis s'en vont faire des châteaux en Espagne sur quelque terrasse qui regarde la mer, tandis qu'un écuyer révèle que son maître est un tel, fils d'un roi tel, et qu'il n'y a pas un meilleur prince au monde; que, quoiqu'il soit alors le plus beau des mortels, il était encore tout autre chose avant que l'amour l'eût défiguré.

Pour revenir à mon histoire, don Carlos se trouva le lendemain à son poste. L'invisible était déjà au sien. Elle lui demanda s'il n'avait pas été bien embarrassé de la conversation passée, et s'il n'était pas vrai qu'il avait douté de tout ce qu'elle avait dit. Don Carlos, sans répondre à sa demande, la pria de lui dire quel danger il y avait pour elle à ne se montrer point, puisque les choses étaient égales de part et d'autre, et que leur galanterie ne se proposait qu'une fin qui serait approuvée de tout le monde.

— Le danger est tout entier, comme vous le saurez avec le temps, lui dit l'invisible; contentez-vous, encore un coup, que je sois véritable, et que, dans la relation que je vous ai faite de moi-même, j'ai été très-modeste.

Don Carlos ne la pressa pas davantage. Leur conversation dura encore quelque temps; ils s'entredonnèrent de l'amour encore plus qu'ils n'avaient fait, et se séparèrent avec promesse de part et d'autre de se trouver tous les jours à l'assignation. Le jour d'après, il y eut grand bal chez le vice-roi. Don Carlos espéra d'y reconnaître son invisible. Il tâcha cependant d'apprendre à qui était la maison où on lui donnait de si favorables audiences. Il apprit des voisins que la maison était à une vieille dame fort retirée, veuve d'un capitaine espagnol, et qu'elle n'avait ni filles ni nièces. Il demanda à la voir : elle lui fit dire que, depuis la mort de son mari, elle ne voyait personne,

Digitized by Google

ce qui l'embarrassa encore davantage. Don Carlos se trouva le soir chez le vice-roi, où vous pouvez penser que l'assemblée fut fort belle. Il observa exactement toutes les dames de l'assemblée, cherchant qui pouvait être son inconnue. Il lia conversation avec celles qu'il put joindre, et n'y trouva pas ce qu'il cherchait. Enfin, il se tint à la fille d'un marquis de je ne sais quel marquisat; car c'est la chose du monde dont je voudrais le moins jurer, dans un temps où tout le monde se marquise de soi-même, je veux dire de son chef. Elle était jeune et belle, et avait bien quelque chose du ton de voix de celle qu'il cherchait; mais à la longue il trouva si peu de rapport entre son esprit et celui de son invisible, qu'il se repentit d'avoir en si peu de temps assez avancé ses affaires auprès de cette belle personne, pour pouvoir croire, sans se flatter, qu'il n'était pas mal avec elle. Ils dansèrent souvent ensemble; et, le bal étant fini avec peu de satisfaction de la part de don Carlos, il se sépara de sa captive, qu'il laissa toute glorieuse d'avoir occupé seule, et dans une si belle assemblée, un cavalier qui était envié de tous les hommes et estimé de toutes les femmes. A la sortie du bal, il s'en fut à la hâte en son logis prendre des armes, et de son logis à sa fatale grille, qui n'en était pas fort éloignée. Sa dame, qui y était déjà, lui demanda des nouvelles du bal, quoiqu'elle y eût été. Il lui dit ingénument qu'il avait dansé avec une fort belle personne, et qu'il l'avait entretenue tant que le bal avait duré. Elle lui fit là-dessus plusieurs questions qui découvrirent assez qu'elle était jalouse. Don Carlos, de son côté, lui fit connaître qu'il avait scrupule de ce qu'elle ne s'était point trouvée au bal, et que cela le faisait douter de sa condition. Elle s'en aperçut; et, pour lui remettre l'esprit

Digitized by Google

en repos, jamais elle ne fut si charmante, et elle le favorisa autant qu'on le peut dans une conversation qui se fait au travers d'une grille, jusqu'à lui promettre qu'elle lui serait bientôt visible. Ils se séparèrent là-dessus, lui fort en doute s'il la devait croire, et elle un peu jalouse de la belle personne qu'il avait entretenue tant que le bal avait duré.

Le lendemain, don Carlos étant allé à la messe en je ne sais quelle église, présenta de l'eau bénite à deux dames masquées qui en voulaient prendre en même temps que lui. La mieux vêtue de ces deux dames lui dit qu'elle ne recevait point de civilité d'une personne à qui elle voulait donner un éclaircissement.

— Si vous n'êtes point trop pressée, lui dit don Carlos, vous pouvez vous satisfaire tout à l'heure.

— Suivez-moi donc dans la prochaine chapelle, lui répondit la dame inconnue.

Elle s'y en alla la première, et don Carlos la suivit, fort en doute si c'était sa dame, quoiqu'il la vît de même taille, parce qu'il trouvait quelque différence en leurs voix, celle-ci parlant un peu gras.

Voici ce qu'elle lui dit, après s'être enfermée avec lui dans la chapelle :

« Toute la ville de Naples, seigneur don Carlos, est pleine de la haute réputation que vous y avez acquise depuis le temps que vous y êtes, et vous y passez pour un des plus honnêtes hommes du monde : on trouve seulement étrange que vous ne vous soyez point aperçu qu'il y a en cette ville des dames de condition et de mérite qui ont pour vous une estime particulière. Elles vous l'ont témoignée autant que la bienséance le peut permettre; et, bien qu'elles souhaitent ardemment de vous le faire croire, elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayez pas reconnu par in-

Digitized by Google

sensibilité, que si vous le dissimuliez par indifférence. Il y en a une entre autres de ma connaissance qui vous estime assez pour vous avertir, au péril de tout ce qu'on en pourra dire, que vos aventures de nuit sont découvertes, que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connaissez point; et puisque votre maîtresse se cache, qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer, ou peur de n'être pas assez aimable. Je ne doute point que votre amour de contemplation n'ait pour objet une dame de grande qualité et de beaucoup d'esprit, et qu'il ne se soit figuré une maîtresse tout adorable; mais, seigneur don Carlos, ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement; défiez-vous d'une personne qui se cache, et ne vous engagez pas plus avant dans ces conversations nocturnes. Mais pourquoi me déguiser davantage? C'est moi qui suis jalouse de votre fantôme, qui trouve mauvais que vous lui parliez; et, puisque je me suis déclarée, je vais si bien lui rompre tous ses desseins, que j'emporterai sur elle une victoire que j'ai droit de lui disputer, puisque je ne lui suis inférieure ni en beauté, ni en richesse, ni en qualités, ni en tout ce qui rend une personne aimable: profitez de l'avis si vous êtes sage. »

Elle s'en alla en disant ces dernières paroles, sans donner le temps à don Carlos de lui répondre. Il voulut la suivre; mais il trouva à la porte de l'église un homme de condition qui l'engagea dans une conversation qui dura assez longtemps, et dont il ne put se défendre. Il rêva le reste du jour à cette aventure, et soupçonna d'abord la demoiselle du bal d'être la dernière dame masquée qui lui était apparue; mais, se ressouvenant qu'elle lui avait fait voir beaucoup d'esprit, ce qu'il n'avait pas trouvé dans l'autre, il ne sut plus

Digitized by Google

ce qu'il en devait croire, et souhaita presque de n'être point engagé avec son obscure maîtresse, pour se donner tout entier à celle qui venait de le quitter; mais enfin, venant à considérer qu'elle ne lui était pas plus connue que son invisible, de qui l'esprit l'avait charmé dans les conversations qu'il avait eues avec elle, il ne balança point dans le parti qu'il devait prendre, et ne se mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avait faites, n'étant pas homme à être poussé par là.

Ce jour même, il ne manqua pas de se trouver à sa grille à l'heure accoutumée, et il ne manqua pas non plus, au fort de la conversation qu'il eut avec son invisible, d'être saisi par quatre hommes masqués, assez forts pour le désarmer, et le porter presque à force de bras dans un carrosse qui les attendait au bout de la rue. Je laisse à penser au lecteur les injures qu'il leur dit et les reproches qu'il leur fit de l'avoir pris à leur avantage. Il essaya même de les gagner par promesses, mais au lieu de les persuader, il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui, et à lui ôter tout à fait l'espérance de pouvoir s'aider de son courage et de sa force. Cependant le carrosse allait toujours au grand trot de quatre chevaux, il sortit de la ville et au bout d'une heure il entra dans une superbe maison dont on tenait la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre mascarades descendirent du carrosse avec don Carlos, le tenant par-dessous les bras, comme un ambassadeur introduit à saluer le Grand-Seigneur. On le monta jusqu'au premier étage avec la même cérémonie, et là deux demoiselles masquées vinrent le recevoir à la porte d'une grande salle, chacune un flambeau à la main. Les hommes masqués le laissèrent en liberté et se retirèrent après lui avoir fait une profonde

Digitized by Google

révérence. Il y a apparence qu'ils ne lui laissèrent ni pistolet ni épée, et qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avaient prise à le bien garder. Ce n'est pas qu'il ne fût fort civil, mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme surpris. Je ne vous dirai point si les flambeaux que tenaient les demoiselles étaient d'argent; c'est pour le moins : ils étaient plutôt de vermeil doré ciselé, et la salle était la plus magnifique du monde, et, si vous voulez, aussi bien meublée que quelques appartements de nos romans, comme le vaisseau de Zelmandre dans *le Polexandre,* le palais d'Ibrahim dans *l'Illustre Bassa*, ou la chambre où le roi d'Assyrie reçut Mandane, dans *le Cyrus*, qui est sans doute, aussi bien que les autres que j'ai nommés, le livre du monde le mieux meublé. Représentez-vous donc si notre Espagnol ne fut pas bien étonné de se voir dans ce superbe appartement, avec deux demoiselles masquées, qui ne parlaient point et qui le conduisirent dans une chambre voisine encore mieux meublée que la salle, où elles le laissèrent tout seul. S'il eût été de l'humeur de don Quichotte, il eût trouvé là de quoi s'en donner jusqu'aux gardes et il se fût cru pour le moins Esplandidan ou Amadis; mais notre Espagnol ne s'en émut non plus que s'il eût été en son hôtellerie ou auberge : il est vrai qu'il regretta beaucoup son invisible, et que, songeant continuellement à elle, il trouva cette belle chambre plus triste qu'une prison, que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne lui voulait point de mal où on l'avait si bien logé, et ne douta point que la dame qui lui avait parlé le jour d'auparavant à l'église ne fût la magicienne de tous ces enchantements. Il admira en lui-même l'humeur des femmes, et avec quelle

Digitized by Google

promptitude elles exécutent leurs résolutions. Il se résolut aussi de son côté à attendre patiemment la fin de l'aventure, et de garder fidélité à sa maîtresse de la grille, quelques promesses et quelques menaces qu'on pût lui faire. A quelque temps de là, des officiers masqués et fort bien vêtus vinrent mettre le couvert, et l'on servit ensuite le souper. Tout en fut magnifique ; la musique et les cassolettes n'y furent pas oubliées, et notre don Carlos, outre les sens de l'odorat et de l'ouïe, contenta aussi celui du goût, plus que je ne l'aurais pensé dans l'état où il était, je veux dire qu'il soupa fort bien ; mais que ne peut un grand courage? J'oubliais de vous dire que je crois qu'il se lava la bouche, car j'ai su qu'il avait grand soin de ses dents. La musique dura encore quelque temps après le souper ; et, tout le monde s'étant retiré, don Carlos se promena longtemps, rêvant à tous ces enchantements ou à autre chose. Deux demoiselles masquées et un nain masqué, après avoir dressé une superbe toilette, le vinrent déshabiller, sans savoir de lui s'il avait envie de se coucher. Il se soumit à tout ce qu'on voulut: les demoiselles firent la couverture et se retirèrent; le nain le déchaussa ou débotta, et puis le déshabilla. Don Carlos se mit au lit, et tout cela sans que l'on proférât la moindre parole de part et d'autre. Il dormit assez bien pour un amoureux : les oiseaux d'une volière le réveillèrent au point du jour ; le nain masqué se présenta pour le servir, et lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi et le plus parfumé. Ne disons point, si vous voulez, ce qu'il fit jusqu'au dîner, qui valut bien le souper, et allons jusqu'à la rupture du silence que l'on avait gardé jusqu'alors. Ce fut une demoiselle masquée qui le rompit, en lui demandant s'il aurait

Digitized by Google

pour agréable de voir la maîtresse du palais enchanté. Il dit qu'elle serait la bienvenue. Elle entra bientôt après, suivie de quatre demoiselles fort richement vêtues.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant.

Jamais notre Espagnol n'avait vu personne de meilleure mine que cette Urgande la déconnue. Il en fut si ravi et si étonné en même temps, que toutes les révérences et les pas qu'il fit en lui donnant la main jusqu'à une chambre prochaine où elle le fit entrer, furent autant de bronchades. Tout ce qu'il avait vu de beau dans la salle et dans la chambre dont je vous ai parlé n'était rien en comparaison de ce qu'il trouva en celle-ci, et tout cela recevait encore du lustre de la dame masquée. Ils passèrent sur la plus riche estrade qu'on ait jamais vue depuis qu'il y a des estrades au monde. L'Espagnol y fut mis dans un fauteuil, en dépit qu'il en eût; et la dame s'étant assise sur je ne sais combien de riches carreaux vis-à-vis de lui, elle lui fit entendre une voix aussi douce qu'un clavecin, en lui disant à peu près ce que je vais vous dire :

— Je ne doute point, seigneur don Carlos, que vous ne soyez fort surpris de tout ce qui vous est arrivé depuis hier en ma maison; et si cela n'a pas fait grand effet sur vous, au moins aurez-vous vu par là que je sais tenir ma parole; et par ce que j'ai déjà fait, vous aurez pu juger de tout ce que je suis capable de faire. Peut-être que ma rivale, par ses artifices et par le bonheur de vous avoir attaqué la première, s'est déjà rendue maîtresse absolue de la place que je lui dispute en votre

Digitized by Google

cœur; mais une femme ne se rebute pas du premier coup : et si ma fortune, qui n'est pas à mépriser, et tout ce que l'on peut posséder avec moi, ne peuvent vous persuader de m'aimer, j'aurai la satisfaction de ne m'être point cachée par honte ou par finesse, et d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes défauts que me faire aimer par mes artifices.

En disant ces dernières paroles, elle se démasqua, et fit voir à don Carlos les cieux ouverts, ou, si vous voulez, le ciel en petit, la plus belle tête du monde, soutenue par un corps de la plus riche taille qu'il eût jamais admirée; enfin, tout cela joint ensemble, une personne toute divine. A la fraîcheur de son visage on ne lui eût pas donné plus de seize ans; mais à je ne sais quel air galant et majestueux tout ensemble, que les jeunes personnes n'ont pas encore, on connaissait qu'elle pouvait être en sa vingtième année. Don Carlos fut quelque temps sans lui répondre, se fâchant quasi contre sa dame invisible, qui l'empêchait de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eût jamais vue, et hésitant sur ce qu'il devait dire et faire. Enfin, après un combat intérieur qui dura assez longtemps pour mettre en peine la dame du palais enchanté, il prit une forte résolution de ne lui point cacher ce qu'il avait dans l'âme; et ce fut sans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponse qu'il lui fit, que plusieurs personnes ont trouvée bien crue :

— Je ne puis vous nier, madame, que je ne fusse trop heureux de vous plaire si je pouvais l'être assez pour pouvoir vous aimer. Je vois bien que je quitte la plus belle personne du monde pour une autre qui ne l'est peut-être que dans mon imagination. Mais, madame, m'auriez-vous trouvé digne de votre af-

Digitized by Google

fection si vous m'aviez cru infidèle? Et pourrais-je être fidèle si je pouvais vous aimer? Plaignez-moi donc, madame, sans me blâmer, ou plutôt plaignons-nous ensemble, vous de ne pouvoir obtenir ce que vous désirez, et moi de ne point voir ce que j'aime.

Il dit cela d'un air si triste, que la dame put aisément remarquer qu'il parlait selon ses véritables sentiments. Elle n'oublia rien de ce qui pouvait le persuader; il fut sourd à ses prières, et ne fut point touché de ses larmes. Elle revint à la charge plusieurs fois : à bien attaqué, bien défendu. Enfin, elle en vint aux injures et aux reproches, et lui dit

Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens,

et le laissa là, non pas pour reverdir, mais pour maudire cent fois son malheur, qui ne lui venait que de trop de bonnes fortunes. Une demoiselle lui vint dire un peu après, qu'il avait la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traversa tous ces beaux appartements sans trouver personne jusqu'à l'escalier, au bas duquel il vit dix hommes masqués qui gardaient la porte, armés de pertuisanes et de carabines. Comme il traversait la cour pour s'aller promener dans ce jardin, qui était aussi beau que le reste de la maison, un de ces archers de la garde passa à côté de lui sans le regarder, et lui dit, comme ayant peur d'être entendu, qu'un vieux gentilhomme l'avait chargé d'une lettre pour lui, et qu'il avait promis de la lui donner en main propre, quoiqu'il y allât de sa vie s'il était découvert; mais qu'un présent de vingt pistoles et la promesse d'autant lui avaient fait tout hasarder. Don Carlos lui promit d'être

Digitized by Google

secret, et entra vite dans le jardin pour lire cette lettre.

« Depuis que je vous ai perdu, vous avez pu juger de la peine où je suis par celle où vous devez être si vous m'aimez autant que je vous aime. Enfin, je me trouve un peu consolée depuis que j'ai découvert le lieu où vous êtes. C'est la princesse Porcia qui vous a enlevé. Elle ne considère rien quand il s'agit de se contenter, et vous n'êtes pas le premier Renaud de cette dangereuse Armide, mais je romprai tous ses enchantements, et vous tirerai bientôt d'entre ses bras pour vous donner, entre les miens, ce que vous méritez si vous êtes aussi constant que je le souhaite.

» LA DAME INVISIBLE. »

Don Carlos fut si ravi d'apprendre des nouvelles de sa dame, dont il était véritablement amoureux, qu'il baisa cent fois la lettre, et revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avait donnée, pour le récompenser d'un diamant qu'il avait au doigt. Il se promena encore quelque temps dans le jardin, ne pouvant assez s'étonner de cette princesse Porcia dont il avait si souvent ouï parler comme d'une jeune dame fort riche, et pour être de l'une des meilleures maisons du royaume, et comme il était fort vertueux, il conçut une telle aversion pour elle, qu'il résolut au péril de sa vie de faire tout ce qu'il pourrait pour se tirer de sa prison. Au sortir du jardin, il trouva une demoiselle démasquée (car on ne se masquait plus dans le palais) qui venait lui demander s'il aurait pour agréable que la maîtresse mangeât ce jour-là avec lui. Je vous laisse à penser s'il dit qu'elle serait la bienvenue. On servit quelque temps après à sou-

Digitized by Google

per ou à dîner, car je ne me souviens plus lequel c'était. Porcia y parut plus belle, je vous ai tantôt dit que la Cythérée; il n'y a point d'inconvénient de dire ici, pour diversifier, plus belle que le jour ou que l'aurore. Elle fut toute charmante tandis qu'ils furent à table, et fit paraître tant d'esprit à l'Espagnol, qu'il eut secret déplaisir de voir dans une dame de si grande condition tant d'excellentes qualités si mal employées. Il se contraignit le mieux qu'il put pour paraître de belle humeur, quoiqu'il songeât continuellement à son inconnue, et qu'il brûlât d'un violent désir de se revoir à sa grille. Aussitôt que l'on eut desservi, on les laissa seuls; et don Carlos ne parlant point, ou par respect, ou pour obliger la dame de parler la première, elle rompit le silence en ces termes :

— Je ne sais si je dois espérer quelque chose de la gaieté que je pense avoir remarquée sur votre visage, et si le mien, que je vous ai fait voir, ne vous a point semblé assez beau pour vous faire douter si celui que l'on vous cache est plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguisé ce que je vous ai voulu donner, parce que je n'ai point voulu que vous pussiez vous repentir de l'avoir reçu : et, quoiqu'une personne accoutumée à recevoir des prières puisse aisément s'offenser d'un refus, je n'aurais aucun ressentiment de celui que j'ai déjà reçu de vous, pourvu que vous le répariez, en me donnant ce que je crois mieux mériter que votre invisible. Faites-moi donc savoir votre dernière résolution, afin que, si elle n'est pas à mon avantage, je cherche dans la mienne des raisons assez fortes pour combattre celles que je pense avoir eues de vous aimer.

Don Carlos attendit quelque temps qu'elle reprît la parole; et, voyant qu'elle ne parlait

Digitized by Google

plus, et que, les yeux baissés contre terre, elle attendait l'arrêt qu'il allait prononcer, il suivit la résolution qu'il avait déjà prise de lui parler franchement, et de lui ôter toute sorte d'espérance qu'il pût jamais être à elle. Voici comme il s'y prit :

— Madame, avant de répondre à ce que vous voulez savoir de moi, il faut qu'avec la même franchise que vous voulez que je parle, vous me découvriez sincèrement vos sentiments sur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une personne à vous aimer, ajouta-t-il, et que, par toutes les faveurs que peut accorder une dame sans faire tort à sa vertu, vous l'eussiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tiendrez-vous pas pour le plus lâche et le plus traître de tous les hommes, s'il manquait à ce qu'il vous aurait promis? Et ne serais-je pas ce lâche et ce traître si je quittais pour vous une personne qui doit croire que je l'aime?

Il allait mettre quantité de beaux arguments en forme pour la convaincre, mais elle ne lui en donna pas le temps; elle se leva brusquement, en lui disant qu'elle voyait bien où il en voulait venir, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer sa constance, quoiqu'elle fût si contraire à son repos; qu'elle le remettrait en liberté, et que, s'il voulait l'obliger, il attendrait que la nuit fût venue pour s'en retourner comme il était venu. Elle tint son mouchoir devant ses yeux tandis qu'elle parla, comme pour cacher ses larmes, et laissa l'Espagnol un peu interdit, et pourtant si ravi de joie de se voir en liberté, qu'il n'eût pu la cacher quand même il eût été le plus grand hypocrite du monde; et je crois que si la dame y eût pris garde, elle n'eût pu s'empêcher de le quereller. Je ne sais si la nuit fut longtemps à venir, car, comme je vous l'ai dit, je ne prends

Digitized by Google

plus la peine de remarquer ni le temps ni les heures. Vous saurez seulement qu'elle vint, et qu'il se mit dans un carrosse fermé, qui le mena à son logis après un assez long chemin. Comme il était le meilleur maître du monde, ses valets pensèrent mourir de joie quand ils le virent, et l'étouffer à force de l'embrasser ; mais ils n'en jouirent pas longtemps. Il prit des armes, et, accompagné de deux des siens, qui n'étaient pas gens à se laisser battre, il alla vite à sa grille, et si vite que ceux qui l'accompagnaient eurent bien de la peine à le suivre. Il n'eut pas plutôt fait le signal accoutumé, que sa déité invisible se communiqua à lui. Ils se dirent mille choses si tendres que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y pense. Enfin l'invisible lui dit qu'elle venait de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle était, qu'elle avait envoyé quérir un carrosse pour en sortir, et parce qu'il serait longtemps à venir et que le sien pourrait être plus tôt prêt, qu'elle le priait de l'envoyer quérir pour la mener dans un lieu où elle ne lui cacherait plus son visage. L'Espagnol ne se fit pas dire la chose deux fois : il courut comme un fou à ses gens qu'il avait laissés au bout de la rue, et envoya quérir son carrosse.

Le carrosse venu, l'invisible tint parole et se mit dedans avec lui. Elle conduisit le carrosse elle-même, enseignant au cocher le chemin qu'il devait prendre, et le fit arrêter auprès d'une grande maison, dans laquelle il entra à la lueur de plusieurs flambeaux qui furent allumés à leur arrivée. Le cavalier monta avec la dame par un grand escalier dans une salle haute, où il ne fut pas sans inquiétude, voyant qu'elle ne se démasquait point encore. Enfin, plusieurs demoiselles richement parées étant venues les recevoir, chacune un flambeau à

Digitized by Google

la main, l'invisible ne le fut plus, et, ôtant son masque, fit voir à don Carlos que la dame de la grille et la princesse Porcia n'étaient qu'une même personne.

Je ne vous représenterai point l'agréable surprise de don Carlos. La belle Napolitaine lui dit qu'elle l'avait enlevé une seconde fois, pour savoir sa dernière résolution ; que la dame de la grille lui avait cédé les prétentions qu'elle avait sur lui, et ajouta ensuite cent choses aussi galantes que spirituelles. Don Carlos se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux et pensa lui manger les mains à force de les baiser, s'exemptant par là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on est trop aise. Après que ces premiers transports furent passés, il se servit de tout son esprit et de toute sa cajolerie pour exagérer l'agréable caprice de sa maîtresse, et s'en acquitta en des façons de parler si avantageuses pour elle, qu'elle en fut encore plus assurée de ne s'être point trompée dans son choix. Elle lui dit qu'elle ne s'était pas voulu fier à une autre personne qu'à elle-même d'une chose sans laquelle elle n'eût jamais pu l'aimer et qu'elle ne se fût jamais donnée à un homme moins constant que lui. Là-dessus les parents de la princesse Porcia, ayant été avertis de son dessein, arrivèrent. Comme ils étaient des principaux du royaume, on n'avait pas eu grand'peine à avoir dispense de l'archevêque pour leur mariage : ils furent mariés la même nuit par le curé de paroisse, qui était un bon prêtre et grand prédicateur ; et, cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils se levèrent bien tard le lendemain, ce que je n'ai pas grand'peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée, dont le vice-roi, qui était proche parent de don Carlos, fut si aise, que les réjouissances pu-

Digitized by Google

bliques recommencèrent dans Naples, où l'on parle encore de don Carlos d'Aragon et de son amante invisible.

X. — Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts.

L'histoire de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde; il en devint aussi fier que si elle eût été de son invention; et cela ajouté à son orgueil naturel, il commença à traiter les comédiens de haut en bas, et, s'approchant des comédiennes, leur prit les mains sans leur consentement, et voulut un peu patiner : galanterie provinciale qui tient plus du satyre que de l'honnête homme. Mademoiselle de l'Étoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses et velues, et sa compagne, mademoiselle Angélique, lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans dire mot, tout rouge de dépit et de honte, et rejoignit la compagnie, où chacun parlait de toute sa force, sans entendre ce que disaient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il haussa la voix pour leur demander ce qu'ils disaient de son histoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit brusquement qu'elle n'était pas plus à lui qu'à un autre, puisqu'il l'avait prise dans un livre; et, disant cela, il en tira un qui sortait à demi de la poche de Ragotin, lequel lui égratigna toutes les mains pour le ravoir; mais, malgré Ragotin, il le mit entre celles d'un autre, que Ragotin saisit aussi vainement que le premier. Le livre ayant déjà convolé en troisième main, il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes, auxquelles Ragotin ne put atteindre, parce qu'il était le plus petit de la compagnie. Enfin

Digitized by Google

s'étant allongé cinq ou six fois fort inutilement, ayant déchiré autant de manchettes et égratigné autant de mains, et le livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde éclatait de rire à ses dépens, se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion, et lui donna quelques coups de poing dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avaient l'avantage du lieu, tombèrent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête, et si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton; dont le pauvre petit homme eut le siége de la raison si ébranlé, qu'il ne savait plus où il en était. Pour dernier accablement, son adversaire, en le quittant, lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller choir sur le cul au pied des comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, dans un temps où il se faisait tout blanc de son épée, c'est-à-dire de son histoire, et devant des comédiennes dont il voulait devenir amoureux; car, comme vous verrez tantôt, il ignorait encore laquelle il touchait le plus au cœur. En vérité, son petit corps tombé sur le cul marqua si bien la fureur de son âme par les divers mouvements de ses bras et de ses jambes, qu'encore que l'on ne pût voir son visage, à cause que sa tête était emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugèrent à propos de se joindre ensemble et de faire comme une barrière entre Ragotin et celui qui l'avait offensé, que l'on fit sauver, tandis que les charitables comédiennes relevèrent le petit homme, qui hurlait cependant comme un taureau dans son chapeau, parce

Digitized by Google

qu'il lui bouchait les yeux et la bouche, et lui empêchait la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il était en forme de pot de beurre, et l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y était entrée de force, et dont le nez était très-grand, en pouvait sortir comme elle y était entrée. Ce malheur fut cause d'un grand bien, car, vraisemblablement, il en était au plus haut point de sa colère, qui eût sans doute produit un effet digne d'elle si son chapeau, qui le suffoquait, ne l'eût fait songer à sa conservation plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvait parler : mais quand on vit qu'il portait vainement ses mains tremblantes à sa tête pour se la mettre en liberté, et qu'il frappait des pieds contre le plancher, de rage qu'il avait de se rompre inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violents, qu'il crut qu'on lui voulait arracher la tête. Enfin n'en pouvant plus, il fit signe avec les doigts que l'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. Mademoiselle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture; et la Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage (ce qui ne lui fit pas une petite peur), fendit le feutre par derrière la tête depuis le bas jusqu'en haut. Aussitôt que l'on eut donné de l'air à son visage, toute la compagnie éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever, pour la quantité d'esprit qui lui était monté au visage; et de plus, de ce qu'il avait le nez écorché. La chose en fût pourtant demeurée là, si un méchant railleur ne lui eût dit qu'il fallait faire rentrer son chapeau. Cet avis hors de saison ralluma si bien sa colère, qui n'était pas tout à fait

Digitized by Google

éteinte, qu'il saisit un des chenets de la cheminée, et, faisant semblant de le jeter au travers de toute la troupe, causa une telle frayeur aux plus hardis, que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet; tellement qu'ils se pressèrent si fort, qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir, encore fut-ce en tombant, ses jambes éperonnées s'étant embarrassées dans celles des autres. Ragotin se mit à rire à son tour, ce qui rassura tout le monde; on lui rendit son livre, et les comédiens lui prêtèrent un vieux chapeau. Il s'emporta furieusement contre celui qui l'avait si maltraité; mais comme il était plus vain que vindicatif, il dit aux comédiens, comme s'il leur eût promis quelque chose de rare, qu'il voulait faire une comédie de son histoire, et que de la façon qu'il la traiterait, il serait assuré d'aller d'un seul saut où les autres poëtes n'étaient parvenus que par degrés. Destin lui dit que l'histoire qu'il avait contée était fort agréable, mais qu'elle n'était pas bonne pour le théâtre.

— Je crois que vous me l'apprendrez, dit Ragotin; ma mère était filleule du poëte Garnier, et moi qui vous parle, j'ai encore chez moi son écritoire.

Destin lui dit que le poëte Garnier lui-même n'en serait pas sorti à son honneur.

— Et qu'y trouvez-vous de si difficile? lui demanda Ragotin.

— Que l'on n'en peut faire une comédie dans les règles, sans beaucoup de fautes contre la bienséance et le jugement, répondit Destin.

— Un homme comme moi peut faire des règles quand il voudra, dit Ragotin. Considérez, je vous prie, ajouta-t-il, si ce ne serait pas une chose nouvelle et magnifique tout ensemble, de voir un grand portail d'église au milieu d'un théâtre, devant lequel une ving-

Digitized by Google

taine de cavaliers, plus ou moins, avec autant de demoiselles, feraient mille galanteries : cela ravirait tout le monde. Je suis de votre avis, continua-t-il, qu'il ne faut rien faire contre la bienséance ou les bonnes mœurs, et c'est pour cela que je ne voudrais pas faire parler mes acteurs dans l'église.

Destin l'interrompit pour lui demander où il pourrait trouver tant de cavaliers et tant de dames.

— Et comment fait-on dans les colléges où on livre des batailles ? dit Ragotin. J'ai joué à La Flèche la déroute du Pont-de-Cé, ajouta-t-il : plus de cent soldats du parti de la reine-mère parurent sur le théâtre, sans ceux de l'armée du roi qui étaient encore en plus grand nombre ; et il me souvient qu'à cause d'une grande pluie qui troubla la fête, on disait que tous les plumets de la noblesse du pays, que l'on avait empruntés, n'en relèveraient jamais.

Destin, qui prenait plaisir à lui faire dire des choses si judicieuses, lui repartit que les colléges avaient assez d'écoliers pour cela, et, pour eux, qu'ils n'étaient que sept ou huit, quand leur troupe était bien forte. La Rancune, qui ne valait rien, comme vous savez, se mit du côté de Ragotin pour aider à le jouer, et dit à son camarade qu'il n'était pas de son avis, qu'il était plus vieux comédien que lui ; qu'un portail d'église serait la plus belle décoration de théâtre que l'on eût jamais vue ; et pour la quantité nécessaire de cavaliers et de dames, qu'on en louerait une partie et que l'autre serait faite de carton. Ce bel expédient de carton de la Rancune fit rire toute la compagnie ; Ragotin en rit aussi, et jura qu'il le savait bien, mais qu'il ne l'avait pas voulu dire.

— Et le carrosse, ajouta-t-il, quelle nou-

Digitized by Google

veauté serait-ce dans une comédie? J'ai fait autrefois le chien de Tobie, et je le fis si bien que toute l'assistance en fut ravie. Pour moi, continua-t-il, si l'on doit juger des choses par l'effet qu'elles font dans l'esprit, toutes les fois que j'ai vu jouer *Pyrame et Thysbé*, je n'ai pas été si touché de la mort de Pyrame, qu'effrayé du lion.

La Rancune appuya les raisons de Ragotin par d'autres raisons aussi ridicules, et se mit par là si bien dans son esprit que Ragotin l'emmena souper avec lui. Tous les autres importuns laissèrent aussi les comédiens en liberté, qui avaient plus envie de souper que d'entretenir les fainéants de la ville.

XI. — Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire.

Ragotin mena la Rancune dans un cabaret où il se fit donner ce qu'il y avait de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'était pas trop bon, mais je n'en dirai rien de peur de faire des jugements téméraires, et je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine, et que j'ai des choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui était homme de grand discernement et qui connaissait d'abord son monde, ne vit pas plutôt servir deux perdrix et un chapon pour deux personnes, qu'il se douta que Ragotin avait quelque dessein, et ne le traitait pas si bien pour son seul mérite, ou pour le payer de la complaisance qu'il avait eue pour lui, en soutenant que son histoire était un beau sujet de théâtre. Il se prépara donc à quelque nouvelle extravagance de Ragotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avait dans l'âme, et continua à parler de son

Digitized by Google

histoire. Il récita force vers satiriques qu'il avait faits contre la plupart de ses voisins, contre des cocus qu'il ne nommait point, et contre des femmes. Il chanta des chansons à boire, et lui montra quantité d'anagrammes : car d'ordinaire les rimailleurs, par de semblables productions de leur esprit mal fait, commencent à incommoder les honnêtes-gens. La Rancune acheva de le gâter : il exagéra tout ce qu'il entendit, en levant les yeux au ciel ; il jura comme un homme qui perd, qu'il n'avait jamais rien ouï de plus beau, et fit même semblant de s'arracher les yeux, tant il était transporté. Il lui disait de temps en temps :

— Vous êtes bien malheureux et nous aussi de ne vous donner tout entier au théâtre; dans deux ans, on ne parlerait non plus de Corneille que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne sais ce que c'est que de flatter, ajouta-t-il; mais, pour vous donner courage, j'avoue qu'en vous voyant j'ai bien connu que vous étiez un grand poëte, et vous pouvez savoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guère, je sens un poëte de demi-lieue loin : aussi, d'abord que je vous ai vu, vous ai-je connu comme si je vous avais nourri.

Ragotin avalait cela doux comme miel, conjointement avec plusieurs verres de vin qui l'enivraient encore plus que les louanges de la Rancune, qui, de son côté, mangeait et buvait d'une grande force, s'écriant de temps en temps :

— Au nom de Dieu, monsieur Ragotin, faites profiter le talent; encore un coup, vous êtes un méchant homme de ne pas vous enrichir et nous aussi. Je brouille un peu de papier aussi bien que les autres; mais si je faisais des vers aussi bons la moitié que ceux que vous venez de me lire, je ne serais pas ré-

Digitized by Google

duit à tirer le diable par la queue, et je vivrais de mes rentes aussi bien que Mondori. Travaillez-donc, monsieur Ragotin, travaillez; et si, dès cet hiver, nous ne jetons de la poudre aux yeux de messieurs de l'hôtel de Bourgogne et du Marais, je veux ne monter jamais sur le théâtre que je ne me casse un bras ou une jambe : après cela je n'ai plus rien à dire et buvons.

Il tint parole, et, ayant donné double charge à un verre, il porta la santé de M. Ragotin à M. Ragotin même, qui lui fit raison, et but tête nue et avec un si grand transport à la santé des comédiennes, qu'en remettant son verre sur la table, il en rompit la patte sans s'en apercevoir : tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser, pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin, il le jeta par-dessus sa tête et tira la Rancune par le bras, afin qu'il y prît garde, pour ne pas perdre la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu attristé de ce que la Rancune n'en rit point; mais, comme je l'ai déjà dit, il était plutôt animal envieux qu'animal risible.

La Rancune lui demanda ce qu'il disait de leurs comédiennes. Le petit homme rougit sans lui répondre. Et, la Rancune lui demandant encore la même chose, enfin bégayant, rougissant et s'exprimant très-mal, il fit entendre à la Rancune qu'une des comédiennes lui plaisait infiniment.

— Et laquelle ? lui dit la Rancune.

Le petit homme était si troublé d'en avoir tant dit, qu'il répondit :

— Je ne sais.

— Ni moi aussi, dit la Rancune.

Cela le troubla encore davantage, et lui fit ajouter tout interdit

— C'est... c'est...

Digitized by Google

Il répéta cinq ou six fois le même mot, dont le comédien s'impatientant, lui dit :

— Vous avez raison, c'est une fort belle fille.

Cela acheva de le déconcerter. Il ne put jamais dire celle à qui il en voulait : et peut-être qu'il n'en savait rien encore, et qu'il avait moins d'amour que de vice. Enfin, la Rancune lui nommant mademoiselle de l'Étoile, il dit que c'était elle dont il était amoureux : et pour moi, je crois que s'il lui eût nommé Angélique ou sa mère la Caverne, il eût oublié le coup de buse de l'une et l'âge de l'autre, et se serait donné corps et âme à celle que la Rancune lui aurait nommée, tant le bouquin avait la conscience troublée. Le comédien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit passer une partie de sa confusion, et en but un autre de son côté, après lequel il lui dit, parlant bas par mystère et regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût personne :

— Vous n'êtes pas blessé à mort, et vous vous êtes adressé à un homme qui peut vous guérir, pourvu que vous le vouliez croire, et que vous soyez secret. Ce n'est pas que vous entrepreniez une chose bien difficile : mademoiselle de l'Etoile est une tigresse, et son frère Destin un lion ; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent, et je sais bien ce que je sais faire : achevons notre vin, et demain il fera jour.

Un verre de vin bu de part et d'autre interrompit quelque temps la conversation. Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ses perfections et ses richesses, et dit à la Rancune qu'il avait un neveu commis d'un financier ; que ce neveu avait contracté une grande amitié avec le partisan la Raillière, durant le temps qu'il avait été au Mans pour établir une maltôte ; et voulut faire espérer à la Rancune de lui faire donner une pension

pareille à celle des comédiens du roi, par le crédit de ce neveu. Il lui dit encore que, s'il avait des parents qui eussent des enfants, il leur donnerait des bénéfices, parce que, sa nièce avait épousé le frère d'une femme qui était entretenue par le maître d'hôtel d'un abbé de la province qui avait de bons bénéfices à sa collation.

Tandis que Ragotin comptait ses prouesses, la Rancune, qui s'était altéré à force de boire, ne faisait autre chose que de remplir les deux verres qui étaient vides en même temps; Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devait faire tant de bien. Enfin, à force d'avaler, ils se soûlèrent. La Rancune n'en fut que plus sérieux, selon sa coutume : et Ragotin en fut si hébété et si pesant, qu'il se pencha sur la table et s'y endormit. La Rancune appela une servante pour se faire dresser un lit, parce qu'on était couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y aurait point de danger d'en dresser deux, et que, dans l'état où était M. Ragotin, il n'avait pas besoin d'être éveillé. Il ne veillait pas cependant, et jamais on n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des draps à deux lits, de trois qui étaient dans la chambre, sans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la servante, et menaça de la battre quand elle l'avertit que son lit était prêt. Enfin, la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise vers le feu qu'on avait allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux, et se laissa déshabiller sans rien dire. On le monta sur son lit le mieux qu'on put, et la Rancune se mit dans le sien, après avoir fermé la porte. A une heure de là, Ragotin se leva et sortit de son lit, je n'ai pas bien su pourquoi; il s'égara si bien dans la chambre, qu'après en avoir renversé tous les meubles et s'être renversé lui-même plusieurs fois sans pouvoir

Digitized by Google

trouver son lit, enfin il trouva celui de la Rancune et l'éveilla en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchait.

— Je cherche mon lit, dit Ragotin.

— Il est à main gauche du mien, dit la Rancune.

Le petit ivrogne prit à la droite et s'alla fourrer entre la couverture et la paillasse du troisième, qui n'avait ni matelas ni lit de plume, où il acheva de dormir fort paisiblement. La Rancune s'habilla avant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne si c'était par mortification qu'il avait quitté son lit pour dormir sur une paillasse. Ragotin soutint qu'il ne s'était point levé, et qu'assurément il revenait des esprits dans la chambre. Il eut une querelle avec le cabaretier, qui prit le parti de sa maison, et le menaça de le mettre en justice pour l'avoir décriée.

Mais il y a trop longtemps que je vous ennuie de la débauche de Ragotin; retournons à l'hôtellerie des comédiens.

XII. — Combat de nuit.

Je suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole que s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusqu'ici dans ce livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage; car, en conscience, il n'y verra pas d'autres choses, quand le livre serait aussi gros que le *Cyrus*, et si, par ce qu'il a déjà vu, il a de la peine à se douter de ce qu'il verra, peut-être que j'en suis logé là aussi bien que lui; qu'un chapitre attire l'autre, et que je fais dans mon livre comme ceux qui mettent la bride sur le cou de leurs chevaux et les laissent aller sur leur bonne foi. Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté et que, sans remplir mon livre d'exemples à imi-

Digitized by Google

ter, par des peintures d'actions et de choses tantôt ridicules, tantôt blâmables, j'instruirai en divertissant, de la même façon qu'un ivrogne donne de l'aversion pour son vice et peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son ivresse. Finissons la moralité, et reprenons nos comédiens que nous avons laissés dans l'hôtellerie.

Aussitôt que leur chambre fut débarrassée, et que Ragotin eut emmené la Rancune, le portier qu'ils avaient laissé à Tours entra dans l'hôtellerie, conduisant un cheval chargé de bagage. Il se mit à table avec eux; et par sa relation, et par ce qu'ils apprirent les uns des autres, on sut de quelle façon l'intendant de la province ne leur avait point pu faire de mal, ayant lui-même eu bien de la peine à se tirer des mains du peuple, lui et ses fusiliers. Destin conta à ses camarades de quelle façon il s'était sauvé avec son habit à la turque, avec lequel il pensait représenter le Soliman de Mairet; et qu'ayant appris que la peste était à Alençon, il était venu au Mans avec la Caverne et la Rancune, dans l'équipage que l'on a pu voir au commencement de ces très-véritables et très-peu héroïques aventures. Mademoiselle de l'Étoile leur apprit aussi les assistances qu'elle avait reçues d'une dame de Tours, dont le nom n'est pas venu à ma connaissance; et comme par son moyen elle avait été conduite jusqu'à un village proche de Bonnestable, où elle s'était démis un pied en tombant de cheval. Elle ajouta qu'ayant appris que la troupe était au Mans, elle s'y était fait porter dans la litière de la dame du village, qui la lui avait libéralement prêtée. Après le souper, Destin demeura seul dans la chambre des dames. La Caverne l'aimait comme son propre fils; mademoiselle de l'Étoile ne lui était pas moins chère; et Angéli-

que, sa fille et son unique héritière, aimait Destin et la l'Etoile comme son frère et sa sœur. Elle ne savait pas encore au vrai ce qu'ils étaient, et pourquoi ils faisaient la comédie : mais elle avait bien reconnu, quoiqu'ils s'appelassent frère et sœur, qu'ils étaient plus grands amis que proches parents; que Destin vivait avec la l'Etoile dans le plus grand respect du monde; qu'elle était fort sage, et que si Destin avait bien de l'esprit et faisait voir qu'il avait été bien élevé, mademoiselle de l'Étoile paraissait plutôt fille de condition qu'une comédienne de campagne. Si Destin et la l'Etoile étaient aimés de la Caverne et de sa fille, ils s'en rendaient dignes par une amitié réciproque qu'ils avaient pour elles; et il n'y avait pas beaucoup de peine, puisqu'elles méritaient d'être aimées autant que comédiennes de France, quoique par malheur, plutôt que faute de mérite, elles n'eussent jamais eu l'honneur de monter sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ou du Marais; qui sont l'un et l'autre le *non plus ultrà* des comédiens. Ceux qui n'entendront pas ces trois petits mots latins (auxquels je n'ai pu refuser place ici tant ils se sont présentés à propos) se les feront expliquer s'il leur plaît.

Pour finir la digression, Destin et la l'Etoile ne se cachèrent point des deux comédiennes pour se caresser après une longue absence. Ils s'exprimèrent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avaient eues l'un pour l'autre. Destin apprit à mademoiselle de l'Etoile qu'il croyait avoir vu, la dernière fois qu'ils avaient représenté à Tours, leur ancien persécuteur ; qu'il l'avait discerné dans la foule de leurs auditeurs, quoiqu'il se cachât le visage de son manteau, et que pour cette raison-là il s'était mis un emplâtre sur le visage à la sortie de Tours, pour se rendre méconnaissa-

Digitized by Google

ble à son ennemi, ne se trouvant pas alors en état de s'en défendre s'il en était attaqué la force à la main. Il lui apprit ensuite le grand nombre de brancards qu'ils avaient trouvés en allant au-devant d'elle, et qu'il se trompait fort si leur même ennemi n'était un homme inconnu qui avait exactement visité les brancards, comme l'on a pu le voir dans le septième chapitre.

Tandis que Destin parlait, la pauvre l'Etoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Destin en fut extrêmement touché, et, après l'avoir consolée le mieux qu'il put, il ajouta que si elle voulait lui permettre d'apporter autant de soin à chercher leur ennemi commun qu'il en avait eu jusqu'alors à l'éviter, elle se verrait bientôt délivrée de ses persécutions, ou qu'il y perdrait la vie. Ces dernières paroles l'affligèrent encore davantage; Destin n'eut pas l'esprit assez fort pour ne pas s'affliger aussi, et la Caverne et sa fille, très-compatissantes de leur naturel, s'affligèrent par complaisance ou par contagion; je crois même qu'elles en pleurèrent. Je ne sais si Destin pleura, mais je sais bien que les comédiennes et lui furent assez longtemps à ne se rien dire, et cependant pleura qui voulut. Enfin, la Caverne finit la pause que les larmes avaient fait faire, et reprocha à Destin et à la l'Etoile que depuis le temps qu'ils étaient ensemble ils avaient pu reconnaître jusqu'à quel point elle était de leurs amies, et cependant qu'ils avaient eu si peu de confiance en elle et en sa fille qu'elles ignoraient encore leur véritable condition. Et elle ajouta qu'elle avait été assez persécutée en sa vie pour conseiller des malheureux, tels qu'ils paraissaient l'être. A quoi Destin répondit que ce n'était point par défiance qu'ils ne s'étaient pas encore découverts à elle, mais qu'il avait cru que le

Digitized by Google

récit de leurs malheurs ne pouvait être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudrait et quand elle aurait un peu de temps à perdre. La Caverne ne différa pas davantage à satisfaire sa curiosité; et sa fille, qui souhaitait ardemment la même chose, s'étant assise auprès d'elle, sur le lit de l'Etoile, Destin allait commencer son histoire quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque temps, mais le bruit et la noise au lieu de cesser augmentèrent, et même on cria : Au meurtre! à l'aide! on m'assassine! Destin en trois sauts fut hors de la chambre, aux dépens de son pourpoint, que lui déchirèrent la Caverne et sa fille en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venait la rumeur, où il ne vit goutte, et où les coups de poing, les soufflets et plusieurs voix confuses d'hommes et de femmes qui s'entrebattaient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nus qui trépignaient dans la chambre, faisaient une rumeur épouvantable. Il se mêla imprudemment parmi les combattants et reçut d'abord un coup de poing d'un côté et un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avait de séparer ces lutins en un violent désir de se venger. Il se mit à jouer des mains et fit un moulinet de ses deux bras qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez longtemps pour lui faire recevoir une vingtaine de coups et en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe; il y porta les mains, et, rencontrant quelque chose de pelu, il crut être mordu d'un chien : mais la Caverne et sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme le feu Saint-Elme après une tempête, virent Destin

Digitized by Google

et lui firent voir qu'il était au milieu de sept personnes en chemises, qui se maltraitaient l'une l'autre très-cruellement, et qui se décramponnèrent d'elles-mêmes aussitôt, dès que la lumière parut.

Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte, qui était un de ces sept pénitents blancs, se reprit avec le poëte; l'Olive, qui en était aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre pénitent. Destin les voulut séparer : mais l'hôtesse qui était la bête qui l'avait mordu, et qu'il avait prise pour un chien à cause qu'elle avait la tête nue et les cheveux courts, lui sauta aux yeux, assistée de deux servantes aussi nues et aussi décoiffées qu'elle. Les cris recommencèrent, les soufflets et les coups de poing sonnèrent de plus belle, et la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle ne l'avait fait. Enfin plusieurs personnes, qui s'étaient éveillées à ce bruit, entrèrent dans le champ de bataille, séparèrent les combattants et furent cause de la seconde suspension d'armes. Il fut question de savoir le sujet de la querelle et quel était le différend qui avait assemblé sept personnes nues dans une même chambre. L'Olive, qui paraissait le moins ému, dit que le poëte était sorti de la chambre, et qu'il l'avait vu revenir plus vite que le pas, suivi de l'hôte qui le voulait battre; que la femme de l'hôte avait suivi son mari et s'était jetée sur le poëte; qu'ayant voulu les séparer, un valet et deux servantes s'étaient jetés sur lui et que la lumière qui s'était éteinte là-dessus était cause que l'on s'était battu plus longtemps qu'on n'eût fait. Ce fut au poëte à plaider sa cause; il dit qu'il avait fait les deux plus bel les stances que l'on eût jamais vues depuis que l'on en fait, et que, de peur de les perdre, il avait été demander de la chandelle aux servantes de l'hôtellerie, qui s'étaient moquées

de lui; que l'hôte l'avait appelé danseur de corde, et que, pour ne pas demeurer sans repartie, il l'avait appelé cocu. Il n'eut pas plutôt lâché le mot, que l'hôte, qui était en mesure, lui appliqua un soufflet. On eût dit qu'ils s'étaient concertés ensemble, car tout aussitôt que le soufflet fut donné, la femme de l'hôte, son valet et ses servantes se jetèrent sur les comédiens, qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette dernière rencontre fut plus rude et dura plus longtemps que les autres. Destin, s'etant acharné sur une grosse servante qu'il avait troussée, lui donna plus de cent claques sur les fesses. L'Olive, qui vit que cela faisait rire la compagnie, en fit autant à une autre. L'hôte était occupé par le poëte, et l'hôtesse, qui était la plus furieuse, avait été saisie par quelques-uns des spectateurs, dont elle se mit en si grande colère, qu'elle cria aux voleurs. Ses cris éveillèrent la Rappinière, qui logeait vis-à-vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes et croyant, sur le bruit qu'il avait entendu, qu'il y avait pour le moins sept ou huit personnes sur le carreau, il fit cesser les coups au nom du roi, et ayant appris la cause de tout le désordre, il exhorta le poëte à ne plus faire de vers la nuit, et pensa battre l'hôte et l'hôtesse, parce qu'ils dirent cent injures aux pauvres comédiens, les appelant bateleurs et baladins, et jurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappinière, à qui l'hôte devait de l'argent, le menaça de le faire exécuter et par cette menace lui ferma la bouche. La Rappinière s'en retourna chez lui, les autres s'en furent dans leur chambre et Destin dans celle des comédiennes, où la Caverne le pria de ne pas différer davantage de lui apprendre ses aventures et celles de sa sœur. Il leur dit qu'il ne demandait pas mieux, et commença son his-

Digitized by Google

toire de la façon que vous l'allez voir dans le chapitre suivant.

XIII. — Plus long que le précédent. — Histoire de Destin et de mademoiselle de l'Etoile.

— Je suis né dans un village auprès de Paris. Je vous ferais bien croire, si je voulais, que je suis d'une maison très-illustre, comme il est fort aisé à ceux que l'on ne connaît point; mais j'ai trop de sincérité pour nier la bassesse de ma naissance. Mon père était des premiers et des plus accommodés de son village. Je lui ai ouï dire qu'il était né pauvre gentilhomme et qu'il avait été à la guerre en sa jeunesse, où n'ayant gagné que des coups, il s'était fait écuyer ou meneur d'une dame de Paris assez riche, et qu'ayant amassé quelque chose avec elle, parce qu'il était aussi maître d'hôtel et faisait la dépense, c'est-à-dire ferrait peut-être la mule, il s'était marié avec une vieille demoiselle de la maison, qui était morte quelque temps après et l'avait fait son héritier. Il se lassa bientôt d'être veuf, et, n'étant guère moins las de servir, il épousa en secondes noces une femme des champs qui fournissait de pain la maison de sa maîtresse, et c'est de ce dernier mariage que je suis sorti. Mon père s'appelait Garigues : je n'ai jamais su de quel pays il était; et pour le nom de ma mère, il ne fait rien à mon histoire. Il suffit de vous dire qu'elle était plus avare que mon père, et mon père plus avare qu'elle, et que l'un et l'autre avaient la conscience assez large. Mon père a l'honneur d'avoir, le premier, retenu son haleine en se faisant prendre la mesure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je pourrais vous apprendre cent autres traits de lésine qui lui ont acquis à bon titre la réputation

Digitized by Google

d'être homme d'esprit et d'invention. Mais de peur de vous ennuyer, je me contenterai de vous en conter deux très-difficiles à croire et néanmoins très-véritables. Il avait amassé quantité de blé pour le vendre bien cher durant une mauvaise année. L'abondance ayant été universelle et le blé étant amendé, il fut si possédé de désespoir et si abandonné de Dieu, qu'il voulut se pendre. Une de ses voisines qui se trouva dans la chambre quand il y entra pour ce noble dessein et qui s'était cachée de peur d'être vue, je ne sais pas bien pourquoi, fut fort étonnée quand elle le vit pendu à un chevron de sa chambre. Elle courut à lui, criant au secours; coupa la corde, et, à l'aide de ma mère qui arriva là-dessus, la lui ôta du cou. Elles se repentirent peut-être d'avoir fait une si bonne action, car il les battit l'une et l'autre comme plâtre, et fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle lui avait coupée, en lui retenant quelque argent qu'il lui devait. L'autre prouesse n'est pas moins étrange. Cette même année, la cherté fut si grande, que les vieilles gens du village ne se souvenaient pas d'en avoir vu une plus grande : il avait regret à tout ce qu'il mangeait, et, sa femme étant accouchée d'un garçon, il se mit en tête qu'elle avait assez de lait pour nourrir son fils et pour le nourrir aussi lui-même, et espéra que, tétant sa femme, il épargnerait du pain et se nourrirait d'un aliment aisé à digérer. Ma mère avait moins d'esprit que lui et n'était pas moins avare, tellement qu'elle n'inventait pas les choses comme mon père, mais, les ayant une fois conçues, elle les exécutait encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de son lait son fils et son mari en même temps, et hasarda aussi de s'en nourrir elle-même avec tant d'opiniâtreté que le petit innocent mourut martyr de

Digitized by Google

pure faim; et mon père et ma mère furent si affaiblis et ensuite si affamés, qu'ils mangèrent trop et eurent chacun une longue maladie. Ma mère devint grosse de moi quelque temps après, et, ayant accouché heureusement d'une très-malheureuse créature, mon père alla à Paris pour prier sa maîtresse de tenir son fils avec un honnête ecclésiastique qui demeurait dans son village, où il avait un bénéfice. Comme il s'en retournait la nuit pour éviter la chaleur du jour, et qu'il passait par une grande rue du faubourg, dont la plupart des maisons se bâtissaient encore, il aperçut de loin, aux rayons de la lune, quelque chose de brillant qui traversait la rue. Il ne se mit pas beaucoup en peine de ce que c'était; mais ayant entendu quelques gémissements comme d'une personne qui souffre, au même lieu où ce qu'il avait vu de loin s'était dérobé à sa vue, il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'était pas encore achevé, où il trouva une femme assise à terre. Le lieu où elle était recevait assez de clarté de la lune pour faire discerner à mon père qu'elle était fort jeune et fort bien vêtue, et c'était ce qui avait brillé de loin à ses yeux, son habit étant de toile d'argent. Vous ne devez point douter que mon père, qui était assez hardi de son naturel, ne fut moins surpris que cette jeune demoiselle ; mais elle était dans un état où il ne lui pouvait rien arriver de pis. C'est ce qui la rendit assez hardie pour parler la première, et pour dire à mon père que, s'il était chrétien, il eût pitié d'elle ; qu'elle était prête d'accoucher ; que, se sentant pressée de son mal et ne voyant point revenir une servante qui lui était allée quérir une sage-femme affidée, elle s'était sauvée heureusement de sa maison sans avoir éveillé personne, sa servante ayant laissé la porte

Digitized by Google

ouverte pour pouvoir rentrer sans faire de bruit.

A peine achevait-elle sa courte relation, qu'elle accoucha heureusement d'un enfant que mon père reçut dans son manteau. Il fit la sage-femme le mieux qu'il put, et cette jeune fille le conjura d'emporter vitement la petite créature, d'en avoir soin, et de ne pas manquer, à deux jours de là, d'aller voir un vieil homme d'église qu'elle lui nomma, qui lui donnerait de l'argent et tous les ordres nécessaires pour la nourriture de son enfant. A ce mot d'argent, mon père, qui avait l'âme avare, voulut déployer son éloquence d'écuyer ; mais elle ne lui en donna pas le temps. Elle lui mit entre les mains une bague pour servir de signal au prêtre qu'il devait aller trouver de sa part, lui fit envelopper son enfant dans son mouchoir de cou, et le fit partir avec grande précipitation, quelque résistance qu'il fît pour ne pas l'abandonner dans l'état où elle était. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner son logis. Pour mon père, il s'en retourna à son village, mit l'enfant entre les mains de sa femme, et ne manqua pas, deux jours après, d'aller trouver le vieux prêtre et de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mère de l'enfant était une fille de fort bonne maison et fort riche ; qu'elle l'avait eu d'un seigneur écossais qui était allé en Irlande lever des troupes pour le service du roi, et que ce seigneur étranger lui avait promis mariage. Ce prêtre lui dit de plus qu'à cause de son accouchement précipité, elle s'est trouvée malade jusqu'à faire douter de sa vie; et qu'en cette extrémité elle avait tout déclaré à son père et à sa mère, qui l'avait consolée au lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle était leur fille unique ; que la chose était ignorée dans le logis ; et

Digitized by Google

ensuite il assura mon père que, pourvu qu'il eût soin de l'enfant et qu'il fût secret, sa fortune était faite. Là-dessus il lui donna cinquante écus et un petit paquet de toutes les hardes nécessaires à un enfant.

Mon père s'en retourna dans son village après avoir bien dîné. Je fus mis en nourrice, et l'étranger fut mis à la place du fils de la maison. A un mois de là le seigneur écossais revint; et, ayant trouvé sa maîtresse en si mauvais état qu'elle n'avait plus guère à vivre, il l'épousa un jour avant qu'elle mourût, et ainsi fut aussitôt veuf que marié. Il vint deux ou trois jours après en notre village, avec le père et la mère de sa femme. Les pleurs recommencèrent, et on pensa étouffer l'enfant à force de le baiser. Mon père eut sujet de se louer de la libéralité du seigneur écossais, et les parents de l'enfant ne l'oublièrent pas. Ils s'en retournèrent à Paris fort satisfaits du soin que mon père et ma mère avaient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir encore à Paris, parce que le mariage était tenu secret pour des raisons que je n'ai pas sues. Aussitôt que je pus marcher, mon père me retira en sa maison pour tenir compagnie au petit comte de Glaris (c'est ainsi qu'on l'appela, du nom de son père). L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob et Esaü dès le ventre de leur mère ne peut avoir été plus grande que celle qui se trouva entre le jeune comte et moi. Mon père et ma mère l'aimaient tendrement, et avaient de l'aversion pour moi, quoique je donnasse autant d'espérance d'être un jour honnête homme que Glaris en donnait peu. Il n'y avait rien que de très-commun en lui. Pour moi, je paraissais être ce que je n'étais point, et bien moins le fils de Garigues que celui d'un comte. Et si je ne me trouve enfin qu'un malheureux comédien, c'est sans

Digitized by Google

doute que la fortune s'est voulu venger de la nature, qui avait voulu faire quelque chose de moi sans son consentement, ou, si vous voulez, que la nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la fortune a pris en aversion. Je passerai toute l'enfance des deux petits paysans, car Glaris l'était d'inclination plus que moi, et aussi bien nos plus belles aventures ne furent que force coups de poing. Dans toutes les quereiles que nous avions ensemble, j'avais de l'avantage, si ce n'est lorsque mon père et ma mère se mettaient de la partie; ce qu'ils faisaient si souvent et avec tant de passion, que mon parrain, qui s'appelait M. de Saint-Sauveur, s'en scandalisa et me demanda à mon père. Il me donna à lui avec grande joie, et ma mère eut encore moins de regret que lui de me perdre de vue. Me voilà donc chez mon parrain, bien vêtu, bien nourri, fort caressé et point battu. Il n'épargna rien pour me faire apprendre à lire et à écrire, et sitôt que je fus assez avancé pour apprendre le latin, il obtint du seigneur du village, qui était un fort honnête gentilhomme et fort riche, que j'étudierais avec deux fils qu'il avait, sous un homme savant qu'il avait fait venir de Paris, et à qui il donnait de bons gages.

Ce gentilhomme, qui s'appelait le baron d'Arques, faisait élever ses enfants avec grand soin. L'aîné avait nom Saint-Far, assez bien fait de sa personne, mais brutal sans retour s'il y en eut jamais au monde, et le cadet, en récompense, outre qu'il était mieux fait que son frère, avait la vivacité de l'esprit et la grandeur de l'âme égales à la beauté du corps. Enfin, je ne crois pas que l'on puisse voir un garçon donner de plus grandes espérances de devenir un fort honnête homme, qu'en donnait en ce temps-là ce jeune gen-

Digitized by Google

tilhomme, qui s'appelait Verville. Il m'honora de son amitié, et moi, je l'aimai comme un frère, et le respectai toujours comme un maître. Pour Saint-Far, il n'était capable que de passions mauvaises; et je ne puis mieux vous exprimer les sentiments qu'il avait dans l'âme pour son frère et pour moi, qu'en vous disant qu'il n'aimait pas son frère plus que moi, qui lui étais fort indifférent, et qu'il ne me haïssait pas plus que son frère, qu'il n'aimait guère. Ses divertissements étaient différents des nôtres : il n'aimait que la chasse et haïssait fort l'étude. Verville n'allait que rarement à la chasse, et prenait grand plaisir à étudier : en quoi nous avions ensemble une conformité merveilleuse, aussi bien qu'à toute autre chose. Et je puis dire que, pour m'accommoder à son humeur, je n'avais pas besoin de beaucoup de complaisance, et n'avais qu'à suivre mon inclination. Le baron d'Arques avait une bibliothèque de romans fort ample. Notre précepteur, qui n'en avait jamais lu dans le pays latin, qui nous en avait d'abord défendu la lecture, et qui les avait cent fois blâmés devant le baron d'Arques, pour les lui rendre aussi odieux qu'il les trouvait divertissants, en devint lui-même si féru, qu'après avoir dévoré les anciens et les modernes, il avoua que la lecture des bons romans instruisait en divertissant, et qu'il ne les croyait pas moins propres à donner de beaux sentiments aux jeunes gens que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire autant qu'il nous en avait détournés, et nous proposa d'abord de lire les modernes; mais ils n'étaient pas encore de notre goût; et jusqu'à l'âge de quinze ans nous nous plaisions bien plus à lire les *Amadis de Gaule* que les *Astrées* et les autres beaux romans que l'on a faits depuis, par lesquels les Français ont fait voir, aussi

bien que par mille autres choses, que s'ils n'inventent pas tant que les autres nations, ils perfectionnent davantage.

Nous donnions donc à la lecture des romans la plus grande partie du temps que nous avions pour nous divertir. Pour Saint-Far, il nous appelait les liseurs, et allait à la chasse ou battre les paysans, à quoi il réussissait admirablement bien. L'inclination que j'avais à bien faire m'acquit la bienveillance du baron d'Arques, et il m'aima autant que si j'eusse été son proche parent. Il ne voulut point que je quittasse ses enfants quand il les envoya à l'académie; et ainsi j'y fus mis avec eux, plutôt comme un camarade que comme un valet. Nous y apprîmes nos exercices: on nous en tira au bout de deux ans; et, à la sortie de l'académie, un homme de condition, parent du baron d'Arques, faisant des troupes pour les Vénitiens, Saint-Far et Verville persuadèrent si bien leur père, qu'il les laissa aller à Venise avec son parent. Le bon gentilhomme voulut que je les accompagnasse encore; et monsieur de Saint-Sauveur, mon parrain, qui m'aimait extrêmement, me donna libéralement une lettre de change assez considérable, pour m'en servir si j'en avais besoin et pour n'être pas à charge à ceux que j'avais l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin, pour voir Rome et les autres belles villes d'Italie, dans chacune desquelles nous fîmes quelque séjour, hormis dans celles dont les Espagnols sont les maîtres.

A Rome, je tombai malade, et les deux frères poursuivirent leur voyage, celui qui les menait ne pouvant laisser échapper l'occasion des galères du pape, qui allaient joindre l'armée des Vénitiens au passage des Dardanelles, où elle attendait celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter, et moi, je

Digitized by Google

pensai me désespérer d'être séparé de lui dans un temps où j'aurais pu, par mes services, me rendre digne de l'amitié qu'il me portait. Pour Saint-Far, je crois qu'il me quitta comme s'il ne m'eût jamais vu, et je ne songeai à lui qu'à cause qu'il était frère de Verville, qui me laissa, en se séparant de moi, le plus d'argent qu'il put : je ne sais pas si ce fut du consentement de son frère.

Me voilà donc malade à Rome, sans aucune connaissance que celle de mon hôte, qui était un apothicaire flamand, et de qui je reçus toutes les assistances imaginables durant ma maladie. Il n'était pas ignorant en médecine; et, autant que je suis capable d'en juger, je l'y trouvais plus entendu que le médecin italien qui me venait voir. Enfin je guéris, et repris assez de forces pour visiter les lieux remarquables de Rome, où les étrangers trouvent amplement de quoi satisfaire leur curiosité. Je me plaisais extrêmement à visiter les vignes (c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins plus beaux que le Luxembourg ou les Tuileries : les cardinaux et autres personnes de condition les font entretenir avec grand soin, plutôt par vanité que par le plaisir qu'ils y prennent, n'y allant jamais, au moins fort rarement).

Un jour que je me promenais dans une des plus belles, je vis, au détour d'une allée, deux femmes assez bien vêtues, que deux jeunes Français avaient arrêtées, et ne voulaient pas laisser passer outre que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvrait le visage. Un de ces Français, qui paraissait être le maître de l'autre, fut même assez insolent pour lui découvrir le visage par force, pendant que celle qui n'était point voilée était retenue par son valet. Je ne consultai point ce que j'avais à faire ; je dis d'abord à ces incivils que je ne

souffrirais point la violence qu'ils voulaient faire à ces femmes. Ils se trouvèrent fort étonnés l'un et l'autre, me voyant parler avec assez de résolution pour les embarrasser, quand même ils auraient eu leurs épées, comme j'avais la mienne. Les deux femmes se rangèrent auprès de moi, et ce jeune Français, préférant le déplaisir d'un affront à celui de se faire battre, me dit en se séparant : « Monsieur le brave, nous nous verrons autre part, où les épées ne seront pas toutes d'un côté. » Je lui répondis que je ne me cacherais pas. Son valet le suivit, et je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'était point voilée paraissait avoir quelque trente-cinq ans; elle me remercia en un français qui ne tenait en rien de l'italien, et me dit, entre autres choses, que si tous ceux de ma nation me ressemblaient, les femmes italiennes ne feraient point de difficulté de vivre à la française. Après cela, comme pour me récompenser du service que je lui avais rendu, elle ajouta qu'ayant empêché que l'on ne vît sa fille malgré elle, il était juste que je la visse de son bon gré. « Levez donc votre voile, Léonore, afin que monsieur sache que nous ne sommes pas tout à fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. »

Elle n'eut pas plutôt achevé de parler, que sa fille leva son voile, ou plutôt m'éblouit. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Elle leva deux ou trois fois les yeux sur moi comme à la dérobée, et, rencontrant toujours les miens, il lui monta au visage un rouge qui la fit plus belle qu'un ange. Je vis bien que la mère l'aimait extrêmement; car elle me parut participer au plaisir que je prenais à regarder sa fille. Comme je n'étais pas accoutumé à de pareilles rencontres, et que les jeunes gens se déconcertent aisément en compagnie, je ne

Digitized by Google

leur fils que de fort mauvais compliments quand elles s'en allèrent, et je leur donnai peut-être mauvaise opinion de mon esprit. Je me voulus du mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure, et de ne m'être pas offert à les y conduire; mais il n'y avait plus moyen de courir après. Je voulus m'enquérir du concierge s'il les connaissait; nous fûmes longtemps sans nous entendre, parce qu'il ne connaissait pas mieux le français que moi l'italien. Enfin, plutôt par signes qu'autrement, il me fit savoir qu'elles lui étaient inconnues, ou bien il ne voulut pas m'avouer qu'il les connaissait.

Je m'en retournai chez mon apothicaire flamand tout autre que j'en étais sorti, c'est-à-dire fort amoureux et fort en peine de savoir si cette belle Léonore était courtisane ou honnête fille, et si elle avait autant d'esprit que sa mère m'avait paru en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie et me flattai de mille belles espérances qui me divertirent quelque temps et m'inquiétèrent beaucoup après que j'en eus considéré l'impossibilité. Après avoir formé mille desseins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles pussent être longtemps invisibles dans une ville si peu peuplée que Rome, et à un homme si amoureux que moi. Dès le jour même, je cherchai partout où je crus pouvoir les trouver, et m'en revins au logis plus las et plus chagrin que je n'en étais parti. Le lendemain, je cherchai encore avec plus de soin, et je ne fis que me lasser et m'inquiéter davantage. De la façon que j'observais les jalousies et les fenêtres, et de l'impétuosité avec laquelle je courais après toutes les femmes qui avaient quelque rapport avec ma Léonore, on me prit cent fois, dans les rues et dans les églises, pour le plus fou

Digitized by Google

de tous les Français qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation. Je ne sais comment je pus reprendre mes forces dans un temps où j'étais une vraie âme damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement, tandis que mon esprit demeura malade et si partagé entre l'honneur qui m'appelait et l'amour qui me retenait à Rome, que je doutai quelquefois si j'obéirais aux lettres que je recevais souvent de Verville, qui me conjurait par notre amitié de l'aller trouver, sans se servir du droit qu'il avait de me commander. Enfin, ne pouvant avoir de nouvelles de mes inconnues, quelque diligence que j'y apportasse, je payai mon hôte et préparai mon petit équipage pour partir.

La veille de mon départ, le seigneur Stephano Vambergue (c'est ainsi que s'appelait mon hôte) me dit qu'il voulait me donner à dîner chez une de ses amies et me faire avouer qu'il ne l'avait pas mal choisie pour un Flamand, ajoutant qu'il ne m'y avait voulu mener que la veille de mon départ, parce qu'il en était un peu jaloux. Je lui promis d'y aller par complaisance plutôt qu'autrement, et nous y allâmes à l'heure du dîner. Le logis où nous entrâmes n'avait ni l'air ni les meubles de la maîtresse d'un apothicaire. Nous traversâmes une salle bien meublée, au sortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique, où je fus reçu par Léonore et par sa mère. Vous pouvez vous imaginer combien cette surprise me fut agréable. La mère de cette belle fille se présenta à moi pour être saluée à la française, et je vous avoue qu'elle me baisa plutôt que je ne la baisai. J'étais si interdit, que je ne voyais goutte, et que je n'entendis rien du compliment qu'elle me fit. Enfin, l'esprit et la vue me revinrent, et je vis

Digitized by Google

Léonore plus belle et plus charmante que je ne l'avais encore vue; mais je n'eus pas l'assurance de la saluer. Je reconnus ma faute aussitôt que je l'eus faite, et, sans songer à la réparer, la honte fit monter autant de rouge à mon visage que la pudeur avait fait monter d'incarnat sur celui de Léonore. Sa mère me dit qu'avant mon départ elle avait voulu me remercier du soin que j'avais eu de chercher sa demeure, et ce qu'elle me dit augmenta encore ma confusion. Elle me traîna dans une ruelle paree à la française, où sa fille ne nous accompagna point, me trouvant sans doute trop sot pour en valoir la peine. Elle demeura avec le seigneur Stéphano, tandis que je faisais auprès de sa mère mon vrai personnage, c'est-à-dire le paysan. Elle eut la bonté de fournir toute seule la conversation et s'en acquitta avec beaucoup d'esprit, quoiqu'il n'y ait rien de si difficile que d'en faire paraître avec une personne qui n'en a point. Pour moi, je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre et si elle ne s'ennuya pas alors, elle ne s'est jamais ennuyée avec personne. Elle me dit, après plusieurs choses auxquelles je répondis à peine oui et non, qu'elle était Française de naissance et que je saurais du seigneur Stéphano les raisons qui la retenaient à Rome. Il fallut aller dîner et me traîner encore dans la salle comme on avait fait dans la ruelle, car j'étais si troublé que je ne pouvais marcher. Je fus toujours stupide, avant et après le dîner, durant lequel je ne fis rien avec assurance que regarder incessamment Léonore. Je crois qu'elle en fut importunée et que, pour me punir, elle eut toujours les yeux baissés. Si la mère m'eût toujours parlé, le dîner se fût passé à la Chartreuse; mais elle discourut avec le seigneur Stéphano des affaires de Rome, au moins je me l'imagine, car je ne

Digitized by Google

donnai pas assez d'attention à ce qu'elle dit pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin, on sortit de table pour le soulagement de tout le monde, excepté de moi, qui empirais à vue d'œil.

Quand il fallut s'en aller, elles me dirent cent choses obligeantes, à quoi je ne répondais que ce que l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis en sortant de plus que je n'avais fait en arrivant, c'est que je baisai Léonore et que je m'achevai de perdre. Stéphano n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi durant le temps que nous mîmes à retourner à son logis. Je m'enfermai dans ma chambre, où je me jetai sur mon lit sans quitter mon manteau ni mon épée.

Là, je fis réflexion sur tout ce qui m'était arrivé. Léonore se présenta à mon imagination plus belle qu'elle n'avait fait à ma vue. Je me ressouvins du peu d'esprit que j'avais témoigné devant la mère, et toutes les fois que cela me venait dans l'esprit, la honte me mettait le visage tout en feu. Je souhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma basse naissance; je me forgeai cent belles aventures avantageuses à ma fortune et à mon amour. Enfin, ne songeant plus qu'à chercher un honnête prétexte de ne pas m'en aller, et n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus assez désespéré pour souhaiter de retomber malade, à quoi je n'étais déjà que trop disposé. Je voulus lui écrire, mais tout ce que je lui écrivis ne me satisfit point, et je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurais peut-être pas osé lui envoyer quand je l'aurais achevée.

Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que songer à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la première fois, pour m'abandonner tout entier à

Digitized by Google

ma passion, et je formai aussi le dessein de repasser encore devant son logis. Ce jardin était dans un des lieux les plus écartés de la ville, au milieu de plusieurs vieux bâtiments inhabitables.

Comme je passais en rêvant sous les ruines d'un portique, j'entendis marcher derrière moi, et en même temps je me sentis donner un coup d'épée au-dessus des reins. Je me tournai brusquement, mettant l'épée à la main et, me trouvant en tête le valet du jeune Français dont je vous ai parlé tantôt, je pensais bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avait donné en trahison; mais comme je le poussais assez loin sans pouvoir le joindre, parce qu'il lâchait le pied en parant, son maître sortit d'entre les ruines du portique et, m'attaquant par derrière, me donna un grand coup sur la tête et un autre dans la cuisse qui me fit tomber. Il n'y avait pas apparence que j'échappasse de leurs mains, ayant été surpris de la sorte; mais comme, dans une mauvaise action, on ne conserve pas toujours beaucoup de jugement, le valet blessa le maître à la main droite et en même temps deux Pères minimes de la Trinité-du-Mont, qui passaient près de là, et qui virent de loin qu'on m'assassinait, étant accourus à mon secours, mes assassins se sauvèrent et me laissèrent blessé de trois coups d'épée. Ces bons religieux étaient Français, pour mon grand bonheur; car, en un lieu si écarté, un Italien qui m'aurait vu en si mauvais état, se serait éloigné de moi plutôt que de me secourir, de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office, on ne l'eût soupçonné d'être lui-même mon assassin. Tandis que l'un de ces deux charitables religieux me confessa, l'autre courut à mon logis avertir mon hôte de ma disgrâce. Il vint aussitôt à moi et me fit

Digitized by Google

porter demi-mort dans mon lit. Avec tant de blessures et tant d'amour, je ne fus pas longtemps sans avoir une fièvre très-violente. On désespéra de ma vie et je n'en espérai pas mieux que les autres.

Cependant l'amour de Léonore ne me quittait point, au contraire, il augmentait toujours à mesure que mes forces diminuaient. Ne pouvant donc plus supporter un fardeau si pesant sans m'en décharger, ni me résoudre à mourir sans faire savoir à Léonore que je n'aurais voulu vivre que pour elle, je demandai une plume et de l'encre. On crut que je rêvais, mais je le fis avec tant d'insistance et je protestai si bien que l'on me mettrait au désespoir si l'on me refusait ce que je demandais, que le seigneur Stéphano, qui avait bien reconnu ma passion et qui était assez clairvoyant pour se douter à peu près de mon dessein, me fit donner tout ce qu'il fallait pour écrire; et, comme s'il eût su mon intention, il demeura seul dans ma chambre. Je relus les papiers que j'avais écrits un peu auparavant, pour me servir des pensées que j'avais déjà eues sur le même sujet. Enfin, voici ce que j'écrivis à Léonore :

« Aussitôt que je vous vis, je ne pus m'empêcher de vous aimer. Ma raison ne s'y opposa point; elle me dit, aussi bien que mes yeux, que vous étiez la plus aimable personne du monde, au lieu de me représenter que je n'étais pas digne de vous aimer. Mais elle n'eût fait qu'irriter mon mal par des remèdes inutiles; et, après m'avoir fait faire quelque résistance, il aurait toujours fallu céder à la nécessité de vous aimer, que vous imposez à tous ceux qui vous voient. Je vous ai donc aimée, belle Léonore, et d'un amour si respectueux, que vous ne m'en devez pas haïr, quoique j'aie la hardiesse de vous le découvrir.

Digitized by Google

Mais le moyen de mourir pour vous et de ne pas s'en glorifier ! et quelle peine pouvez-vous avoir à me pardonner un crime que vous aurez si peu de temps à me reprocher ? Il est vrai que vous avoir pour cause de sa mort est une récompense qui ne se peut mériter que par un grand nombre de services, et vous avez peut-être regret de m'avoir fait ce bien-là sans y penser. Ne me le plaignez point, aimable Léonore, puisque vous ne pouvez plus me le faire perdre, et que c'est la seule faveur que j'aie jamais reçue de la fortune, qui ne pourra jamais s'acquitter de ce qu'elle doit à votre mérite, qu'en vous donnant des adorateurs autant au-dessus de moi, que toutes les beautés du monde sont au-dessous de la vôtre. Je ne suis donc pas assez vain pour espérer que le moindre sentiment de pitié... »

Je ne pus achever ma lettre ; tout à coup, les forces me manquèrent et la plume me tomba de la main, mon corps ne pouvant suivre mon esprit qui allait si vite. Sans cela ce long commencement de lettre que je viens de vous tracer n'aurait été que la moindre partie de la mienne, tant la fièvre et l'amour m'avaient échauffé l'imagination. Je demeurai longtemps évanoui, sans donner aucun signe de vie. Le seigneur Stéphano, qui s'en aperçut, ouvrit la porte de la chambre pour envoyer quérir un prêtre. En même temps, Léonore et sa mère me vinrent voir. Elles avaient appris que j'avais été assassiné ; et, parce qu'elles crurent que cela ne m'était arrivé que pour les avoir voulu servir, et ainsi qu'elles étaient la cause innocente de ma mort, elles n'avaient point fait difficulté de me venir voir en l'état où j'étais. Mon évanouissement dura si longtemps. qu'elles s'en allèrent avant que je fusse revenu à moi, fort affligées, à ce que l'on peut juger, et dans la croyance que je n'en reviendrais

Digitized by Google

pas. Elles lurent ce que j'avais écrit; et la mère, plus curieuse que la fille, lut aussi les papiers que j'avais laissés sur mon lit, entre lesquels il y avait une lettre de mon père Garigues.

Je fus longtemps entre la mort et la vie; mais enfin la jeunesse fut la plus forte. En quinze jours je fus hors de danger, et au bout de cinq ou six semaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me disait souvent des nouvelles de Léonore; il m'apprit la charitable visite que sa mère et elle m'avaient rendue, dont j'eus une extrême joie; et si je fus un peu en peine de ce qu'on avait lu la lettre de mon père, je fus d'ailleurs fort satisfait de ce que la mienne avait été lue aussi. Je ne pouvais parler d'autre chose, que de Léonore, toutes les fois que je me trouvais seul avec Stéphano.

Un jour, me souvenant que la mère de Léonore m'avait dit qu'il pourrait m'apprendre qui elle était et ce qui la retenait à Rome, je le priai de me faire part de ce qu'il en savait. Il me dit qu'elle s'appelait mademoiselle de la Boissière; qu'elle était venue à Rome avec la femme de l'ambassadeur de France; qu'un homme de condition, proche parent de l'ambassadeur, était devenu amoureux d'elle; qu'elle ne l'avait pas haï, et que d'un mariage clandestin il en avait eu cette belle Léonore. Il m'apprit, de plus, que ce seigneur en avait été brouillé avec toute la maison de l'ambassadeur; que cela l'avait obligé de quitter Rome, et d'aller demeurer quelque temps à Venise, avec cette mademoiselle de la Boissière, pour laisser passer le temps de l'ambassade; que, l'ayant ramenée à Rome, il lui avait meublé une maison, et donné tous les ordres nécessaires pour la faire vivre en personne de condition, tandis

qu'il serait en France, où son père le faisait revenir, et où il n'avait osé mener sa maîtresse, ou, si vous voulez, sa femme, sachant bien que son mariage ne serait approuvé de personne.

Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de souhaiter quelquefois que ma Léonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de sa naissance eût plus de rapport avec la bassesse de la mienne. Mais je me repentais bientôt d'une pensée si criminelle, et lui souhaitais une fortune aussi avantageuse qu'elle la méritait, quoique cette dernière pensée me causât un désespoir étrange; car, l'aimant plus que ma vie, je prévoyais bien que je ne pourrais jamais être heureux sans la posséder, ni la posséder sans la rendre malheureuse.

Lorsque j'achevais de me guérir, et que d'un si grand mal il ne me restait que beaucoup de pâleur sur le visage, causée par la grande quantité de sang que j'avais perdue, mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens, la peste qui infectait tout le Levant ne leur ayant pas permis d'y exercer plus longtemps leur courage. Verville m'aimait encore comme il m'a toujours aimé, et Saint-Far ne me témoignait point encore qu'il me haït, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'était arrivé, à la réserve de l'amour que j'avais pour Léonore. Ils témoignèrent une extrême envie de la connaître, et je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mère et de la fille. Il ne faut jamais louer la personne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer aussi, puisque l'amour entre dans l'âme aussi bien par les oreilles que par les yeux. C'est un emportement qui a souvent fait bien du mal à ceux qui s'y sont abandonnés. Vous allez voir si j'en puis parler par expérience.

Digitized by Google

Saint-Far me demandait tous les jours quand je le mènerais chez mademoiselle de la Boissière. Un jour qu'il me pressait plus qu'il n'avait jamais fait, je lui dis que je ne savais pas si elle l'agréerait, parce qu'elle vivait fort retirée. « Je vois bien que vous êtes amoureux de sa fille, » me repartit-il; et, ajoutant qu'il irait bien la voir sans moi, il me rompit rudement en visière, et je parus si étonné, qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne soupçonnait pas encore. Il me fit ensuite cent mauvaises railleries, et me mit dans un tel désordre, que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal, et me mena au cours, où je fus extrêmement triste, quelque peine que prît Verville à me divertir, par une bonté extraordinaire à une personne de son âge et d'une condition si supérieure à la mienne.

Cependant son brutal de frère travaillait à sa satisfaction ou plutôt à ma ruine. Il s'en alla chez mademoiselle de la Boissière, où on le prit d'abord pour moi, parce qu'il avait avec lui le valet de mon hôte qui m'y avait accompagné plusieurs fois; et je crois que sans cela on ne l'y aurait pas reçu. Mademoiselle de la Boissière fut fort surprise de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint-Far que, ne le connaissant point, elle ne savait à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faisait de la visiter. Saint-Far lui dit sans marchander qu'il était le maître d'un jeune garçon qui avait été assez heureux pour avoir été blessé en lui rendant un petit service. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mère ni à la fille, comme je l'ai su depuis, et ces deux spirituelles personnes ne se souciant pas beaucoup de hasarder la réputation de leur esprit avec un homme qui leur avait d'abord fait voir qu'il n'en avait guère, le brutal se divertit fort peu avec elles, et elles s'ennuyèrent beaucoup avec lui.

Digitized by Google

Ce qui pensa le faire enrager, c'est qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de voir Léonore au visage, quelque instante prière qu'il lui fît de lever le voile qu'elle portait d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne sont pas encore mariées. Enfin, ce galant homme s'ennuya de les ennuyer; il les délivra de sa fâcheuse visite, et s'en retourna chez le seigneur Stéphano, remportant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avait rendu. Depuis ce temps-là, comme les brutaux sont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des mépris si insupportables et me désobligea si souvent, que j'eusse cent fois perdu le respect que je devais à sa condition, si Verville, par des bontés continuelles, ne m'eût aidé à souffrir les brutalités de son frère. Je ne savais point encore le mal qu'il m'avait fait, quoique j'en ressentisse souvent les effets. Je trouvais bien mademoiselle de la Boissière plus froide qu'elle n'était au commencement de notre connaissance; mais étant également civile, je ne remarquais point que je lui fusse à charge. Pour Léonore, elle me paraissait fort rêveuse devant sa mère; et quand elle n'en était pas observée, il me semblait qu'elle en avait le visage moins triste et que j'en recevais des regards plus favorables.

Destin contait ainsi son histoire, et les comédiennes l'écoutaient attentivement sans témoigner qu'elles eussent envie de dormir. Lorsqu'il sonna deux heures après minuit, mademoiselle de la Caverne fit souvenir Destin qu'il devait, le lendemain, tenir compagnie à la Rappinière, jusqu'à une maison qu'il avait à deux ou trois lieues de la ville, où il avait promis de leur donner le plaisir de la chasse. Destin prit donc congé des comédiennes, et

Digitized by Google

se retira dans sa chambre, où il y a apparence qu'il se coucha. Les comédiennes firent la même chose, et ce qui restait de la nuit se passa fort paisiblement dans l'hôtellerie, le poëte, par bonheur, n'ayant point enfanté de nouvelles stances.

XIV. — Enlèvement du curé de Domfront.

Ceux qui auront eu assez de temps à perdre pour l'avoir employé à lire les chapitres précédents doivent savoir, s'ils ne l'ont oublié, que le curé de Domfront était dans l'un des brancards qui se trouvèrent quatre de compagnie dans un petit village, par une rencontre qui ne s'était peut-être jamais faite; mais, comme tout le monde sait, quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble que quatre montagnes. Ce curé donc, qui s'était logé dans la même hôtellerie que nos comédiens, ayant consulté sur sa gravelle les médecins du Mans, qui lui dirent en latin fort élégant qu'il avait la gravelle (ce que le pauvre homme ne savait que trop), et ayant aussi achevé d'autres affaires qui ne sont pas venues à ma connaissance, partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin, pour retourner à la conduite de ses ouailles. Une jeune nièce qu'il avait, habillée en demoiselle, soit qu'elle le fût ou non, se mit au devant du brancard, aux pieds du bonhomme, qui était gros et court. Un paysan, nommé Guillaume, conduisait par la bride le cheval de devant, par l'ordre exprès du curé, de peur que ce cheval ne mît le pied à faux; et le valet du curé, nommé Julien, avait soin de faire aller le cheval de derrière, qui était si rétif, que Julien était souvent contraint de le pousser par le cul. Le pot de chambre du curé, qui était de cuivre jaune reluisant comme de l'or, parce

Digitized by Google

qu'il avait été écuré dans l'hôtellerie, était attaché au côté droit du brancard, ce qui le rendait bien plus recommandable que le gauche, qui n'était paré que d'un chapeau dans un étui de carte, que le curé avait retiré du messager de Paris pour un gentilhomme de ses amis, qui avait sa maison auprès de Domfront. A une lieue et demie de la ville, comme le brancard allait son petit train dans un chemin creux, revêtu de haies plus fortes que des murailles, trois cavaliers, soutenus de deux fantassins, arrêtèrent le vénérable brancard. L'un d'eux, qui paraissait être le chef de ces coureurs de grand chemin, dit d'une voix effroyable :

— Par la mort! le premier qui soufflera je le tue, et présenta la bouche de son pistolet à deux doigts près des yeux du paysan Guillaume qui conduisait le brancard.

Un autre en fit autant à Julien, et un des hommes de pied coucha en joue la nièce du curé, qui cependant dormait fort paisiblement, et ainsi fut exemptée de l'effroyable peur qui saisit son petit train pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le brancard plus vite que les méchants chevaux qui le portaient n'en avaient envie. Jamais silence n'a été mieux observé dans une action si violente. La nièce du curé était plus morte que vive ; Guillaume et Julien pleuraient sans oser ouvrir la bouche, à cause de l'effroyable vision des armes à feu, et le curé dormait toujours, comme je vous l'ai déjà dit. Un des cavaliers se détacha du gros au galop et prit les devants. Cependant le brancard gagna un bois, à l'entrée duquel le cheval de devant, qui mourait peut être de peur aussi bien que celui qui le menait, ou par belle malice, ou parce qu'on le faisait aller plus vite qu'il ne lui était permis par sa nature pesante et en-

Digitized by Google

dormie, ce pauvre cheval donc mit le pied dans une ornière et broncha si rudement que monsieur le curé s'en éveilla et sa nièce tomba du brancard sur la maigre croupe de la haridelle. Le bonhomme appela Julien, qui n'osa lui répondre ; il appela sa nièce, qui n'avait garde d'ouvrir la bouche : le paysan eut le cœur aussi dur que les autres, et le curé se mit en colère tout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu; mais je ne puis croire cela d'un curé du bas Maine. La nièce du curé s'était relevée de dessus la croupe du cheval et avait repris sa place sans oser regarder son oncle, et le cheval, s'étant relevé vigoureusement, marchait plus fort qu'il n'avait jamais fait, nonobstant le bruit du curé qui criait de toute sa voix de lutrin :

— Arrête! arrête!

Ses cris redoublés excitaient le cheval et le faisaient aller encore plus vite, et cela faisait crier le curé encore plus fort. Il appelait tantôt Julien, tantôt Guillaume, et plus souvent encore sa nièce, auquel il joignait souvent l'épithète de double carogne. Elle eût pourtant bien parlé si elle eût voulu, car celui qui lui faisait garder le silence si exactement était allé rejoindre les gens de cheval qui avaient pris les devants et qui étaient éloignés du brancard de quarante ou cinquante pas; mais la peur de la carabine la rendait insensible aux injures de son oncle, qui se mit enfin à hurler et à crier à l'aide et au meurtre, voyant qu'on lui désobéissait si opiniâtrement. Là-dessus, les deux cavaliers qui avaient pris les devants et que le fantassin avait fait revenir sur leurs pas rejoignirent le brancard et le firent arrêter, L'un d'eux dit effroyablement à Guillaume :

— Qui est le fou qui crie là-dedans ?

— Hélas! monsieur, vous le savez mieux

Digitized by Google

que moi ! répondit le pauvre Guillaume.

Le cavalier lui donna du bout de son pistolet dans les dents, et, le présentant à la nièce, lui commanda de se démasquer et de lui dire qui elle était. Le curé, qui voyait de son brancard tout ce qui se passait, et qui avait un procès avec un gentilhomme de ses voisins, nommé de Laune, crut que c'était lui qui voulait l'assassiner. Il se mit donc à crier :

— Monsieur de Laune, si vous me tuez, je vous cite devant Dieu : je suis sacré prêtre indigne, et vous serez excommunié comme un loup garou.

Cependant sa pauvre nièce se démasquait et faisait voir au cavalier un visage effrayé qui lui était inconnu. Cela fit un effet auquel on ne s'attendait point. Cet homme colère lâcha son pistolet dans le ventre du cheval qui portait le devant du brancard, et d'un autre pistolet qu'il avait à l'arçon de sa selle donna droit dans la tête d'un de ses hommes de pied, en disant :

— Voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis.

Ce fut alors que la frayeur redoubla au curé et à son train. Il demanda confession ; Julien et Guillaume se mirent à genoux, et la nièce du curé se rangea auprès de son oncle. Mais ceux qui leur faisaient tant de peur les avaient déjà quittes, et s'étaient éloignés d'eux autant que leurs chevaux avaient pu courir, leur laissant en dépôt celui qui avait été tué d'un coup de pistolet. Julien et Guillaume se levèrent en tremblant, et dirent au curé et à sa nièce que les gendarmes s'en étaient allés. Il fallut dételer le cheval de derrière, afin que le brancard ne penchât pas tant sur le devant ; et Guillaume fut envoyé dans un bourg prochain pour trouver un autre cheval. Le curé ne savait que penser de ce qui lui était arrivé

Digitized by Google

il ne pouvait deviner pourquoi on l'avait enlevé, pourquoi on l'avait quitté sans le voler, et pourquoi ce cavalier avait tué un des siens même, dont le curé n'était pas si scandalisé que de son pauvre cheval tué, qui vraisemblablement n'avait jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluait toujours que c'était de Laune qui l'avait voulu assassiner, et qu'il en aurait raison. Sa nièce lui soutenait que ce n'était point de Laune, qu'elle le connaissait bien : mais le curé voulait que ce fût lui, pour lui faire un bon grand procès criminel, se fiant peut-être aux témoins à gages qu'il espérait de trouver à Goron, où il avait des parents. Comme ils contestaient là-dessus, Julien, qui vit paraître de loin quelque cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La nièce du curé, qui vit fuir Julien, crut qu'il en avait sujet, et s'enfuit aussi; ce qui fit perdre la tramontane au curé, ne sachant plus ce qu'il devait penser de tant d'événements extraordinaires. Enfin il vit aussi la cavalerie que Julien avait vue, et, qui pis est, il vit qu'elle venait droit à lui. Cette troupe était composée de neuf ou dix chevaux, au milieu de laquelle il y avait un homme lié et garrotté sur un méchant cheval, et défait comme ceux qu'on mène pendre. Le curé se mit à prier Dieu, et se recommanda de bon cœur à sa toute bonté, sans oublier le cheval qui lui restait; mais il fut bien étonné et rassuré tout ensemble, quand il reconnut la Rappinière et quelques-uns de ses archers. La Rappinière lui demanda ce qu'il faisait là, et si c'était lui qui avait tué l'homme qu'il voyait roide mort auprès du corps d'un cheval. Le curé lui conta ce qui lui était arrivé, et conclut encore que c'était de Laune qui avait voulu l'assassiner; sur quoi la Rappinière verbalisa amplement. Un des archers courut au prochain village pour faire

Digitized by Google

enlever le corps mort, et revint avec la nièce du curé et Julien, qui s'étaient rassurés, et qui avaient rencontré Guillaume ramenant un cheval pour le brancard. Le curé s'en retourna à Domfront sans aucune mauvaise rencontre, où tant qu'il vivra il contera son enlèvement. Le cheval mort fut mangé des loups ou des mâtins; le corps de celui qui avait été tué fut enterré je ne sais où; et la Rappinière, Destin, la Rancune et l'Olive, les archers et le prisonnier s'en retournèrent au Mans.

Et voilà le succès de la chasse de la Rappinière et des comédiens, qui prirent un homme au lieu de prendre un lièvre.

XV.—Arrivée d'un opérateur dans l'hôtellerie. — Suite de l'histoire de Destin et de l'Etoile. — Sérénade.

Il vous souviendra, s'il vous plaît, que, dans le chapitre précédent, l'un de ceux qui avaient enlevé le curé de Domfront avait quitté ses compagnons, et s'en était allé à galop je ne sais où. Comme il pressait extrêmement son cheval dans un chemin fort creux et fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui venaient à lui; il voulut retourner sur ses pas pour les éviter, et tourna son cheval si court, et avec tant de précipitation, qu'il se cabra et se renversa sur son maître. La Rappinière et sa troupe (car c'étaient ceux qu'il avait vus) trouvèrent fort étrange qu'un homme qui venait à eux si vite eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque soupçon à la Rappiniere, qui de son naturel en était fort susceptible, outre que sa charge l'obligeait à croire plutôt le mal que le bien. Son soupçon augmenta beaucoup quand, étant auprès de cet homme qui avait une jambe sous son cheval, il vit qu'il ne paraissait pas tant effrayé de sa chute que de ce qu'il en avait des

Digitized by Google

témoins. Comme il ne hasardait rien en augmentant sa peur, et qu'il savait faire sa charge mieux que prévôt du royaume, il lui dit en l'approchant :

— Vous voià donc pris, homme de bien? Ah ! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tomberez pas si lourdement.

Ces paroles étourdirent le malheureux bien plus que n'avait fait sa chute; et la Rappinière et les siens remarquèrent sur son visage de si grandes marques d'une conscience bourrelée, que tout autre, moins entreprenant que lui n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ses archers de l'aider à se relever, et le fit lier et garrotter sur son cheval. La rencontre qu'il fit un peu après du curé de Domfront, dans le désordre que vous avez vu, auprès d'un homme mort et d'un cheval tué d'un coup de pistolet, lui assura qu'il ne s'était pas mépris : à quoi contribua beaucoup la frayeur du prisonnier, qui augmenta visiblement à son arrivée. Destin le regardait plus attentivement que les autres, pensant le reconnaître, et ne pouvant se remettre où il l'avait vu. Il travailla en vain sa réminiscence durant le chemin, il ne put y retrouver ce qu'il cherchait. Enfin, ils arrivèrent au Mans, où la Rappinière fit emprisonner le prétendu criminel; et les comédiens, qui devaient commencer le lendemain à représenter, se retirèrent en leur hôtellerie, pour donner ordre à leurs affaires. Ils se réconcilièrent avec l'hôte; et le poëte, qui était libéral comme un poëte, voulut payer le souper. Ragotin, qui se trouva dans l'hôtellerie et qui ne pouvait s'en éloigner depuis qu'il était amoureux de l'Etoile, en fut convié par le poëte, qui fut assez fou pour y convier aussi tous ceux qui avaient été spectateurs de la bataille qui s'était donnée, la nuit précédente, en chemise, entre les comé-

Digitized by Google

diens et la famille de l'hôte. Un peu avant le souper, la bonne compagnie qui était dans l'hôtellerie augmenta d'un opérateur et de son train, qui était composé de sa femme, d'une vieille servante maure, d'un singe et de deux valets. La Rancune le connaissait il y avait longtemps : ils se firent force caresses; et le poëte, qui faisait aisément connaissance, ne quitta point l'opérateur et sa femme, qu'à force de compliments pompeux, et qui ne disaient pourtant pas grand'chose, il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feraient l'honneur de souper avec lui. On soupa; il ne s'y passa rien de remarquable; on y but beaucoup, et on n'y mangea pas moins. Ragotin y reput ses yeux du visage de l'Etoile, ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala; et il parla fort peu durant le souper, quoique le poëte lui donnât une belle matière à contester, blâmant tout net les vers de Théophile, dont Ragotin était grand admirateur. Les comédiennes firent quelque temps conversation avec la femme de l'opérateur, qui était Espagnole, et n'était pas désagréable. Elles se retirèrent ensuite dans leur chambre, où Destin les conduisit pour achever son histoire, que la Caverne et sa fille mouraient d'impatience d'entendre. L'Etoile cependant se mit à étudier son rôle et Destin ayant pris une chaise auprès d'un lit, où la Caverne et sa fille s'assirent, reprit ainsi son histoire en cette sorte :

— Vous m'avez vu jusqu'ici fort amoureux, et bien en peine de l'effet que ma lettre aurait fait dans l'esprit de Léonore et de sa mère; vous m'allez voir encore plus amoureux, et le plus désespéré de tous les hommes. J'allais voir tous les jours mademoiselle de la Boissière et sa fille, si aveuglé de ma passion, que je ne remarquais point la froideur que l'on

Digitized by Google

avait pour moi, et considérais encore moins que mes trop fréquentes visites pouvaient leur être à la fin incommodes. Mademoiselle de la Boissière s'en trouvait fort importunée, depuis que Saint-Far lui avait appris qui j'étais; mais elle ne pouvait civilement me défendre sa maison, après ce qui m'était arrivé pour elle. Pour sa fille, à ce que je puis juger par ce qu'elle a fait depuis, je lui faisais pitié, et elle ne suivait pas en cela les sentiments de sa mère, qui ne la perdait jamais de vue, afin que je ne pusse me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai, quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que sa mère, elle n'eût osé l'entreprendre devant elle. Ainsi je souffrais comme une âme damnée, et mes fréquentes visites ne me servaient qu'à me rendre plus odieux à celle à qui je voulais plaire.

Un jour que Mademoiselle de la Boissière reçut des lettres de France qui l'obligeaient à sortir, aussitôt qu'elle les eut lues, elle envoya louer un carrosse, et chercher le seigneur Stephano pour s'en faire accompagner, n'osant pas aller seule, depuis la fâcheuse rencontre où je l'avais servie. J'étais plus prêt et plus propre à lui servir d'écuyer que celui qu'elle envoyait chercher; mais elle ne voulait pas recevoir le moindre service d'une personne dont elle voulait se défaire. Par bonheur, Stephano ne se trouva point, et elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle était de n'avoir personne pour la mener, afin que je m'y offrisse, ce que je fis avec autant de joie qu'elle avait de dépit d'être réduite à me mener avec elle. Je la menai chez un cardinal, qui était lors protecteur de France, et qui lui donna heureusement audience aussitôt qu'elle la lui eut fait demander. Il fallait que son affaire fût d'importance, et qu'elle ne fût pas

Digitized by Google

sans difficulté ; car elle fut longtemps à lui parler en particulier dans une espèce de grotte, ou plutôt une fontaine couverte, qui était au milieu d'un fort beau jardin. Cependant tous ceux qui avaient suivi ce cardinal se promenaient dans les endroits du jardin qui leur plaisaient le plus. Me voilà donc dans une grande allée d'orangers, seul avec la belle Léonore, comme je l'avais souhaité tant de fois, et pourtant encore moins hardi que je n'avais jamais été. Je ne sais si elle s'en aperçut, et si ce fut par bonté qu'elle parla la première. « Ma mère, me dit-elle, aura bien sujet de quereller le seigneur Stephano de nous avoir manqué aujourd'hui, et d'être cause que nous vous donnons tant de peine. — Et moi, je lui serai bien obligé, lui répondis-je, de m'avoir procuré, sans y penser, la plus grande félicité dont je jouirai jamais. — Je vous ai assez d'obligations, repartit-elle, pour prendre part à tout ce qui vous est avantageux : dites-moi donc, je vous prie, la félicité qu'il vous a procurée, si c'est une chose qu'une fille puisse savoir, afin que je m'en réjouisse. — J'aurais peur, lui dis-je, que vous la fissiez cesser. — Moi ! reprit-elle, je ne fus jamais envieuse ; et quand je le serais pour tout autre, je ne le serais jamais pour une personne qui a mis sa vie au hasard pour moi. — Vous ne le feriez pas par envie, lui répondis-je. — Et par quel autre motif m'opposerais-je à votre félicité ? reprit-elle. — Par mépris, lui dis-je. — Vous me mettez bien en peine, ajouta-t-elle, si vous ne m'apprenez ce que je mépriserais, et de quelle façon le mépris que je ferais de quelque chose vous la rendrait moins agréable. — Il m'est bien aisé de m'expliquer, lui répondis-je, mais je ne sais si vous voudriez m'entendre. — Ne me le dites donc point, me dit-elle, car quand on doute si on voudra bien

entendre une chose, c'est signe qu'elle n'est point intelligible, ou qu'elle peut déplaire.

Je vous avoue que je me suis étonné cent fois comment je lui pouvais répondre, songeant bien moins à ce qu'elle me disait, qu'à sa mère qui pouvait revenir, et me faire perdre l'occasion de lui parler de mon amour. Enfin je m'enhardis; et, sans employer plus de temps à une conversation qui ne me conduisait pas assez vite où je voulais aller, je lui dis, sans répondre à ses dernières paroles, qu'il y avait longtemps que je cherchais l'occasion de lui parler pour lui confirmer ce que j'avais pris la hardiesse de lui écrire, et que je ne me serais jamais hasardé à cela si je n'avais su qu'elle avait lu ma lettre. Je lui redis ensuite une grande partie de ce que je lui avais écrit, et ajoutai qu'étant près de partir pour la guerre que le pape faisait à quelques princes d'Italie, et résolu d'y mourir, puisque je n'étais pas digne de vivre pour elle, je la priais de m'apprendre les sentiments qu'elle aurait eus pour moi si ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardiesse que j'avais eue de l'aimer. Elle m'avoua, en rougissant, que ma mort ne lui serait pas indifférente. « Et si vous êtes homme à faire quelque chose pour vos amis, conservez-nous-en un qui nous a été si utile : ou du moins, si vous êtes si pressé de mourir, pour une raison plus forte que celle que vous venez de dire, différez votre mort jusqu'à ce que nous nous soyons revus en France, où je dois bientôt retourner avec ma mère. »

Je la pressais de me dire plus clairement les sentiments qu'elle avait pour moi; mais sa mère se trouva lors si près de nous, qu'elle n'eût pu me répondre quand elle l'eût voulu. Mademoiselle de la Boissière me fit une mine assez froide, à cause peut-être que j'avais eu

Digitized by Google

le temps d'entretenir Léonore en particulier; et cette belle fille même parut en être un peu en peine. Cela fut cause que je n'osai être que fort peu de temps chez elles. Je les quittai le plus content du monde, et tirant des conséquences fort avantageuses à mon amour de la réponse de Léonore.

Le lendemain, je ne manquai pas de les aller voir, suivant ma coutume : on me dit qu'elles étaient sorties ; et on me dit la même chose trois jours de suite, que j'y retournai sans me rebuter. Enfin le seigneur Stéphano me conseilla de n'y aller plus, parce que mademoiselle de la Boissière ne permettait pas que je visse sa fille, ajoutant qu'il me croyait trop raisonnable pour m'exposer à un refus. Il m'apprit la cause de ma disgrâce. La mère de Léonore l'avait trouvée qui m'écrivait une lettre, et, après l'avoir fort maltraitée, elle avait donné ordre à ses gens de me dire qu'elle n'y était pas, toutes les fois que je les viendrais voir. Ce fut alors que j'appris le mauvais office que m'avait rendu Saint-Far, et que depuis ce temps-là mes visites avaient fort importuné la mère. Pour la fille, Stéphano m'assura de sa part que mon mérite lui eût fait oublier ma fortune, si sa mère eût été aussi peu intéressée qu'elle.

Je ne vous dirai point le désespoir où me mirent ces fâcheuses nouvelles; je m'affligeai autant que si on m'eût refusé Léonore injustement, quoique je n'eusse jamais espéré de la posséder; je m'emportai contre Saint-Far, et je songeai même à me battre contre lui : mais en me remettant devant les yeux ce que je devais à son père et à son frère, je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant, et je m'ennuyai partout où je ne fus pas seul. Il fallut partir sans voir Léonore.

Digitized by Google

Nous fîmes une campagne dans l'armée du pape, où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela, comme elle l'avait toujours été en autres choses. Je ne pus trouver la mort que je cherchais, et j'acquis quelque réputation que je ne cherchais point, et qui m'aurait satisfait dans un autre temps : mais pour lors rien ne pouvait me plaire que le souvenir de Léonore. Verville et Saint-Far furent obligés de retourner en France, où le baron d'Arques les reçut en père idolâtre de ses enfants. Ma mère me reçut froidement. Pour mon père, il se tenait à Paris, chez le comte de Glaris, qui l'avait choisi pour être le gouverneur de son fils. Le baron d'Arques, qui avait su ce que j'avais fait dans la guerre d'Italie, où même j'avais sauvé la vie à Verville, voulut que je fusse à lui en qualité de gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon père à Paris, qui me reçut encore plus mal que n'avait fait sa femme. Un autre homme de sa condition, qui eût eu un fils aussi bien fait que moi, l'eût présenté au comte écossais : mais mon père me tira hors de son logis avec empressement, comme s'il eût eu peur que je l'eusse déshonoré. Il me reprocha cent fois durant le chemin que nous fîmes ensemble, que j'étais trop brave ; que j'avais la mine d'être glorieux, et que j'aurais mieux fait d'apprendre un métier que d'être un traîneur d'épée.

Vous pouvez penser que ces discours n'étaient guère agréables à un jeune homme qui avait été bien élevé, qui s'était mis en quelque réputation à la guerre, et enfin qui avait osé aimer une fort belle fille, et même lui découvrir sa passion. Je vous avoue que les sentiments de respect et d'amitié que l'on doit avoir pour un père n'empêchèrent point que je ne le regardasse comme un très-fâcheux

Digitized by Google

vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues, me caressant comme je viens de vous dire, et puis me quitta tout d'un coup, me défendant expressément de le revenir voir.

Je n'eus pas grand'peine à me résoudre de lui obéir. Je le quittai et m'en allai voir M. de Saint-Sauveur, qui me reçut en père. Il fut fort indigné de la brutalité du mien, et me promit de ne me point abandonner. Le baron d'Arques eut des affaires qui l'obligèrent d'aller demeurer à Paris. Il se logea à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, dans une fort belle maison que l'on avait bâtie depuis peu, avec beaucoup d'autres qui ont rendu ce faubourg-là aussi beau que la ville. Saint-Far et Verville faisaient leur cour, allaient au cours ou en visite, et faisaient tout ce que font les jeunes gens de condition en cette grande ville, qui fait passer pour campagnards les habitants des autres villes du royaume. Pour moi, quand je ne les accompagnais point, j'allais m'exercer dans toutes les salles des tireurs d'armes, ou bien j'allais à la comédie : ce qui est cause peut-être de ce que je suis passable comédien.

Un jour, Verville me tira en particulier, et me découvrit qu'il était devenu fort amoureux d'une demoiselle qui demeurait dans la même rue. Il m'apprit qu'elle avait un frère nommé Saldagne, qui était aussi jaloux d'elle et d'une autre sœur qu'elle avait, que s'il eût été leur mari : il me dit de plus qu'il avait fait assez de progrès auprès d'elle pour l'avoir persuadée de lui donner, la nuit suivante, entrée dans son jardin, qui répondait par une porte de derrière à la campagne, comme celui du baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence, il me pria de l'y accompagner, et de faire tout ce que je pourrais pour me mettre dans les bonnes grâces de la fille qu'elle de-

Digitized by Google

vait avoir avec elle. Je ne pouvais refuser à l'amitié que m'avait toujours témoignée Verville de faire tout ce qu'il voulait. Nous sortîmes par la porte de derrière de notre jardin, sur les dix heures du soir, et fûmes reçus, par la maîtresse et la suivante, dans le jardin où l'on nous attendait. La pauvre mademoiselle de Saldagne tremblait comme la feuille, et n'osait parler ; Verville n'était guère plus assuré; la suivante ne disait mot, et moi, qui n'étais là que pour accompagner Verville, je ne parlais point et n'en avais pas envie. Enfin Verville s'évertua et mena sa maîtresse dans une allée couverte, après m'avoir bien recommandé et à la suivante de faire bon guet : ce que nous fîmes avec tant d'attention, que nous nous promenâmes assez longtemps sans nous dire la moindre parole. Au bout d'une allée, nous nous rencontrâmes avec les jeunes amants. Verville me demanda assez haut, si j'avais bien entretenu madame Madelon. Je lui répondis que je ne croyais pas qu'elle eût sujet de s'en plaindre. « Non, assurément, dit aussitôt la soubrette, car il ne m'a encore rien dit. »

Verville s'en mit à rire, et assura cette Madelon que je valais bien la peine que l'on fît conversation avec moi, quoique je fusse fort mélancolique. Mademoiselle de Saldagne prit la parole, et dit que sa femme de chambre n'était pas aussi une fille à mépriser; et là-dessus ces heureux amants nous quittèrent, nous recommandant de bien prendre garde qu'on ne les surprît point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une servante, qui m'allait demander sans doute combien je gagnais de gages; quelles servantes je connaissais dans le quartier; si je savais des chansons nouvelles, et si j'avais bien des profits avec mon maître. Je m'attendais après

Digitized by Google

cela d'apprendre tous les secrets de la maison de Saldagne, et tous ses défauts et ceux de ses sœurs : car peu de suivants se rencontrent ensemble sans se dire tout ce qu'ils savent de leurs maîtres, et sans trouver à redire au peu de soins qu'ils ont de faire leur fortune et celle de leurs gens : mais je fus bien étonné de me voir en conversation avec une servante, qui me dit d'abord : « Je te conjure, esprit muet, de me confesser si tu es valet; et si tu es valet, par quelle vertu admirabie tu ne m'as pas dit jusqu'à cette heure du mal de ton maître. »

Ces paroles, si extraordinaires dans la bouche d'une femme de chambre, me surprirent, et je lui demandai de quelle autorité elle se mêlait de m'exorciser. « Je vois bien, me dit-elle, que tu es un esprit opiniâtre, et qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc, esprit rebelle, par la puissance que Dieu m'a donnée sur les valets suffisants et glorieux, dis-moi qui tu es? — Je suis un pauvre garçon, lui répondis-je, qui voudrais bien être endormi dans mon lit. — Je vois bien, repartit-elle, que j'aurai bien de la peine à te connaître; au moins ai-je déjà découvert que tu n'es guère galant; car, ajouta-t-elle, ne devrais-tu pas me parler le premier, me dire cent douceurs, me vouloir prendre la main · te faire donner deux ou trois soufflets, autant de coups de pied, te faire égratigner, enfin t'en retourner chez toi comme un homme à bonne fortune? — Il y a des filles dans Paris, interrompis-je, dont je serais ravi de porter des marques; mais il y en a aussi que je ne voudrais pas seulement envisager, de peur d'avoir de mauvais songes. — Tu veux dire, repartit-elle, que je suis laide. Hé, monsieur le difficile, ne sais-tu pas bien que la nuit tous les chats sont gris? — Je ne veux rien faire la nuit, lui répliquai-je, dont je puisse

me repentir le jour. — Et si je suis belle? me dit-elle. — Je ne vous aurais pas porté assez de respect, dis-je; outre qu'avec l'esprit que vous me faites paraître, vous mériteriez d'être servie et galantisée dans les formes. — Et servirais-tu bien une fille de mérite dans les formes? me demanda-t-elle. — Mieux qu'homme au monde, lui dis-je, pourvu que je l'aimasse. — Que t'importe, ajouta-t-elle pourvu que tu en fusses aimé? — Il faut que l'un et l'autre se rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerais, lui repartis-je. — Vraiment, dit-elle, si je dois juger du maître par le valet, ma maîtresse a bien choisi en M. de Verville, et la servante, pour qui tu te radoucirais, aurait grand sujet de faire l'importante. — Ce n'est pas assez de m'entendre parler, lui dis-je, il faut aussi me voir. — Je crois, repartit-elle, qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. »

Notre conversation ne put durer davantage; car M. de Saldagne heurtait à grands coups à la porte de la rue, que l'on ne se hâtait point d'ouvrir par ordre de sa sœur, qui voulait avoir le temps de regagner sa chambre. La demoiselle et la femme de chambre se retirèrent si troublées et avec tant de précipitation, qu'elles ne nous dirent pas adieu en nous mettant hors du jardin. Verville voulut que je l'accompagnasse en sa chambre, aussitôt que nous fûmes arrivés au logis. Jamais je ne vis un homme plus amoureux et plus satisfait. Il m'exagéra l'esprit de sa maîtresse, et me dit qu'il n'aurait pas l'esprit content que je ne l'eusse vue. Enfin il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choses, et je ne pus m'aller coucher que quand le point du jour commença de paraître. Pour moi, j'étais fort étonné d'avoir trouvé une servante de si bonne conversation, et je

Digitized by Google

vous avoue que j'eus quelque envie de savoir si elle était belle, quoique le souvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyais tous les jours dans Paris. Nous dormîmes, Verville et moi, jusqu'à midi. Il écrivit, aussitôt qu'il fut éveillé, à mademoiselle de Saldagne, et envoya sa lettre par son valet, qui en avait déjà porté d'autres, et qui avait correspondance avec sa femme de chambre. Ce valet était Bas-Breton, d'une figure fort désagréable, et d'un esprit qui l'était encore plus. Il me vint en idée, quand je le vis partir, que si la fille que j'avais entretenue le voyait vilain comme il était et lui parlait un moment, assurément elle ne le soupçonnerait point pour être celui qui avait accompagné Verville. Ce gros sot s'acquitta assez bien de sa commission pour un sot : il trouva mademoiselle de Saldagne avec sa sœur aînée, qui s'appelait mademoiselle de Léri, à qui elle avait fait confidence de l'amour que Verville avait pour elle. Comme il attendait sa réponse, on entendit M. de Saldagne chanter sur le degré. Il venait à la chambre de ses sœurs, qui cachèrent à la hâte notre Breton dans une garde-robe. Le frère ne fut pas longtemps avec ses sœurs, et le Breton fut tiré de sa cachette : mademoiselle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet pour faire réponse à Verville, et mademoiselle de Léri fit conversation avec le Breton, qui, sans doute, ne la divertit guère. Sa sœur, qui avait achevé sa lettre, la délivra de notre lourdaud, le renvoyant à son maître avec un billet, par lequel elle lui promettait de l'attendre à la même heure dans le jardin.

Aussitôt que la nuit fut venue, vous pouvez penser que Verville se tint prêt pour aller à l'assignation qu'on lui avait donnée. Nous fûmes introduits dans le jardin, et je me vis en

Digitized by Google

tête la même personne que j'avais entretenue, et que j'avais trouvée si spirituelle. Elle me le parut encore plus qu'elle n'avait fait, et je vous avoue que le son de sa voix et la façon dont elle disait les choses me firent souhaiter qu'elle fût belle. Cependant, elle ne pouvait croire que je fusse le Bas-Breton qu'elle avait vu, ni comprendre pourquoi j'avais plus d'esprit la nuit que le jour; car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ses sœurs lui avait fait grand'peur, je m'en fis honneur devant cette spirituelle servante, en lui protestant que je n'avais pas eu tant de peur pour moi que pour mademoiselle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvait avoir que je ne fusse pas le valet de Verville; et je remarquai que depuis cela elle commença à me tenir de vrais discours de servante. Elle m'apprit que ce monsieur de Saldagne était un terrible homme, et que, s'étant trouvé fort jeune sans père ni mère avec beaucoup de biens et peu de parents, il exerçait une grande tyrannie sur ses sœurs pour les obliger à se faire religieuses, les traitant non-seulement en père injuste, mais en mari jaloux et insupportable. J'allais lui parler à mon tour du baron d'Arques et de ses enfants, quand la porte du jardin, que nous n'avions point fermée, s'ouvrit; et nous vîmes entrer M. de Saldagne suivi de deux laquais, dont l'un lui portait un flambeau. Il revenait d'un logis qui était au bout de la rue, dans la même ligne du sien et du nôtre, où l'on jouait tous les jours et où Saint-Far allait souvent se divertir. Ils y avaient joué ce jour-là, l'un et l'autre, et Saldagne, ayant perdu son argent de bonne heure, était rentré dans son logis par la porte de derrière, contre sa coutume : et, l'ayant trouvée ouverte, nous avait surpris comme je viens de vous dire. Nous étions alors tous

Digitized by Google

quatre dans une allée couverte; ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vue de Saldagne et de ses gens. La demoiselle demeura dans le jardin, sous prétexte de prendre le frais; et, pour rendre la chose plus vraisemblable, elle se mit à chanter sans en avoir grande envie, comme vous pouvez penser.

Cependant Verville, ayant escaladé la muraille par une treille, s'était jeté de l'autre côté mais un troisième laquais de Saldagne, qui n'était pas encore entré, le vit sauter, et ne manqua pas d'aller dire à son maître qu'il venait de voir sauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même temps, on m'entendit tomber dans le jardin fort rudement, la même treille par laquelle s'était sauvé Verville s'étant malheureusement rompue sous moi.

Le bruit de ma chute, joint au rapport du valet, émut tous ceux qui étaient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avait entendu, suivi de ses trois laquais; et voyant un homme l'épée à la main (car aussitôt que je fus relevé, je m'étais mis en état de me défendre) il m'attaqua à la tête des siens. Je lui fis bientôt voir que je n'étais pas aisé à abattre. Le laquais qui portait le flambeau s'avança plus que les autres; cela me donna moyen de voir Saldagne au visage, que je reconnus pour le même Français qui m'avait voulu autrefois assassiner dans Rome, pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore, comme je vous l'ai dit tantôt. Il me reconnut aussi, et, ne doutant point que je ne fusse venu chez lui pour lui rendre la pareille, il me cria que je ne lui échapperais pas cette fois-là. Il redoubla ses efforts, et alors je me trouvai fort pressé, outre que je m'étais quasi rompu une jambe en tombant. Je gagnai, lâchant le pied, un cabinet où j'avais vu entrer

Digitized by Google

la maîtresse de Verville fort éplorée. Elle ne sortit point de ce cabinet, quoique je m'y retirasse, soit qu'elle n'en eût pas le temps, ou que la peur la rendît immobile. Pour moi, je me sentis augmenter le courage, quand je vis que je ne pouvais être attaqué que par la porte du cabinet, qui était assez étroite. Je blessai Saldagne à une main, et le plus acharné de ses laquais à un bras; ce qui me donna un peu de relâche. Je n'espérais pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tuerait à coups de pistolet, quand je leur aurais bien donné de la peine à coups d'épée; mais Verville vint à mon secours.

Il ne s'était point voulu retirer dans son logis sans moi; et, ayant ouï la rumeur et le bruit des épées, il était venu me tirer du péril où il m'avait mis, ou le partager avec moi. Saldagne, avec qui il avait déjà fait connaissance, crut qu'il venait le secourir, comme son ami et son voisin; il s'en tint fort obligé, et lui dit en l'abordant : « Vous voyez, monsieur, comme je suis assassiné dans mon logis. »

Verville, qui connut sa pensée, lui répondit sans hésiter qu'il était son serviteur contre tout autre, mais qu'il n'était là que dans l'intention de me servir contre qui que ce fût. Saldagne, enragé de s'être trompé, lui dit en jurant, qu'il viendrait bien à bout à lui seul de deux traîtres, et en même temps chargea Verville de furie, qui le reçut vigoureusement. Je sortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami; et, surprenant le laquais qui portait le flambeau, je ne voulus pas le tuer; je me contentai de lui donner d'un estramaçon sur la tête, qui l'effraya si fort, qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la campagne, criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent aussi.

Pour ce qui est de Saldagne, au même

Digitized by Google

temps que la lumière du flambeau nous manqua, je le vis tomber dans une palissade, soit que Verville l'eût blessé, ou par un autre accident. Nous ne jugeâmes pas à propos de le relever, mais bien de nous retirer fort vite. La sœur de Saldagne, que j'avais vue dans le cabinet, et qui savait bien que son frère était homme à lui faire de grandes violences, en sortit alors, et vint nous prier, parlant bas et fondant toute en larmes, de l'emmener avec nous.

Verville fut ravi d'avoir sa maîtresse en sa puissance.

Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte, comme nous l'avions laissée, et nous ne la fermâmes point, pour n'avoir pas la peine de l'ouvrir, si nous étions obligés de sortir. Il y avait dans notre jardin une salle basse, peinte et fort enjolivée, où l'on mangeait en été, et qui était détachée du reste de la maison. Mes jeunes maîtres et moi y faisions quelquefois des armes ; et, comme c'était le lieu le plus agréable de la maison, le baron d'Arques, ses enfants et moi, en avions chacun une clef, afin que les valets n'y entrassent point, et que les livres et les meubles qui y étaient fussent en sûreté. Ce fut là où nous mîmes notre demoiselle, qui ne pouvait se consoler. Je lui dis que nous allions songer à sa sûreté et à la nôtre, et que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart d'heure à réveiller son valet breton, qui avait fait la débauche. Aussitôt qu'il nous eut allumé une chandelle, nous songeâmes quelque temps à ce que nous ferions de la sœur de Saldagne ; enfin nous résolûmes de la mettre dans ma chambre, qui était au logis, et qui n'était fréquentée que de mon valet et de moi. Nous retournâmes à la salle du jardin avec de la lumière : Verville fit un

Digitized by Google

grand cri en y entrant; ce qui me surprit fort. Je n'eus pas le temps de lui demander ce qu'il avait; car j'entendis parler à la porte de la salle, que quelqu'un ouvrit à l'instant où j'éteignais ma chandelle. Verville demanda : « Qui va là? » Son frère Saint-Far nous répondit : « C'est moi. — Que diable faites-vous ici sans chandelle, à l'heure qu'il est? — Je m'entretenais avec Garigues, parce que je ne puis dormir, lui répondit Verville. — Et moi, dit Saint-Far, je ne puis dormir aussi, et viens occuper la salle à mon tour; je vous prie de m'y laisser tout seul. »

Nous ne nous fîmes pas prier tous deux. Je fis sortir notre demoiselle le plus adroitement que je pus, m'étant mis entre elle et Saint-Far qui entrait en même temps. Je la menai dans ma chambre sans qu'elle cessât de se désespérer, et revins trouver Verville dans la sienne, où son valet ralluma une chandelle. Verville me dit, avec un visage affligé, qu'il fallait qu'il retournât incessamment chez Saldagne. « Et qu'en voulez-vous faire, lui dis-je, l'achever? — Ah! mon pauvre Garigues, s'écria-t-il, je suis le plus malheux homme du monde, si je ne tire mademoiselle de Saldagne d'entre les mains de son frère! — Et y est-elle encore, puisqu'elle est dans ma chambre, lui répondis-je? — Plût à Dieu que cela fût! me dit-il en soupirant. — Je crois que vous rêvez, lui repartis-je. — Je ne rêve point, reprit-il; nous avons pris la sœur aînée de mademoiselle de Saldagne pour elle. — Quoi! lui dis-je aussitôt, n'étiez-vous pas ensemble dans le jardin? — Il n'y a rien de plus assuré, me dit-il. — Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire assommer chez son frère, lui répondis-je, puisque la sœur que vous demandez est dans ma chambre? — Ah! Garigues, s'écria-t-il encore, je sais bien ce que j'ai vu. —

Digitized by Google

Et moi aussi, lui dis-je; et pour vous montrer que je ne me trompe point, venez voir mademoiselle de Saldagne. »

Il me dit que j'étais fou, et me suivit le plus affligé du monde. Mais mon étonnement ne fut pas moindre que son affliction quand je vis dans ma chambre une demoiselle que je n'avais jamais vue, et qui n'était point celle que j'avais amenée. Verville en fut aussi étonné que moi, mais en récompense le plus satisfait homme du monde; car il se trouvait avec mademoiselle de Saldagne. Il m'avoua que c'était lui qui s'était trompé: mais je ne pouvais lui répondre, ne pouvant comprendre par quel enchantement une demoiselle que j'avais toujours accompagnée s'était transformée en une autre, pour venir de la salle du jardin à ma chambre. Je regardais attentivement la maîtresse de Verville, qui n'était point assurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne, et qui même ne lui ressemblait pas. Verville me voyant si éperdu : « Qu'as-tu donc? me dit-il; je te confesse encore une fois que je me suis trompé. — Je le suis plus que vous, si mademoiselle de Saldagne est entrée ici avec nous, lui répondis-je. — Et avec qui donc? reprit-il. — Je ne sais, lui dis-je; ni qui le peut savoir que mademoiselle même. — Je ne sais pas aussi avec qui je suis venue, si ce n'est avec monsieur, nous dit alors mademoiselle de Saldagne, parlant de moi; car, continua-t-elle, ce n'est pas monsieur de Verville qui m'a tirée de chez mon frère, c'est un homme qui est entré chez nous un moment après que vous en êtes sorti. J'ignore si les plaintes de mon frère en furent cause, ou si nos laquais, qui entrèrent en même temps que lui, l'avaient averti de ce qui s'était passé. Il fit porter mon frère dans sa chambre, et ma femme de chambre m'étant venue apprendre

ce que je viens de vous dire, et qu'elle avait remarqué que cet homme était de la connaissance de mon frère et de nos voisins, j'allai l'attendre dans le jardin, où je le conjurai de me mener chez lui jusqu'au lendemain, que je me ferais mener chez une dame de mes amies, pour laisser passer la furie de mon frère, que je lui avouai avoir tous les sujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit assez civilement de me conduire partout où je voudrais, et me promit de me protéger contre mon frère, même au péril de sa vie. C'est sous sa conduite que je suis venue en ce logis, où Verville, que j'ai bien reconnu à la voix, a parlé à ce même homme; ensuite de quoi on m'a mise dans la chambre où vous me voyez. »

Ce que nous dit mademoiselle de Saldagne ne m'éclaircit pas entièrement; mais au moins aida-t-elle beaucoup à me faire deviner à peu près de quelle façon la chose était arrivée. Pour Verville, il avait été si attentif à considérer sa maîtresse, qu'il ne l'avait été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit; il se mit à lui conter cent douceurs, sans se mettre beaucoup en peine de savoir par quelle voie elle était venue dans ma chambre. Je pris la lumière, et, les laissant ensemble, je retournai dans la salle du jardin pour parler à Saint-Far, quand même il me devrait dire quelque chose de désobligeant, selon sa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver au lieu de lui la même demoiselle que je savais très-certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement, ce fut de la voir tout en désordre, comme une personne à qui on a fait violence; sa coiffure était toute défaite, et le mouchoir qui lui couvrait la gorge était sanglant en quelques endroits, aussi bien que son visage. « Verville, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit paraître, ne m'ap-

Digitized by Google

proche que pour me tuer. Tu feras mieux que d'entreprendre une seconde violence. Si j'ai eu assez de force pour me défendre de la première, Dieu m'en donnera encore assez pour t'arracher les yeux, si je ne puis t'ôter la vie. C'est donc là, ajouta-t-elle en pleurant, cet amour violent que tu disais avoir pour ma sœur? Oh! que la complaisance que j'ai eue pour ses folies me coûte bon! et quand on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il est bien juste de souffrir les maux que l'on craint le plus! Mais que délibères-tu? me dit-elle encore, me voyant tout étonné, as-tu quelques remords de ta mauvaise action? Si cela est, je l'oublierai de bon cœur; tu es jeune, et j'ai été trop imprudente de me fier à la discrétion d'un homme de ton âge. Remets-moi donc chez mon frère, je t'en conjure; tout violent qu'il est, je le crains moins que toi, qui n'es qu'un brutal, ou plutôt un ennemi mortel de notre maison, qui n'a pu être satisfait d'une fille séduite et d'un gentilhomme assassiné, si tu n'y ajoutais un plus grand crime. »

En achevant ces paroles, qu'elle prononça avec beaucoup de véhémence, elle se mit à pleurer avec tant de violence, que je n'ai jamais vu une affliction pareille. Je vous avoue que ce fut là que j'achevai de perdre le peu d'esprit qus j'avais conservé dans une si grande confusion; et si elle n'eût cessé de parler d'elle-même, je n'eusse jamais osé l'interrompre de la façon que j'étais étonné, et de l'autorité avec laquelle elle m'avait fait tous ces reproches. « Mademoiselle lui répondis-je. non-seulement je ne suis point Verville; mais aussi j'ose vous assurer qu'il n'est point capable d'une mauvaise action, comme celle dont vous vous plaignez. — Quoi! reprit-elle, tu n'es point Verville? je ne t'ai point vu aux mains avec mon frère? un

gentilhomme n'est point venu à ton secours? et tu ne m'as pas conduite ici à ma prière, où tu m'as voulu faire une violence indigne de toi et de moi? »

Elle ne put rien dire davantage, tant la douleur la suffoquait. Pour moi, je ne fus jamais en plus grande peine, ne pouvant comprendre comment elle connaissait Verville et ne le connaissait point. Je lui dis que la violence qu'on lui avait faite m'était inconnue, et puisqu'elle était sœur de M. de Saldagne, que je la mènerais, si elle voulait, où était sa sœur.

Comme j'achevais de parler, je vis entrer Verville et mademoiselle de Saldagne, qui voulait absolument qu'on la ramenât chez son frère : je ne sais pas d'où lui était venue une si dangereuse fantaisie. Les deux sœurs s'embrassèrent aussitôt qu'elles se virent, et se remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria instamment de retourner dans ma chambre, leur représentant la difficulté qu'il y aurait de faire ouvrir chez M. de Saldagne, la maison étant alarmée comme elle était, outre le péril qu'il y avait pour elles d'être entre les mains d'un brutal; que dans son logis elles ne pouvaient être découvertes; que le jour allait bientôt paraître, et que, selon les nouvelles que l'on aurait de Saldagne, on aviserait à ce que l'on aurait à faire. Verville n'eut pas grand'peine à les faire condescendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres demoiselles se trouvant toutes rassurées de se voir ensemble. Nous montâmes à ma chambre, où, après avoir bien examiné les étranges succès qui nous mettaient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que si nous l'eussions vu, que la violence que l'on avait faite à mademoiselle de Léri venait infailliblement de Saint-Far, ne sachant que trop,

Digitized by Google

Verville et moi, qu'il était encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjectures; Saint-Far avait joué dans la même maison où Saldagne avait perdu son argent, et, passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait, il s'était rencontré avec les laquais de Saldagne, qui lui avaient fait le récit de ce qui était arrivé à leur maître, qu'ils assuraient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs, pour excuser la lâcheté qu'ils avaient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme à son voisin, et ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre, au sortir de laquelle mademoiselle de Saldagne l'avait prié de la mettre à couvert des violences de son frère, et était venue avec lui, comme avait fait sa sœur avec nous. Il avait donc voulu la mettre dans la salle du jardin où nous étions, comme je vous l'ai dit; et parce qu'il n'avait pas moins de peur que nous vissions sa demoiselle que nous en avions qu'il ne vît la nôtre, et que par hasard les deux sœurs se trouvèrent l'une auprès de l'autre quand il entra et quand nous sortîmes, je trouvai sous ma main la sienne en même temps qu'il se trompa de la même façon avec la nôtre, et ainsi les demoiselles furent troquées : ce qui fut d'autant plus faisable que j'avais éteint la lumière, et qu'elles étaient vêtues l'une comme l'autre, et si éperdues aussi bien que nous, qu'elles ne savaient ce qu'elles faisaient.

Aussitôt que nous l'eûmes laissé dans la salle, se voyant seul avec une fort belle fille, et ayant bien plus d'instinct que de raison, ou, pour parler de lui comme il le mérite, étant la brutalité même, il avait voulu profiter de l'occasion, sans considérer ce qui en pourrait arriver, et qu'il faisait un outrage irrépa-

Digitized by Google

rable à une fille de condition, qui s'était mise entre ses bras comme dans un asile. Sa brutalité fut punie comme elle le méritait. Mademoiselle de Léri se défendit en lionne, le mordit, l'égratigna et le mit tout en sang. A tout cela il ne fit autre chose que s'aller coucher, et s'endormit aussi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action du monde la plus déraisonnable,

Vous êtes peut-être en peine de savoir comment mademoiselle de Léri se trouvait dans le jardin quand son frère nous y surprit, elle qui n'y était point venue comme avait fait sa sœur. C'est ce qui m'embarrassait aussi bien que vous; mais j'appris de l'une et de l'autre que mademoiselle de Léri avait accompagné sa sœur dans le jardin, pour ne se fier pas à la discrétion d'une servante; et c'était elle que j'avais entretenue sous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus si j'avais trouvé tant d'esprit dans une femme de chambre; et mademoiselle de Léri m'avoua qu'après avoir fait conversation avec moi dans le jardin, et m'avoir trouvé plus spirituel que ne l'est d'ordinaire un valet, celui de Verville, qui lui avait fait voir qu'il n'avait guère d'esprit, et qu'elle prenait encore le lendemain pour moi, l'avait extrêmement étonnée.

Depuis ce temps-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime, et j'ose dire qu'elle était pour le moins aussi aise que moi de ce que nous pouvions nous aimer avec plus d'égalité et de proportion, que si l'un de nous deux eût été valet ou servante. Le jour parut, que nous étions encore ensemble.

Nous laissâmes nos demoiselles dans ma chambre, où elles s'endormirent si elles voulurent, et nous allâmes songer, Verville et moi, à ce que nous avions à faire. Pour moi,

Digitized by Google

qui n'étais pas amoureux comme Verville, je mourais d'envie de dormir; mais il n'y avait pas d'apparence d'abandonner mon ami dans un si grand accablement d'affaires. J'avais un laquais aussi avisé que le valet de chambre de Verville était maladroit. Je l'instruisis autant que je pus, et l'envoyai découvrir ce qui se passait chez Saldagne. Il s'acquitta de sa commission avec esprit, et nous rapporta que les gens de Saldagne disaient que des voleurs l'avaient fort blessé, et que l'on ne parlait non plus de ses sœurs que si jamais il n'en eût eu, soit qu'il ne se souciât point d'elles, ou qu'il eût défendu à ses gens d'en parler, pour étouffer le bruit d'une chose qui lui était si désavantageuse. « Je vois bien qu'il y aura ici du duel, me dit alors Verville. — Et peut-être de l'assassinat, » lui répondis-je.

Et là-dessus je lui appris que Saldagne était le même qui avait voulu m'assassiner à Rome; que nous nous étions reconnus l'un l'autre; et j'ajoutai que s'il croyait que ce fût moi qui eût attenté sur sa vie, comme il y avait grande apparence, assurément il ne soupçonnait rien encore de l'intelligence que ses sœurs avaient avec nous. — J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions appris; et cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ses sentiments, et si nous avions bien deviné. Il trouva qu'il avait le visage fort égratigné; mais, quelque question que Verville lui fît, il n'en put tirer autre chose, sinon que, revenant de jouer, il avait trouvé la porte du jardin de Saldagne ouverte, sa maison en rumeur, et lui fort blessé entre les bras de ses gens qui le portaient dans sa chambre. « Voilà un grand accident, lui dit Verville; et ses sœurs en seront bien affligées : ce sont de fort belles filles; je veux leur aller rendre visite. — Que

Digitized by Google

m'importe? » lui répondit ce brutal, qui se mit ensuite à siffler, sans plus rien répondre à son frère [illegible] out ce qu'il put lui dire.

Verville le quitta, et revint dans ma chambre, où j'employais toute mon éloquence pour consoler nos belles affligées. Elles se désespéraient, et n'attendaient que des violences extrêmes de l'étrange humeur de leur frère, qui était sans doute l'homme du monde le plus esclave de ses passions. Mon laquais leur alla quérir à manger dans le cabaret prochain ; ce qu'il continua de faire quinze jours durant que nous les tînmes cachées dans ma chambre, où par bonheur elles ne furent point découvertes, parce qu'elle était au haut du logis et éloignée des autres. Elles n'eussent point eu de répugnance à se mettre dans quelque maison religieuse; mais, à cause de l'aventure fâcheuse qui leur était arrivée, elles avaient grand sujet de craindre de ne sortir pas d'un couvent quand elles voudraient, après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les blessures de Saldagne se guérissaient, et Saint-Far, que nous observions, l'allait visiter tous les jours. Verville ne bougeait de ma chambre ; à quoi on ne prenait pas garde dans le logis, ayant accoutumé d'y passer souvent les jours entiers à lire ou à s'entretenir avec moi. Son amour augmentait tous les jours pour mademoiselle de Saldagne, et elle l'aimait autant qu'elle en était aimée. Je ne déplaisais pas à sa sœur aînée, et elle ne m'était pas indifférente. Ce n'est pas que la passion que j'avais pour Léonore fût diminuée, mais je n'espérais plus rien de ce côté-là, et quand j'aurais pu la posséder, je me serais fait conscience de la rendre malheureuse.

Un jour, Verville reçut un billet de Saldagne, qui voulait le voir l'épée à la main, et qui l'attendait avec un de ses amis dans la

Digitized by Google

plaine de Grenelle. Par le même billet, Verville était prié de ne se servir de personne que de moi : ce qui me donna quelque soupçon que peut-être il nous voulait prendre tous deux d'un coup de filet. Ce soupçon était assez bien fondé, ayant déjà expérimenté ce qu'il savait faire ; mais Verville ne voulut pas s'y arrêter, ayant résolu de lui donner toutes sortes de satisfactions, et d'offrir même d'épouser sa sœur. Il envoya quérir un carrosse de louage, quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Saldagne nous attendait, et où Verville fut bien étonné de trouver son frère qui servait de second à son ennemi. Nous n'oubliâmes ni soumissions, ni prières, pour faire passer les choses par accommodement. Il fallut absolument se battre avec les deux moins raisonnables hommes du monde. Je voulus protester à Saint-Far que j'étais au désespoir de tirer l'épée contre lui ; et je ne répondis qu'avec des soumissions et des paroles respectueuses à toutes les choses outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin il me dit brutalement que je lui avais toujours déplu, et que pour regagner ses bonnes grâces, il fallait que je reçusse de lui deux ou trois coups d'épée. En disant cela, il vint à moi de furie. Je ne fis que parer quelque temps, résolu d'éviter d'en venir aux prises, au péril de quelques blessures. Dieu favorisa ma bonne intention, il tomba à mes pieds. Je le laissai relever, et cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin, m'ayant blessé légèrement à une épaule, il me cria, comme aurait fait un laquais, que j'en tenais, avec un emportement si insolent, que ma patience se lassa. Je le pressai, et, l'ayant mis en désordre, je passai si heureusement sur lui, que je pus lui saisir la garde de son épée. « Cet homme que vous haïssez tant, lui dis-je alors, vous donnera néanmoins la vie. »

Digitized by Google

Il fit cent efforts hors de saison, sans jamais vouloir parler, comme un brutal qu'il était, quoique je lui présentasse que nous devions aller séparer son frère et Saldagne, qui se roulaient l'un sur l'autre; mais je vis bien qu'il fallait agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus, et je pensai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant son épée; que je jetai assez loin de lui. Je courus aussitôt au secours de Verville, qui était aux prises avec son homme. En les approchant, je vis de loin des gens de cheval qui venaient à nous. Saldagne fut désarmé, et en même temps je me sentis donner un coup d'épée par derrière. C'était le généreux Saint-Far, qui se servait si lâchement de l'épée que je lui avais laissée. Je ne fus plus maître de mon ressentiment; je lui en portai un qui lui fit une grande blessure.

Le baron d'Arques, qui survint à l'heure même, et qui vit que je blessais son fils, m'en voulut d'autant plus de mal, qu'il m'avait toujours voulu beaucoup de bien. Il poussa son cheval sur moi, et me donna un coup d'épée sur la tête. Ceux qui étaient venus avec lui fondirent sur moi à son exemple. Je me démêlai assez heureusement de tant d'ennemis; mais il eût fallu céder au nombre, si Verville, le plus généreux ami du monde, ne se fût mis entre eux et moi, au péril de sa vie. Il donna d'un grand estramaçon sur les oreilles de son valet, qui me pressait plus que les autres, pour se faire de fête. Je présentai mon épée par la garde au baron d'Arques : cela ne le fléchit point. Il m'appela coquin, ingrat, et me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche, jusqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté que, tout coquin et tout ingrat que j'étais, j'avais donné la vie à son fils, et que je

Digitized by Google

ne l'avais blessé qu'après en avoir été frappé en trahison. Verville soutint à son père que je n'avais pas tort, mais il dit toujours qu'il ne me voulait jamais voir. Saldagne monta avec le baron d'Arques dans le carrosse où l'on avait mis Saint-Far; et Verville, qui ne me voulut point quitter, me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit descendre dans l'hôtel d'un de nos princes, où il avait des amis, et se retira chez son père. M. de Saint-Sauveur m'envoya la nuit même un carrosse, et me reçut en son logis secrètement, où il eut soin de moi comme si j'eusse été son fils. Verville me vint voir le lendemain, et me conta que son père avait été averti de notre combat par les sœurs de Saldagne, qu'il avait trouvées dans ma chambre. Il me dit ensuite avec grande joie, que l'affaire s'accommoderait par un double mariage aussitôt que son frère serait guéri, qui n'était pas blessé en lieu dangereux; qu'il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse bien avec Saldagne; et pour son père, qu'il n'était plus en colère, et était bien fâché de m'avoir maltraité. Il souhaita ensuite que je fusse bientôt guéri, pour avoir part à tant de réjouissances. Mais je lui répondis que je ne pouvais plus demeurer dans un pays où l'on pouvait me reprocher ma basse naissance, comme avait fait son père, et que je quitterais bientôt le royaume pour me faire tuer à la guerre, ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux sentiments d'honneur que son exemple m'avait donnés. Je veux croire que ma résolution l'affligea; mais un homme amoureux n'est pas longtemps occupé par une autre passion que l'amour.

Destin continuait ainsi son histoire, quand on entendit tirer dans la rue un coup d'arquebuse et tout aussitôt jouer des orgues. Cet

Digitized by Google

instrument, qu'on n'avait peut-être point encore entendu à la porte d'une hôtellerie, fit courir aux fenêtres tous ceux que le coup d'arquebuse avait éveillés. On continuait toujours de jouer des orgues, et ceux qui s'y connaissaient remarquèrent même que l'organiste jouait un chant d'église. Personne ne pouvait rien comprendre à cette dévote sérénade, qui pourtant n'était pas encore bien reconnue pour telle. Mais on n'en douta plus quand on entendit deux méchantes voix, dont l'une chantait le dessus et l'autre râclait une basse. Ces deux voix de lutrin se joignirent aux orgues, et firent un concert à faire hurler tous les chiens du pays. Ils chantèrent : *Allons, de nos voix et de nos luths d'ivoire, ravir les esprits;* et le reste de la chanson. Après que cet air suranné fut mal chanté, on entendit la voix de quelqu'un qui parlait bas le plus haut qu'il pouvait, en reprochant aux chantres qu'ils chantaient toujours la même chose. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne savaient pas ce qu'on voulait qu'ils chantassent.

— Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi haut la même personne ; il faut chanter, puisqu'on vous paye bien.

Après cet arrêt définitif les orgues changèrent de ton, et on entendit un bel *Exaudiat*, qui fut chanté fort dévotement. Aucun des auditeurs n'avait encore osé parler, de peur d'interrompre la musique, quand la Rancune, qui ne se fût pas tu dans une pareille occasion pour tous les biens du monde, cria tout haut :

— On fait donc ici le service divin dans les rues ?

Quelqu'un des écoutants prit la parole, et dit que l'on pouvait proprement appeler cela *chanter ténèbres*. Un autre ajouta que c'était une procession de nuit ; enfin tous les facétieux de l'hôtellerie se réjouirent sur la musi-

Digitized by Google

que, sans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnait, et encore moins a qui ni pourquoi. Cet *Exaudiat* avançait toujours chemin, lorsque dix ou douze chiens qui suivaient une chienne de mauvaise vie vinrent à la suite de leur maîtresse se mêler parmi les jambes des musiciens; et comme plusieurs rivaux ensemble ne sont pas longtemps d'accord, après avoir grondé et juré quelque temps les uns contre les autres, enfin tout d'un coup ils se pillèrent avec tant d'animosité et de furie, que les musiciens craignirent pour leurs jambes, et gagnèrent au pied, laissant leurs orgues à la discrétion des chiens. Ces amants immodérés n'en usèrent pas bien; ils renversèrent une table à tréteaux qui soutenait la machine harmonieuse, et je ne voudrais pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levassent la jambe et ne pissassent contre les orgues renversées, ces animaux étant fort diurétiques de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connaissance a envie de procéder à la multiplication de son espèce.

Le concert étant ainsi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie, et voulut mettre à couvert le buffet d'orgues, la table et les tréteaux. Comme ses valets et lui s'occupaient à cette œuvre charitable, l'organiste revint à ses orgues, accompagné de trois personnes, entre lesquelles il y avait une femme et un homme qui se cachait le nez dans son manteau. Cet homme était le véritable Ragotin, qui avait voulu donner une sérénade à mademoiselle de l'Etoile, et s'était adressé pour cela à un petit châtré, organiste d'une église. Ce fut ce monstre, ni homme ni femme, qui chanta le dessus, et qui joua des orgues que sa servante avait apportées : un enfant de chœur, qui avait déjà mué, chanta la basse, et tout cela pour prix et somme de deux testons, tant il faisait déjà

Digitized by Google

cher à vivre dans ce bon pays du Maine.

Aussitôt que l'hôte eut reconnu les auteurs de la sérénade, il dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui étaient aux fenêtres de l'hôtellerie :

— C'est donc vous, monsieur Ragotin, qui venez chanter vêpres à ma porte? Vous feriez bien mieux de dormir et de laisser dormir mes hôtes.

Ragotin lui répondit qu'il le prenait pour un autre; mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignait de vouloir nier. Cependant l'organiste, qui trouva ses orgues rompues, et qui était fort en colère, comme sont tous les animaux imberbes, dit à Ragotin en jurant, qu'il les lui fallait payer. Ragotin lui répondit qu'il se moquait de cela.

— Ce n'est pourtant pas raillerie, repartit le châtré; je veux être payé.

L'hôte et ses valets donnèrent leur voix pour lui : mais Ragotin leur apprit, comme à des ignorants, que cela ne se pratiquait point en sérénade; et cela dit, il s'en alla tout fier de sa galanterie. La musique chargea les orgues sur le dos de la servante du châtré, qui se retira en son logis de fort mauvaise humeur, la table sur l'épaule, et suivi de l'enfant de chœur, qui portait les deux tréteaux. L'hôtellerire fut refermée : Destin donna le bonsoir aux comédiennes, et remit la fin de son histoire à la première occasion.

XVI. — L'ouverture du théâtre, et autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence.

Le lendemain, les comédiens s'assemblèrent dès le matin en une des chambres qu'ils occupaient dans l'hôtellerie, pour répéter la comédie qui devait se représenter après dî-

Digitized by Google

ner. La Rancune, à qui Ragotin avait déjà fait confidence de la sérénade, et qui avait fait semblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ses compagnons que le petit homme ne manquerait pas de venir bientôt recueillir les louanges de sa galanterie raffinée; et ajouta que toutes les fois qu'il en voudrait parler, il fallait en détourner le discours malicieusement. Ragotin entra dans la chambre en même temps; et, après avoir salué les comédiens en général, il voulut parler de la sérénade de l'Etoile, qui fut alors pour lui une étoile errante; car elle changea de place sans lui répondre, autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'était couchée et comment elle avait passé la nuit. Il la quitta pour mademoiselle Angélique, qui, au lieu de lui parler, ne fit qu'étudier son rôle. Il s'adressa à la Caverne, qui ne le regarda seulement pas. Tous les comédiens, l'un après l'autre, suivirent exactement l'ordre qu'avait donné la Rancune, et ne répondirent point à ce que leur dit Ragotin, ou changèrent de discours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précédente. Enfin, pressé de sa vanité, et ne pouvant laisser languir davantage sa réputation, il dit tout haut, parlant à tout le monde :

— Voulez-vous que je vous avoue une vérité?

— Vous en userez comme il vous plaira, répondit quelqu'un.

— C'est moi, ajouta-t-il, qui vous ai donné cette nuit une sérénade.

— On les donne donc en ce pays avec des orgues? lui dit Destin; et à qui la donniez-vous? N'était-ce point, continua-t-il, à la belle dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens ensemble?

—Il n'en faut point douter, dit l'Olive; car ces animaux, de nature mordante, n'eussent pas

Digitized by Google

troublé une musique si harmonieuse, à moins que d'être rivaux et même jaloux de M. Ragotin.

Un autre de la compagnie prit la parole, et dit qu'il ne doutait point qu'il ne fût bien avec sa maîtresse, et qu'il ne l'aimât à bonne intention, puisqu'il y allait si ouvertement. Enfin, tous ceux qui étaient dans la chambre poussèrent à bout Ragotin sur la sérénade, à la réserve de la Rancune, qui lui fit grâce, ayant été honoré de l'honneur de sa confidence; et il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuisé tous ceux qui étaient dans la chambre, si le poëte, qui en son espèce était aussi sot et aussi vain que Ragotin, et qui de tout tirait matière de contenter sa vanité, n'eût rompu les chiens en disant, du ton d'un homme de condition, ou plutôt qui le fait à fausses enseignes :

— A propos de sérénade, il me souvient qu'à mes noces on m'en donna une quinze jours de suite, qui était composée de plus de cent sortes d'instruments. Elle courut par tout le Marais; les plus galantes dames de la place Royale l'adoptèrent; plusieurs galants s'en firent honneur, et elle donna même de la jalousie à un homme de condition, qui fit charger par ses gens ceux qui me la donnaient : mais ils n'y trouvèrent pas leur compte : car ils étaient tous de mon pays, braves gens s'il en est au monde, et dont la plus grande partie avaient été officiers dans un régiment que je mis sur pied quand les communes de nos quartiers se soulevèrent.

La Rancune, qui avait contraint son naturel moqueur en faveur de Ragotin, n'eut pas la même bonté pour le poëte, qu'il persécutait continuellement. Il prit donc la parole et dit au nourrisson des Muses :

— Votre sérénade, de la façon que vous nous

Digitized by Google

la représentez, était plutôt un charivari dont un homme de condition fut importuné, et envoya la canaille de sa maison pour le faire taire ou pour le chasser plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage, c'est que votre femme est morte de vieillesse six mois après votre hyménée, pour parler en vos propres termes.

— Elle mourut pourtant du mal de mère, dit le poëte.

— Dites plutôt de grand'mère, d'aïeule ou de bisaïeule, répondit la Rancune. Dès le règne d'Henri IV, la mère ne lui faisait plus mal, ajouta-t-il; et pour vous montrer que j'en sais plus de nouvelles que vous-même, quoique vous le prôniez si souvent, je veux vous en apprendre une chose qui n'est jamais venue à votre connaissance. Dans la cour de la reine Marguerite.....

Ce beau commencement d'histoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui étaient dans la chambre, qui savaient bien qu'il avait des mémoires contre tout le genre humain. Le poëte, qui le redoutait extrêmement, l'interrompit en lui disant :

— Je gage cent pistoles que non.

Ce défi de gager, fait si à propos, fit rire toute la compagnie, et le fit sortir de la chambre. C'était toujours ainsi par des gageures de sommes considérables que le pauvre homme défendait ses hyperboles quotidiennes, qui pouvaient bien monter chaque semaine à la somme de mille ou douze cents impertinences, sans y comprendre les menteries. La Rancune était le contrôleur général tant de ses actions que de ses paroles, et l'ascendant qu'il avait sur lui était si grand, que j'ose le comparer à celui du génie d'Auguste sur celui d'Antoine : cela s'entend prix pour prix, et sans faire comparaison de deux co-

Digitized by Google

médiens de campagne à deux Romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé son conte, et en ayant été interrompu par le poëte, comme je vous l'ai dit, chacun le pria instamment de l'achever : mais il s'en excusa, promettant de leur conter une autre fois la vie du poëte tout entière, et que celle de sa femme y serait comprise. Il fut question de répéter la comédie qu'on devait jouer le jour même dans un tripot voisin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîner, et on joua fort bien. Mademoiselle de l'Etoile y ravit tout le monde par sa beauté; Angélique eut des partisans pour elle; l'une et l'autre s'acquittèrent de leur personnage à la satisfaction de tout le monde.

Destin et ses camarades firent aussi des merveilles; et ceux de l'assistance qui avaient souvent entendu la comédie dans Paris avouèrent que les comédiens du roi n'eussent pas mieux représenté. Ragotin ratifia en sa tête la donation qu'il avait faite de son corps et de son âme à mademoiselle de l'Etoile, passée par devant la Rancune, qui lui promettait tous les jours de la faire accepter à la comédienne. Sans cette promesse, le désespoir eût bientôt fait un beau grand sujet d'histoire tragique d'un méchant petit avocat. — Je ne dirai point si les comédiens plurent aux dames du Mans autant que les comédiennes avaient fait aux hommes : quand j'en saurais quelque chose, je n'en dirais rien; mais parce que l'homme le plus sage n'est pas quelquefois maître de sa langue, je finirai le présent chapitre, pour m'ôter tout sujet de tentation.

Digitized by Google

XVII. — Mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin.

Aussitôt que Destin eut quitté sa vieille broderie et repris son habit de tous les jours, la Rappinière le mena aux prisons de la ville, à cause que l'homme qu'ils avaient pris le jour que le curé de Domfront fut enlevé, demandait à lui parler. Cependant les comédiennes s'en retournèrent en leur hôtellerie, avec un grand cortége de Manceaux. Ragotin s'étant trouvé auprès de mademoiselle de la Caverne, dans le temps qu'elle sortait du jeu de paume où l'on avait joué, lui présenta la main pour la ramener, quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce service-là à sa chère l'Etoile. Il en fit autant à mademoiselle Angélique, tellement qu'il se trouva écuyer à droite et à gauche. Cette double civilité fut cause d'une triple incommodité; car la Caverne, qui avait le haut de la rue, comme de raison, était pressée par Ragotin, pour qu'Angélique ne marchât point dans le ruisseau. De plus, le petit homme, qui ne leur venait qu'à la ceinture, tirait si fort leurs mains en bas, qu'elles avaient bien de la peine à s'empêcher de tomber sur lui. Ce qui les incommodait encore davantage, c'est qu'il se retournait à tout moment pour regarder mademoiselle de l'Etoile, qu'il entendait parler derrière lui à deux godelureaux qui la ramenaient malgré elle. Les pauvres comédiennes essayèrent souvent de se dégager les mains ; mais il tint toujours si ferme, qu'elles eussent autant aimé avoir les osselets. Elles le prièrent cent fois de ne prendre pas tant de peine. Il leur répondit seulement: « Serviteur » (c'était son compliment ordinaire), et leur serra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'escalier de leur chambre, où elles espérèrent d'être remises en liberté,

Digitized by Google

mais Ragotin n'était pas homme à cela, en disant toujours « serviteur, serviteur, » à tout ce qu'elles lui purent dire; il essaya premièrement de monter de front avec les deux comédiennes; ce qui s'étant trouvé impossible, parce que l'escalier était trop étroit; la Caverne se mit le dos contre la muraille et monta la première, tirant après soi Ragotin, qui tirait après soi Angélique qui ne tirait rien, et qui riait comme une folle. Pour nouvelle incommodité, à quatre ou cinq degrés de leur chambre, ils trouvèrent un valet de l'hôte, chargé d'un sac d'avoine d'une pesanteur excessive, qui leur dit à grand'peine, tant il était accablé de son fardeau, qu'ils eussent à descendre, parce qu'il ne pouvait remonter chargé comme il l'était. Ragotin voulut répliquer; le valet jura tout net qu'il laisserait tomber son sac sur eux; ils défirent donc avec précipitation ce qu'ils avaient fait fort posément, sans que Ragotin voulût encore lâcher les mains des comédiennes. Le valet chargé d'avoine les pressait étrangement; ce qui fut cause que Ragotin fit un faux pas qui ne l'eût pas pourtant fait tomber, se tenant, comme il faisait, aux mains des comédiennes; mais il s'attira sur le corps la Caverne, laquelle le soutenait plus que sa fille, à cause de l'avantage du lieu. Elle tomba donc sur lui et lui marcha sur le ventre, se donnant de la tête contre celle de sa fille, si rudement qu'elles en tombèrent l'une et l'autre. Le valet, qui crut que tant de monde ne se relèverait pas sitôt et qui ne pouvait plus supporter la pesanteur de son sac d'avoine, le déchargea enfin sur les degrés, jurant comme un valet d'hôtellerie. Le sac se délia ou se rompit par malheur. L'hôte y arriva, qui pensa enrager contre son valet, le valet enrageait contre les comédiennes, les comédiennes enrageaient contre Ra-

Digitized by Google

gotin, qui enrageait plus que pas un de ceux qui enragèrent, parce que mademoiselle de l'Etoile, qui arriva en même temps, fut encore témoin de cette disgrâce, presque aussi fâcheuse que celle du chapeau qu'on lui avait coupé avec des ciseaux quelques jours auparavant. La Caverne jura son grand serment que Ragotin ne la mènerait jamais, et montra à mademoiselle de l'Etoile ses mains qui étaient toutes meurtries.

L'Etoile lui dit que Dieu l'avait punie de lui avoir ravi monsieur Ragotin, qui l'avait retenue devant la comédie pour la ramener, et ajouta qu'elle était bien aise de ce qui était arrivé au petit homme, puisqu'il lui avait manqué de parole. Il n'entendit rien de tout cela ; car l'hôte parlait de lui faire payer le déchet de son avoine, ayant déjà pour le même sujet voulu battre son valet, qui appela Ragotin avocat de causes perdues. Angélique lui fit la guerre à son tour, et lui reprocha qu'elle avait été son pis-aller. Enfin la fortune fit bien voir jusque-là qu'elle ne prenait encore nulle part dans les promesses que la Rancune avait faites à Ragotin, de le rendre le plus heureux amant de tout le pays du Maine, à y comprendre même le Perche et Laval. L'avoine fut ramassée, et les comédiennes montèrent dans leur chambre l'une après l'autre, sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Ragotin ne les y suivit point, et je n'ai pas bien su où il alla. L'heure du souper vint : on soupa dans l'hôtellerie. Chacun prit parti après le souper, et Destin s'enferma avec les comédiennes pour continuer son histoire.

XVIII. — Suite de l'histoire de Destin et de l'Étoile.

J'ai fait le précédent chapitre un peu court, peut-être que celui-ci sera plus long ; je n'en

Digitized by Google

suis pourtant pas bien assuré, nous l'allons voir.

Destin se mit à sa place accoutumée et reprit son histoire en cette sorte :

— Je m'en vais vous achever le plus succinctement que je pourrai une vie qui ne vous a déjà ennuyées que trop longtemps. Verville m'étant venu voir, comme je vous l'ai dit, et n'ayant pu me persuader de retourner chez son père, il me quitta fort affligé de ma résolution, à ce qu'il me parut, et s'en retourna chez lui, où quelque temps après, il se maria avec mademoiselle de Saldagne, et Saint-Far en fit autant avec mademoiselle de Léri. Elle était aussi spirituelle que Saint-Far l'était peu, et j'ai bien de la peine à imaginer comment deux esprits si disproportionnés se sont accordés ensemble.

Cependant je me guéris entièrement, et le généreux M. de Saint-Sauveur, ayant approuvé la résolution que j'avais prise de m'en aller hors du royaume, me donna de l'argent pour mon voyage, et Verville, qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit présent d'un bon cheval et de cent pistoles. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie, à dessein de repasser par Rome ; et, après y avoir vu ma Léonore pour la dernière fois, de m'aller faire tuer en Candie pour n'être pas longtemps malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie qui était proche de la rivière. Etant arrivé de bonne heure, et ne sachant à quoi me divertir en attendant le souper, j'allai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la rivière de Loire. Deux femmes s'y promenaient aussi, dont l'une, qui paraissait être malade, s'appuyait sur l'autre, ayant bien de la peine à marcher. Je les saluai sans les regarder en passant auprès d'elles, et me promenai quelque temps sur le pont, songeant

Digitized by Google

à ma malheureuse fortune, et plus souvent à mon amour. J'étais assez bien vêtu, comme il est nécessaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuser un méchant habit. Quand je repassai auprès de ces femmes, j'entendis dire à demi-haut : « Pour moi, je croirais que ce serait lui s'il n'était point mort. »

Je ne sais pourquoi je tournai la tête, n'ayant pas sujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avait pourtant pas dites pour un autre. Je vis mademoiselle de la Boissière, le visage fort pâle et défait qui s'appuyait sur sa fille Léonore. J'allai droit à elles, avec plus d'assurance que je n'eusse fait à Rome, m'étant beaucoup formé le corps et l'esprit durant le temps que j'avais demeuré à Paris. Je les trouvai si surprises et si effrayées, que je crois qu'elles se fussent mises en fuite si mademoiselle de la Boissière eût pu courir. Cela me surprit aussi. Je leur demandai par quelle heureuse rencontre je me trouvais avec les personnes du monde qui m'étaient les plus chères. Elles se rassurèrent à mes paroles. Mademoiselle de la Boissière me dit que je ne devais point trouver étrange si elles me regardaient avec quelque sorte d'étonnement ; que le seigneur Stéphano leur avait fait voir des lettres de l'un des gentilshommes que j'accompagnais à Rome, par lesquelles on lui mandait que j'avais été tué durant la guerre de Parme, et ajouta qu'elle était ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avait si fort affligée ne se trouvait pas véritable. Je lui répondis que la mort n'était pas le plus grand malheur qui pouvait m'arriver, et que je m'en allais à Venise pour faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attristèrent de ma résolution, et la mère me fit alors des caresses extraordinaires dont je ne

Digitized by Google

pouvais deviner la cause. Enfin, j'appris d'elle-même ce qui la rendait si civile. Je pouvais encore lui rendre service, et l'état où elle se trouvait ne lui permettait pas de me mépriser et de me faire mauvais visage, comme elle avait fait à Rome. Il leur était arrivé un malheur assez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles, qui étaient fort beaux et en quantité, elles étaient parties de Rome avec une servante française qui les servait il y avait longtemps, et le seigneur Stéphano leur avait donné son valet, qui était Flamand comme lui, et qui voulait retourner en son pays. Ce valet et cette servante s'aimaient à dessein de se marier ensemble, et leur amour n'était connu de personne. Mademoiselle de la Boissière, étant arrivée à Roanne, se mit sur la rivière. A Nevers, elle se trouva si mal, qu'elle ne put passer outre. Durant sa maladie, elle fut assez difficile à servir, et sa servante s'en acquitta fort mal, contre sa coutume. Un matin, le valet et la servante ne se trouvèrent plus ; et ce qu'il y eut de plus fâcheux, l'argent de la pauvre demoiselle disparut aussi. Le déplaisir qu'elle en eut augmenta sa maladie, et elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers, pour attendre des nouvelles de Paris d'où elle espérait recevoir de quoi continuer son voyage. Mademoiselle de la Boissière m'apprit en peu de mots cette fâcheuse aventure. Je les ramenai en leur hôtellerie, qui était aussi la mienne, et après avoir été quelque temps avec elles, je me retirai en ma chambre pour les laisser souper. Pour moi, je ne mangeai point, et je crus avoir été à table cinq ou six heures pour le moins.

J'allai les voir aussitôt qu'elles m'eurent fait dire que je serais le bienvenu. Je trouvai la mère au lit, et la fille me parut avec un vi-

Digitized by Google

sage aussi triste que je l'avais trouvée gaie un moment auparavant. Sa mère était encore plus triste qu'elle, et je le devins aussi. Nous fûmes quelque temps à nous regarder sans rien dire. Enfin, mademoiselle de la Boissière me montra des lettres qu'elle avait reçues de Paris, qui les rendaient, sa fille et elle, les personnes les plus affligées du monde. Elle m'apprit le sujet de son affliction avec une si grande effusion de larmes, et sa fille, que je vis pleurer aussi fort que sa mère, me toucha tellement, que je ne crus pas leur témoigner assez combien j'y étais sensible, quoique je leur offrisse tout ce qui dépendait de moi, d'une façon à ne les point faire douter de ma franchise. « Je ne sais pas encore ce qui vous afflige si fort, leur dis-je; mais s'il ne faut que ma vie pour diminuer la peine où je vous vois, vous pouvez vous mettre l'esprit en repos. Dites-moi donc, madame, ce qu'il faut que je fasse : j'ai de l'argent si vous en manquez; j'ai du courage si vous avez des ennemis, et je ne prétends, de tous les services que je vous offre, que la satisfaction de vous avoir servie. »

Mon visage et mes paroles leur firent si bien voir ce que j'avais dans l'âme, que leur grande affliction se modéra un peu. Mademoiselle de la Boissière me lut une lettre par laquelle une femme de ses amies lui mandait qu'une personne qu'elle ne nommait point, et que je m'aperçus bien être le père de Léonore, avait eu ordre de se retirer de la cour, et qu'il s'en était allé en Hollande. Ainsi la pauvre demoiselle se trouvait dans un pays inconnu, sans argent et sans espérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'avais qui pouvait monter à cinq cents écus, et lui dis que je la conduirais en Hollande, et au bout du monde si elle y voulait aller. Enfin, je l'assurai qu'elle avait retrouvé en moi une personne qui la

servirait comme un valet, et de qui elle serait aimée et respectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononçant le mot de fils; mais je n'étais plus cet homme odieux à qui l'on avait refusé la porte à Rome, et pour qui Léonore n'était pas visible; et mademoiselle de la Boissière n'était plus pour moi une mère sévère. A toutes les offres que je lui fis, elle me répondit toujours que Léonore me serait fort obligée. Tout se passait au nom de Léonore, et vous eussiez dit que sa mère n'était plus qu'une suivante qui parlait pour sa maîtresse : tant il est vrai que la plupart du monde ne considère les personnes que selon qu'elles leur sont utiles. Je les laissai fort consolées et me retirai dans ma chambre le plus satisfait du monde.

Je passai la nuit fort agréablement, quoiqu'en veillant ; ce qui me retint au lit assez tard, n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de soin qu'elle n'était le jour de devant, et elle put bien remarquer que je ne m'étais pas négligé. Je la menai à la messe sans sa mère, qui était encore trop faible. Nous dînâmes ensemble, et depuis ce temps-là nous ne fûmes plus qu'une même famille. Mademoiselle de la Boissière me témoignait beaucoup de reconnaissance des services que je lui rendais, et me protestait souvent qu'elle n'en mourrait pas ingrate. Je vendis mon cheval, et aussitôt que la malade fut assez forte, nous prîmes une cabane, et descendîmes jusqu'à Orléans. Durant le temps que nous fûmes sur l'eau, je jouis de la conversation de Léonore, sans qu'une si grande félicité fût troublée par sa mère. Je trouvai des lumières dans l'esprit de cette belle fille, aussi brillantes que celles de ses yeux ; et le mien, dont peut-être elle avait

Digitized by Google

pu douter à Rome, ne lui déplut pas alors. Que vous dirai-je davantage? Elle vint à m'aimer autant que je l'aimais ; et vous avez bien pu reconnaître depuis le temps que vous nous voyez l'un et l'autre, que cet amour réciproque n'est point encore diminué.

— Quoi! interrompit Angélique, mademoiselle de l'Etoile est donc Léonore?

— Et qui donc, lui répondit Destin?

Mademoiselle de l'Etoile prit la parole, et dit que sa compagne avait raison de douter qu'elle fût cette Léonore dont Destin avait fait une beauté de roman.

— Ce n'est point par cette raison-là, reprit Angélique, mais c'est à cause que l'on a toujours de la peine à croire une chose que l'on a beaucoup désirée.

Mademoiselle de la Caverne dit qu'elle n'en avait point douté, et ne voulut pas que ce discours allât plus avant, afin que Destin poursuivît son histoire, qu'il reprit ainsi :

Nous arrivâmes à Orléans, où notre entrée fut si plaisante, que je vous en veux apprendre les particularités. Un tas de faquins qui attendent sur le port ceux qui viennent par eau pour porter leurs hardes, se jetèrent en foule dans notre cabane. Ils se présentèrent plus de trente à se charger de deux ou trois petits paquets, que le moins fort d'entre eux eût pu porter sous le bras. Si j'eusse été seul, je n'eusse pas peut-être été assez sage pour ne point m'emporter contre ces insolents. Huit d'entre eux saisirent une petite cassette qui ne pesait pas vingt livres ; et, ayant fait semblant d'avoir bien de la peine à la lever de terre, enfin ils la haussèrent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes, chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la canaille qui était sur le port se mit à rire, et nous fûmes contraints d'en faire autant. J'étais pourtant

Digitized by Google

tout rouge de honte d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil ; car le reste de nos hardes, qu'un seul homme pouvait porter, en occupa une vingtaine ; et mes seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes en ville avec l'ordre que je vais vous dire. Huit grands pendards ivres, ou qui devaient l'être, portaient au milieu d'eux une petite cassette, comme je vous l'ai déjà dit. Mes pistolets suivaient l'un après l'autre, chacun porté par deux hommes. Mademoiselle de la Boissière, qui enrageait aussi bien que moi, allait immédiatement après : elle était assise dans une grande chaise de paille soutenue sur deux grands bâtons de batelier, et portée par quatre hommes qui se relayaient les uns les autres et qui lui disaient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes suivait, qui était composé d'une petite valise et d'un paquet couvert de toile, que sept ou huit de ces coquins se jetaient l'un à l'autre durant le chemin, comme quand on joue au pot cassé. Je conduisais la queue du triomphe, tenant Léonore par la main, qui riait si fort, qu'il fallait malgré moi que je prisse plaisir à cette friponnerie. Durant notre marche, les passants s'arrêtaient dans les rues pour nous considérer, et le bruit que l'on y faisait à cause de nous attirait tout le monde aux fenêtres. Enfin, nous arrivâmes au faubourg qui est du côté de Paris, suivis de force canaille, et nous nous logeâmes à l'enseigne des Empereurs. Je fis entrer mes dames dans une salle basse, et menaçai ensuite ces coquins si sérieusement, qu'ils furent trop aises de recevoir fort peu de chose que je leur donnai, l'hôte et l'hôtesse les ayant querellés. Mademoiselle de la Boissière, que la joie de n'être plus sans argent avait guérie plutôt qu'autre chose, se trouva

Digitized by Google

assez forte pour supporter le carrosse. Nous arrêtâmes trois places dans celui qui partait le lendemain, et en deux jours nous arrivâmes heureusement à Paris.

En descendant à la maison des coches, je fis connaissance avec la Rancune, qui était venu d'Orléans aussi bien que nous, dans un coche qui accompagnait notre carrosse. Il entendit que je demandais où était l'hôtellerie des coches de Calais; il me dit qu'il y allait à l'heure même, et que, si nous n'avions pas de logis arrêté, il nous mènerait chez une femme de sa connaissance, qui avait des chambres garnies où nous serions fort commodément. Nous le crûmes, et nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme était veuve d'un homme qui avait été toute sa vie tantôt portier et tantôt décorateur d'une troupe de comédiens, et qui même avait tâché autrefois de réciter et n'y avait pas réussi. Ayant amassé quelque chose en servant les comédiens, il s'était mêlé de tenir des chambres garnies et de prendre des pensionnaires, et par là s'était mis à son aise. Nous louâmes deux chambres assez commodes. Mademoiselle de la Boissière fut confirmée dans les mauvaises nouvelles qu'elle avait eues du père de Léonore, et en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligèrent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque temps notre voyage de Hollande, où elle avait résolu que je la conduirais; et la Rancune, qui allait y joindre une troupe de comédiens, voulut bien nous attendre, après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissière était souvent visitée par une de ses amies, qui avait servi en même temps qu'elle la femme de l'ambassadeur de France à Rome en qualité de femme de chambre, et qui avait même été sa confidente pendant le temps qu'elle fut ai-

Digitized by Google

mée du père de Léonore. C'était d'elle qu'elle avait appris l'éloignement de son prétendu mari, et nous en reçûmes plusieurs bons offices pendant le temps que nous fûmes à Paris. Je ne sortais que le moins souvent que je pouvais, de peur d'être vu de quelqu'un de ma connaissance; et je n'avais pas grand'peine à garder le logis, puisque j'étais avec Léonore, et que par les soins que je rendais à sa mère, je me mettais toujours de mieux en mieux dans son esprit. A la persuasion de cette femme dont je viens de vous parler, nous allâmes un jour nous promener à Saint-Cloud, pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôtesse fut de la partie, et la Rancune aussi. Nous prîmes un bateau, nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins; et, après avoir fait collation, la Rancune conduisit notre petite troupe vers notre bateau, tandis que je demeurais à compter dans un cabaret avec une hôtesse fort déraisonnable, qui me retint plus longtemps que je ne pensais. Je sortis d'entre ses mains au meilleur marché que je pus, et m'en retournai joindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la rivière, qui ramenait mes gens à Paris sans moi, et sans me laisser même un petit laquais qui portait mon épée et mon manteau. Comme j'étais sur le bord de l'eau, bien en peine de savoir pourquoi on ne m'avait pas attendu, j'entendis une grande rumeur dans un bateau; et, m'en étant approché, je vis deux ou trois gentilshommes, ou qui avaient l'air de l'être, qui voulaient battre un batelier parce qu'il refusait d'aller après notre bateau.

J'entrai à tout hasard dans ce bateau dans le temps qu'il quittait le bord, le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais si j'avais été en peine de ce que ma compagnie m'avait

Digitized by Google

laissé à Saint-Cloud, je ne fus pas moins embarrassé de voir que celui qui faisait cette violence était le même Saldagne à qui j'avais tant de sujets de vouloir du mal. Au moment où je le reconnus, il passa du bout du bateau où il était à celui où j'étais. Fort empêché de ma contenance, je lui cachai mon visage le mieux que je pus; mais, me trouvant si près de lui qu'il était impossible qu'il ne me reconnût, et me trouvant sans épée, je pris la résolution la plus désespérée du monde, dont la haine seule ne m'eût pas rendu capable, si la jalousie ne s'y fût mêlée. Je le saisis au corps dans l'instant qu'il me reconnut, et me jetai dans la rivière avec lui. Il ne put se prendre à moi, soit que ses gants l'en empêchassent, ou parce qu'il fut surpris. Jamais homme ne fut si près de se noyer que lui. La plupart des bateaux allèrent à son secours, chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident; et Saldagne seul sachant de quelle façon la chose était arrivée, n'était pas en état de s'en plaindre sitôt, ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord sans beaucoup de peine, n'ayant qu'un petit habit qui ne m'empêchait point de nager; et, l'affaire valant bien la peine d'aller vite, je fus éloigné de Saint-Cloud avant que Saldagne fût pêché. Si on eut de la peine à le sauver, je pense qu'on n'en eut pas moins à le croire, lorsqu'il déclara de quelle façon je m'étais hasardé pour le perdre; car je ne vois pas pourquoi il en aurait fait un secret. Je fis un grand tour pour regagner Paris, où je n'entrai que de nuit, sans avoir eu besoin de me faire sécher, le soleil et l'exercice violent que j'avais fait en courant n'ayant laissé que fort peu d'humidité dans mes habits.

Enfin je me revis avec ma chère Léonore, que je trouvai véritablement affligée. La Ran-

Digitized by Google

cune et notre hôtesse eurent une extrême joie de me voir, aussi bien que mademoiselle de la Boissière, qui, pour mieux faire croire que j'étais son fils à la Rancune et à notre hôtesse, avait bien fait la mère affligée. Elle me fit des excuses en particulier de ce que l'on ne m'avait pas attendu, et m'avoua que la peur qu'elle avait eue de Saldagne l'avait empêchée de songer à moi, outre qu'à la réserve de la Rancune, le reste de notre troupe n'eût fait que m'embarrasser si j'eusse eu prise avec Saldagne. J'appris alors qu'au sortir de l'hôtellerie ou cabaret où nous avions mangé, ce galant homme les avait suivis jusqu'au bateau, qu'il avait prié fort incivilement Léonore de se démasquer, et que sa mère l'ayant reconnu pour le meme homme qui avait tenté la même chose à Rome, elle avait regagné son bateau fort effrayée et l'avait fait avancer dans la rivière sans m'attendre. Saldagne, cependant, avait été joint par deux hommes de même trempe; et, après avoir quelque temps tenu conseil sur le bord de l'eau, il était entré avec eux dans le bateau, où je le trouvai menaçant le batelier pour le faire aller après Léonore. Cette aventure fut cause que je sortis encore moins que je n'avais fait. Mademoiselle de la Boissière devint malade quelque temps après, la mélancolie y contribuant beaucoup; et cela fut cause que nous passâmes à Paris une partie de l'hiver. Nous fûmes avertis qu'un prélat italien, qui revenait d'Espagne, passait en Flandres par Péronne. La Rancune eut assez de crédit pour nous faire comprendre dans son passe-port, en qualité de comédiens. Un jour que nous allâmes chez ce prélat italien, qui était logé dans la rue de Seine, nous soupâmes par complaisance dans le faubourg Saint-Germain avec des comédiens de la connaissance de la Rancune. Comme nous pas-

Digitized by Google

sions, lui et moi, sur le pont Neuf, bien avant dans la nuit, nous fûmes attaqués par cinq ou six tirelames. Je me défendis le mieux que je pus; et pour la Rancune, je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvait faire, et me sauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je fusse saisi par ces voleurs, mon épée m'étant malheureusement tombée des mains. La Rancune, qui se démêla vaillamment d'entre eux, en fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi, j'y perdis tout, à la réserve de mon habit; et, ce qui pensa me désespérer, ils me prirent une boîte de portrait, dans laquelle celui du père de Léonore était en émail, et dont mademoiselle de la Boissière m'avait prié de vendre les diamants. Je trouvai la Rancune chez un chirurgien, au bout du pont Neuf : il était blessé au bras et au visage, et moi, je l'étais fort légèrement à la tête. Mademoiselle de la Boissière s'affligea fort de la perte de son portrait; mais l'espérance d'en revoir bientôt l'original la consola. Enfin nous partîmes de Paris pour Péronne; de Péronne, nous allâmes à Bruxelles, et de Bruxelles à la Haye. Le père de Léonore en était parti quinze jours auparavant pour l'Angleterre, où il était allé servir le roi contre les parlementaires. La mère de Léonore en fut si affligée, qu'elle en tomba malade et en mourut. Elle me vit, en mourant, aussi affligé que si j'eusse été son fils. Elle me recommanda sa fille, et me fit promettre que je ne l'abandonnerais point, et que je ferais ce que je pourrais pour trouver son père, et la lui remettre entre les mains. A quelque temps de là, je fus volé par un Français de tout ce qui me restait d'argent, et la nécessité où je me trouvai avec Léonore fut telle, que nous prîmes parti dans votre troupe, qui nous reçut par l'entremise de la Rancune. Vous savez le

Digitized by Google

reste de mes aventures; elles ont été depuis ce temps-là communes avec les vôtres jusqu'à Tours, où je pense avoir vu encore le diable de Saldagne; et, si je ne me trompe, je ne serai pas longtemps en ce pays sans le trouver· ce que je crains moins pour moi que pour Léonore, qui serait abandonnée d'un serviteur fidèle, si elle me perdait, ou si quelque malheur me séparait d'elle.

Destin finit ainsi son histoire : et, après avoir consolé quelque temps mademoiselle de l'Etoile, que le souvenir de ses malheurs faisait alors autant pleurer que si elle n'eût fait que commencer d'être malheureuse, il prit congé des comédiennes, et s'alla coucher.

XIX. — Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. — Nouvelle disgrâce de Ragotin, et autres choses que vous lirez s'il vous plaît.

L'amour, qui fait tout entreprendre aux jeunes gens et tout oublier aux vieux, qui a été cause de la guerre de Troie et de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie qu'en quelque autre lieu que ce soit.

Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit; il inspira cent mille désirs déréglés à la Rappinière, qui en était fort susceptible, et rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'opérateur, ajoutant à sa vanité, bravoure et poésie, une quatrième folie, ou plutôt lui faisant faire une double infidélité; car il avait parlé d'amour longtemps auparavant à l'Etoile et à Angélique, qui lui avaient conseillé l'une et l'autre de ne prendre pas la peine de les aimer.

Digitized by Google

Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire.

Il triompha aussi de l'insensibilité et de la misanthropie de la Rancune, qui devint amoureux de l'opératrice : et ainsi le poëte Roquebrune, pour ses péchés, et pour l'expiation les livres réprouvés qu'il avait mis en lumière, eut pour rival le plus méchant homme du monde.

Cette opératrice avait nom doña Inézilla del Prado, native de Malaga, et son mari, ou soi-disant tel, le seigneur Ferdinando Ferdinandi, gentilhomme vénitien, natif de Caen en Normandie.

Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres personnes atteintes du même mal, aussi dangereusement pour le moins que ceux dont je viens de vous révéler le secret; mais nous vous les ferons connaître en temps et lieu.

La Rappinière était devenu amoureux de mademoiselle de l'Etoile, en lui voyant représenter Chimène, et avait fait dessein en même temps de découvrir son mal à la Rancune, qu'il jugeait capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'était imaginé la conquête d'une Espagnole digne de son courage.

Pour la Rancune, je ne sais pas bien par quels charmes cette étrangère put se rendre capable d'aimer un homme que haïssait tout le monde. Ce vieux comédien, devenu âme damnée avant le temps, je veux dire amoureux avant sa mort, était encore au lit quand Ragotin, pressé de son amour comme d'un mal de ventre, le vint trouver pour le prier de songer à son affaire, et d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passerait pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse.

Digitized by Google

La Rappinière entra en même temps dans la chambre de la Rancune qui achevait de s'habiller ; et, l'ayant tiré à part, lui avoua son infirmité, et lui dit que s'il le pouvait mettre dans les bonnes grâces de mademoiselle de l'Etoile, il n'y avait rien en sa puissance qu'il ne pût espérer de lui, jusqu'à une charge d'archer, et une sienne nièce en mariage, qui serait son héritière, parce qu'il n'avait point d'enfants. Le fourbe lui promit encore plus qu'il n'avait fait à Ragotin, dont cet avant-coureur du bourreau ne conçut pas de petites espérances.

Roquebrune vint aussi consulter l'oracle ; il était le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne, et il s'était imaginé que l'on croyait tout ce qu'il disait de sa maison, richesse, poésie et valeur, si bien qu'il ne s'offensait point des persécutions et des rompements de visière que lui faisait continuellement la Rancune. Il croyait que ce qu'il en faisait n'était que pour allonger la conversation ; outre qu'il entendait la raillerie mieux qu'homme au monde, et la souffrait en philosophe chrétien, quand même elle allait au solide. Il se croyait donc admiré de tous les comédiens, même de la Rancune, qui avait assez d'expérience pour n'admirer guère de choses, et qui, bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâche-laurier, s'était instruit amplement de ce qu'il était, pour savoir si les évêques et grands seigneurs de son pays, qu'il citait à tous moments comme ses parents, étaient véritablement des branches d'un arbre généalogique, que ce fou d'alliances et d'armoiries, aussi bien que de beaucoup d'autres choses, avait fait faire en vieux parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie, quoique cela dût l'embarrasser moins qu'un autre, ayant la

Digitized by Google

mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes, et de faire secret de tout, fort souvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier, et n'en fit point à deux fois pour lui dire qu'il était bien en peine de savoir si la femme de l'opérateur avait beaucoup d'esprit, parce qu'il avait aimé des femmes de toutes les nations, excepté des Espagnoles, et s'il valait la peine qu'il s'y amusât : qu'il ne serait pas plus pauvre quand il lui aurait fait un présent de cent pistoles, qu'il offrait de gagner à toutes rencontres, de la même façon qu'il faisait toujours tomber à propos sa bonne maison.

La Rancune lui dit qu'il ne connaissait pas assez doña Inezilla pour lui répondre de son esprit ; qu'il s'était trouvé souvent avec son mari dans les meilleures villes du royaume où il vendait du mithridate ; et que, pour s'informer de ce qu'il désirait savoir, il n'y avait qu'à lier conversation avec elle, puisqu'elle parlait français passablement. Roquebrune voulut lui confier sa généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'Espagnole la splendeur de sa race. Mais la Rancune lui dit que cela était meilleur à faire un chevalier de Malte qu'à se faire aimer. Roquebrune là-dessus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en sa main, et dit à la Rancune :

— Vous savez bien quel homme je suis.

— Oui, oui, lui répondit la Rancune, je sais bien quel homme vous êtes et quel homme vous serez toute votre vie.

Le poëte s'en retourna comme il était venu, et la Rancune, son rival et son confident tout ensemble, se rapprocha de la Rappinière et de Ragotin, qui étaient rivaux aussi sans le savoir.

Pour le vieux la Rancune, outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention sur ce

Digitized by Google

que l'on destine pour soi, et que naturellement il haïssait tout le monde, il avait de plus toujours eu grande aversion pour le poëte, qui sans doute ne la fit point cesser par cette confidence. La Rancune conçut donc le dessein à l'heure même de lui faire tous les plus méchants tours qu'il pourrait, à quoi son esprit de singe était fort propre. Pour ne perdre point de temps, il commença dès le jour même, par une insigne méchanceté, à lui emprunter de l'argent, dont il se fit habiller des pieds jusqu'à la tête, et se donna du linge. Il avait été malpropre toute sa vie; mais l'amour, qui fait de plus grands miracles, le rendit soigneux de sa personne sur la fin de ses jours. Il prit du linge blanc plus souvent qu'il n'appartenait à un vieux comédien de campagne, et commença de se teindre et raser le poil si souvent et avec tant de soin, que ses camarades s'en aperçurent.

Ce jour-là, les comédiens avaient été retenus pour représenter une comédie chez un des plus riches bourgeois de la ville, qui faisait un grand festin, et donnait le bal aux noces d'une demoiselle de ses parentes, dont il était tuteur. L'assemblée se faisait dans une maison des plus belles du pays, qu'il avait quelque part à une lieue de la ville, je n'ai pas bien su de quel côté. Le décorateur des comédiens et un menuisier y étaient allés dès le matin pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en fut en deux carrosses, et partit du Mans sur les dix heures du matin, pour arriver à l'heure du dîner, où ils devaient jouer la comédie. L'Espagnole doña Inezilla fut de la partie, aux prières des comédiennes et de la Rancune. Ragotin, qui en fut averti, alla attendre le carrosse dans une hôtellerie qui était au bout du faubourg, et attacha un beau cheval qu'il avait emprunté aux griffes d'une

Digitized by Google

salle basse qui répondait sur la rue. A peine se mettait-il à table pour dîner, qu'on l'avertit que les carrosses approchaient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour, une grande épée à son côté et une carabine en bandoulière. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il allait à une noce avec une si grande quantité d'armes offensives; et la Rancune même, son cher confident, ne l'a pu savoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval, les carrosses se trouvèrent si près de lui, qu'il n'eut pas le temps de chercher de l'avantage pour s'eriger en petit saint George. Comme il n'était pas fort bon écuyer et qu'il ne s'était pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde, il s'en acquitta de fort mauvaise grâce, le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en était court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier et porta la jambe droite de l'autre coté de la selle; mais les sangles, qui étaient un peu lâches, nuisirent beaucoup au petit homme; car la selle tourna sur le cheval quand il pensait monter dessus. Tout allait pourtant assez bien jusque-là; mais la maudite carabine qu'il portait en bandoulière, et qui lui pendait au cou comme un collier, s'était mise malheureusement entre ses jambes sans qu'il s'en aperçût, tellement qu'il s'en fallait beaucoup que son cul ne touchât au siége de la selle, qui n'était pas fort rase, et que la carabine traversait depuis le pommeau jusqu'à la croupière. Ainsi il ne se trouva pas à son aise, et ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus, les éperons qui armaient ses jambes courtes se firent sentir au cheval dans un endroit où jamais éperon n'avait touché. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'était nécessaire à un petit homme qui ne posait que sur une carabine. Il serra les jambes, le cheval

Digitized by Google

leva le derrière, et Ragotin, suivant la pente naturelle des corps pesants, se trouva sur le cou du cheval et s'y froissa le nez, le cheval ayant levé la tête par une furieuse saccade que l'imprudent lui donna ; mais, pensant réparer sa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en sauta, ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle et le mit sur la croupe, toujours la carabine entre les jambes. Le cheval, qui n'était pas accoutumé d'y porter quelque chose, fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes et le cheval releva le cul encore plus fort, et alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses, où nous le laisserons comme sur un pivot, pour nous reposer un peu ; car, sur mon honneur, cette description m'a plus coûté que tout le reste du livre, et encore n'en suis-je pas trop satisfait.

XX. — Le plus court du présent livre. Suite du trébuchement de Ragotin, et quelque chose de semblable qui arriva à Roquebrune.

Nous avons laissé Ragotin assis sur le pommeau d'une selle, fort empêché de sa contenance, et fort en peine de ce qui arriverait de lui. Je ne crois pas que défunt Phaéton, de malheureuse mémoire, ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son père, que le fut alors notre petit avocat sur un cheval doux comme un âne : et s'il ne lui en coûta pas la vie comme à ce fameux téméraire, il s'en faut prendre à la fortune, sur les caprices de laquelle j'aurais un beau champ pour m'étendre, si je n'étais obligé en conscience de le tirer vitement du péril où il se trouve ; car nous en aurons beaucoup à faire, tandis que notre troupe comique sera dans la ville du Mans. Aussitôt que l'infortuné Rago-

Digitized by Google

tin ne sentit qu'un pommeau de selle entre les deux parties de son corps qui étaient les plus charnues, et sur lesquelles il avait accoutumé de s'asseoir, comme font tous les animaux raisonnables; je veux dire qu'aussitôt qu'il se sentit n'être assis que sur fort peu de chose, il quitta la bride en homme de jugement, et se prit aux crins du cheval, qui se mit aussitôt à courir. Là-dessus la carabine tira. Ragotin crut en avoir au travers du corps; son cheval crut la même chose, et broncha si rudement, que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servait de siége, tellement qu'il pendit quelque temps aux crins du cheval, un pied accroché par son éperon à la selle, et l'autre pied et le reste du corps attendant le décrochement de ce pied accroché, pour donner en terre, de compagnie avec la carabine, l'épée, le baudrier et la bandoulière. Enfin le pied se décrocha, ses mains lâchèrent le crin, et il fallut tomber; ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avait monté. Tout cela se passa à la vue des carrosses qui s'étaient arrêtés pour le secourir, ou plutôt pour en avoir le plaisir. Il pesta contre le cheval, qui ne branla pas depuis sa chute; et, pour le consoler, on le reçut dans l'un des carrosses en la place du poëte, qui fut bien aise d'être à cheval pour galantiser à la portière où était Inezilla. Ragotin lui résigna l'épée et l'arme à feu, qu'il se mit sur le corps d'une façon toute martiale. Il allongea les étriers, ajusta la bride, et se prit sans doute mieux que Ragotin à monter sur sa bête. Mais il y avait quelque sort jeté sur ce malencontreux animal : la selle, mal sanglée, tourna comme à Ragotin; et ce qui attachait ses chausses s'étant rompu, le cheval l'emporta quelque temps un pied dans l'étrier, l'autre servant de cinquième jambe au cheval, et les parties de derrière du citoyen

Digitized by Google

du Parnasse fort exposées aux yeux des assistants, ses chausses lui étant tombées sur les jarrets. L'accident de Ragotin n'avait fait rire personne, à cause de la peur qu'on avait eue qu'il ne se blessât ; mais Roquebrune fut accompagné de grands éclats de risée que l'on fit dans les carrosses. Les cochers arrêtèrent leurs chevaux pour rire leur soûl ; et tous les spectateurs firent une grande huée après Roquebrune, au bruit de laquelle il se sauva dans une maison, laissant le cheval sur sa bonne foi ; mais il en usa mal, car il s'en retourna vers la ville. Ragotin, qui eut peur d'avoir à le payer, se fit descendre de carrosse, et alla après ; et le poëte, qui avait recouvert ses parties postérieures, rentra dans un des carrosses, fort embarrassé et embarrassant les autres de l'équipage de guerre de Ragotin, qui eut encore cette troisième disgrâce devant sa maîtresse, par où nous finirons ce vingtième chapitre.

XXI. — Qui peut-être ne sera pas trouvé fort divertissant.

Les comédiens furent fort bien reçus du maître de la maison, qui était honnête homme et des plus considérés du pays. On leur donna deux chambres pour mettre leurs hardes, et pour se préparer en liberté à la comédie, qui fut remise à la nuit. On les fit aussi dîner en particulier, et, après dîner, ceux qui voulurent se promener eurent à choisir entre un grand bois et un beau jardin. Un jeune conseiller du parlement de Rennes, proche parent du maître de la maison, accosta nos comédiens, et s'arrêta à faire conversation avec eux, ayant reconnu que Destin avait de l'esprit, et que les comédiennes, outre qu'elles étaient fort belles, étaient capables de dire autre chose

Digitized by Google

que des vers appris par cœur. On parla des choses dont on parle d'ordinaire avec des comédiens, de pièces de théâtre et de ceux qui les font. Ce jeune conseiller dit, entre autres choses, que les sujets connus, dont on pouvait faire des pièces régulières avaient tous été mis en œuvre; que l'histoire était épuisée, et qu'à la fin on serait réduit à se dispenser de la règle des vingt-quatre heures; que le peuple de la plus grande partie du monde ne savait point à quoi étaient bonnes les règles sévères du théâtre; que l'on prenait plus de plaisir à voir représenter les choses qu'à entendre les récits; et cela étant, que l'on pourrait faire des pièces qui seraient fort bien reçues sans tomber dans les extravagances des Espagnols, et sans se gêner par la rigueur des règles d'Aristote. De la comédie on vint à parler des romans.

Le conseiller dit qu'il n'y avait rien de plus divertissant que quelques romans modernes; que les Français seuls en savaient faire de bons; mais que les Espagnols avaient le secret de faire de petites histoires, qu'ils appellent Nouvelles, qui sont bien à notre usage et plus à la portée de l'humanité que ces héros imaginaires de l'antiquité, qui sont quelquefois incommodes à force d'être honnêtes gens: enfin, que les exemples imitables étaient pour le moins d'aussi grande utilité que ceux que l'on avait presque peine à concevoir. Et il conclut que, si l'on faisait des nouvelles en français aussi bien faites que quelques-unes de celles de Michel de Cervantes, elles auraient cours autant que les romans héroïques.

Roquebrune ne fut pas de cet avis. Il dit d'un ton fort absolu qu'il n'y avait point de plaisir à lire des romans, s'ils n'étaient composés d'aventures de princes, et encore de grands princes, et que par cette raison-là l'*Astrée* ne lui avait plu qu'en quelques endroits.

Digitized by Google

— Et dans quelles histoires trouverait-on assez de rois et d'empereurs pour nous faire des romans nouveaux? lui repartit le conseiller.

— Il en faudrait faire, dit Roquebrune, comme dans les romans tout à fait fabuleux, et qui n'ont aucun fondement dans l'histoire.

— Je vois bien, repartit le conseiller, que le livre de *don Quichotte* n'est pas trop bien avec vous.

— C'est le plus sot livre que j'aie vu, reprit Roquebrune, quoiqu'il plaise à quantité de gens d'esprit.

— Prenez garde, dit Destin, qu'il ne vous déplaise par votre faute plutôt que par la sienne.

Roquebrune n'eût pas manqué de reparties, s'il eût entendu ce qu'avait dit Destin; mais il était occupé à compter ses prouesses à quelques dames qui s'étaient approchées des comédiennes, auxquelles il ne promettait pas moins que de faire un roman en cinq parties, chacune de dix volumes, qui effacerait les *Cassandre*, les *Cléopâtre*, les *Polexandre* et les *Cyrus*, quoique ce dernier ait le surnom de *grand*, aussi bien que le fils de Pépin.

Cependant le conseiller disait à Destin et aux comédiennes, qu'il avait essayé de faire des nouvelles à l'imitation des Espagnols, et qu'il voulait leur en communiquer quelques-unes. Inezilla prend la parole, et dit en français, qui tenait plus du gascon que de l'espagnol, que son premier mari avait eu la réputation de bien écrire à la cour d'Espagne; qu'il avait composé quantité de nouvelles qui y avaient été bien reçues, et qu'elle en avait encore d'écrites à la main, qui réussiraient en français si elles étaient bien traduites. Le conseiller était fort curieux de cette sorte de livre. Il témoigna à l'Espagnole qu'elle lui ferait un

Digitized by Google

extrême plaisir de lui en donner la lecture; ce qu'elle lui accorda fort civilement.

— Et même, ajouta-t-elle, je pense en savoir autant que personne au monde : et comme quelques femmes de notre nation se mêlent d'en faire, et aussi des vers, j'ai voulu l'essayer comme les autres, et je puis vous en montrer quelques-unes de ma façon.

Roquebrune s'offrit témérairement, selon sa coutume, à les mettre en français. Inezilla qui était peut-être la plus déliée Espagnole qui ait jamais passé les Pyrénées pour venir en France, lui répondit que ce n'était pas assez de bien savoir le français, qu'il fallait savoir également l'espagnol, et qu'elle ne ferait point difficulté de lui donner ses nouvelles à traduire quand elle saurait assez de français pour juger s'il en était capable.

La Rancune, qui n'avait point encore parlé, dit qu'il n'en fallait pas douter, puisqu'il avait été correcteur d'imprimerie.

Il n'eut pas plutôt lâché la parole, qu'il se ressouvint que Roquebrune lui avait prêté de l'argent. Il ne le poussa donc point selon sa coutume, le voyant déjà tout défait de ce qu'il avait dit, et avouant avec confusion qu'il avait véritablement corrigé quelque temps chez les imprimeurs, mais que ce n'avait été que ses propres ouvrages.

Mademoiselle de l'Etoile dit alors à la doña Inezilla que, puisqu'elle savait tant d'historiettes, elle l'importunerait souvent pour lui en conter. L'Espagnole s'y offrit à l'heure même. On la prit au mot; tous ceux de la compagnie se mirent autour d'elle; et alors elle commença une histoire, non pas tout à fait dans les termes que vous l'allez lire dans le chapitre suivant, mais pourtant assez intelligiblement pour faire voir qu'elle avait bien de l'esprit en espagnol, puisqu'elle en faisait

Digitized by Google

beaucoup paraître dans une langue dont elle ne savait pas les beautés.

XXII. — A trompeur, trompeur et demi.

Une jeune dame de Tolède, nommée Victoria, de l'ancienne maison de Portocarrero, s'était retirée dans une maison qu'elle avait sur les bords du Tage, à demi-lieue de Tolède, en l'absence de son frère, qui était capitaine de cavalerie dans les Pays-Bas. Elle était demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans, d'un vieux gentilhomme qui s'était enrichi aux Indes, et qui, s'étant perdu en mer six mois après son mariage, avait laissé beaucoup de biens à sa femme.

Cette belle veuve, depuis la mort de son mari, s'était retirée auprès de son frère, et y avait vécu d'une façon si approuvée de tout le monde, qu'à l'âge de vingt ans les mères la proposaient à leurs filles comme un exemple, les maris à leurs femmes, et les galants à leurs désirs, comme une conquête digne de leur mérite : mais si sa vie retirée avait refroidi l'amour de plusieurs, elle avait d'un autre côté augmenté l'estime que tout le monde avait pour elle.

Elle goûtait en liberté les plaisirs de la campagne dans cette maison des champs, quand un matin ses bergers lui amènent deux hommes qu'ils avaient trouvés dépouillés de tous leurs habits, et attachés à des arbres où ils avaient passé la nuit. On leur avait donné à chacun une méchante cape de berger pour se couvrir, et ce fut dans ce bel équipage qu'ils parurent devant la belle Victoria. La pauvreté de leurs habits ne lui cacha point la riche mine du plus jeune, qui lui fit un compliment en honnête homme, et lui dit qu'il était un gentilhomme de Cordoue, appelé don Lopès

Digitized by Google

de Gongora ; qu'il venait de Séville, et qu'allant à Madrid pour des affaires d'importance, et s'étant amusé à jouer à une demi-journée de Tolède, où il avait dîné le jour auparavant, la nuit l'avait surpris : qu'il s'était endormi, et son valet aussi, en attendant un muletier qui était demeuré derrière ; et que des voleurs l'ayant trouvé comme il dormait, l'avaient lié à un arbre, et son valet, après les avoir dépouillés jusqu'à la chemise.

Victoria ne douta point de la vérité de ses paroles ; et sa bonne mine parlait en sa faveur, et il y avait toujours de la générosité à secourir un étranger réduit à une si fâcheuse nécessité. Il se rencontra heureusement que parmi les hardes que son frère lui avait laissées en garde, il y avait quelques habits ; car les Espagnols ne quittent point leurs vieux habits pour jamais quand ils en prennent de neufs. On choisit le plus beau et le mieux fait à la taille du maître ; et le valet fut aussi revêtu de ce que l'on put trouver sur-le-champ de plus propre pour lui.

L'heure du dîner étant venue, cet étranger, que Victoria fit manger à sa table, parut à ses yeux si bien fait, et l'entretint avec tant d'esprit, qu'elle crut que l'assistance qu'elle lui rendait ne pouvait jamais être mieux employée. Ils furent ensemble le reste du jour, et se plurent tellement l'un à l'autre, que la nuit même ils en dormirent moins qu'ils n'avaient accoutumé. L'étranger voulut envoyer son valet à Madrid quérir de l'argent, et faire faire des habits, ou du moins il en fit le semblant. La belle veuve ne voulut pas le permettre, et lui en promit pour achever son voyage. Il lui parla d'amour dès le jour même, et elle l'écouta favorablement. Enfin, en quinze jours, la commodité du lieu, le mérite égal en ces deux jeunes personnes, quantité de ser-

Digitized by Google

ments d'un côté, trop de franchise et de crédulité de l'autre, une promesse de mariage offerte, et la foi réciproquement donnée en présence d'un vieil écuyer et d'une suivante de Victoria, lui firent faire une faute dont jamais on ne l'eût crue capable, et mirent ce bienheureux étranger en possession de la plus belle dame de Tolède. Huit jours durant, ce ne furent que feux et flammes entre les jeunes amants.

Il fallut se séparer; ce ne furent que larmes. Victoria eût eu le droit de le retenir; mais l'étranger lui ayant fait valoir qu'il laissait perdre une affaire de grande importance pour l'amour d'elle, et lui protestant que le gain qu'il avait fait de son cœur lui faisait négliger celui d'un procès qu'il avait à Madrid, et même ses prétentions de la cour, elle fut la première à hâter son départ, ne l'aimant pas assez aveuglément pour préférer le plaisir d'être avec lui à son avancement. Elle fit faire des habits à Tolède pour lui et pour son valet, et lui donna de l'argent autant qu'il en voulut.

Il partit pour Madrid, monté sur une bonne mule, et son valet sur une autre, la pauvre dame véritablement accablée de douleur quand il partit, et lui, s'il ne fut pas beaucoup affligé, le contrefaisant avec la plus grande hypocrisie du monde.

Le jour même qu'il partit, une servante faisant la chambre où il avait couché, trouva une boîte de portraits enveloppée dans une lettre. Elle porta le tout à sa maîtresse, qui vit dans la bo te un visage parfaitement beau et fort jeune, et lut dans la lettre ces paroles, ou d'autres qui voulaient dire la même chose :

« Monsieur mon cousin,

» Je vous envoie le portrait de la belle El-

Digitized by Google

vire de Sylva. Quand vous la verrez, vous la trouverez encore plus belle que le peintre ne l'a faite. Don Pedro de Sylva, son père, vous attend avec impatience. Les articles de votre mariage sont tels que vous les avez souhaités, et ils vous sont fort avantageux à ce qu'il me semble. Tout cela vaut bien la peine que vous hâtiez votre voyage.

» Don Antoine de Ribera.

» De Madrid, etc. »

La lettre s'adressait à Fernand de Ribera, à Séville. Représentez-vous, je vous prie, l'étonnement de Victoria à la lecture d'une telle lettre, qui, selon toutes les apparences, ne pouvait être écrite à un autre qu'à son Lopès de Gongora. Elle voyait, mais trop tard, que cet étranger qu'elle avait si fort obligé, et si vite, lui avait déguisé son nom, et par ce déguisement elle devait être tout assurée de son infidélité. La beauté de la dame du portrait ne la devait pas moins mettre en peine, et ce mariage, dont les articles étaient déjà passés, achevait de la désespérer. Jamais personne ne s'affligea tant : ses soupirs pensèrent la suffoquer; elle pleura jusqu'à s'en faire du mal à la tête. « Misérable que je suis, disait-elle quelquefois en elle-même, et quelquefois aussi devant son vieil écuyer et sa suivante, qui avaient été témoins de son mariage, ai-je été si longtemps sage pour faire une faute irréparable, et devais-je refuser tant de personnes de condition de ma connaissance qui se fussent estimées heureuses de me posséder, pour me donner à un inconnu qui se moque peut-être de moi, après m'avoir rendue malheureuse pour toute ma vie? Que dira-t-on à Tolède, et que dira-

t-on dans toute l'Espagne? Un jeune homme lâche et trompeur sera-t-il discret? Devais-je lui témoigner que je l'aimais, avant que de savoir si j'en étais aimée? M'aurait-il caché son nom s'il avait été sincère, et dois-je espérer, après cela, qu'il cache les avantages qu'il a sur moi? Que ne fera point mon frère contre moi, après ce que j'ai fait moi-même? et de quoi lui sert l'honneur qu'il acquiert en Flandre, tandis que je le déshonore en Espagne? Non, non, Victoria, il faut tout entreprendre, puisque nous avons tout oublié; mais, avant que d'en venir à la vengeance et aux derniers remèdes, il faut essayer de gagner par adresse ce que nous avons mal conservé par imprudence. Il sera toujours assez à temps de se perdre quand il n'y aura plus rien à espérer. »

Victoria avait l'esprit bien fort, d'être capable de prendre sitôt une bonne résolution dans une si mauvaise affaire. Son vieil écuyer et sa suivante voulurent la conseiller, elle leur dit qu'elle savait tout ce qu'on pouvait lui dire, mais qu'il n'était plus question que d'agir. Dès le jour même un chariot et une charrette furent chargés de meubles et de tapisseries; et Victoria faisait courir le bruit par ses domestiques qu'il fallait qu'elle allât à la cour pour les affaires pressantes de son frère; elle monta en carrosse avec son écuyer et sa suivante, prit le chemin de Madrid, et se fit suivre par son bagage.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle s'informa du logis de don Pedro de Sylva; et, l'ayant appris, elle en loua un dans le même quartier. Son vieil écuyer avait nom Rodrigue Santillane; il avait été nourri jeune par le père de Victoria, et il aimait sa maîtresse comme si elle eût été sa fille. Ayant force habitude dans Madrid, où il avait passé sa jeunesse, il sut

Digitized by Google

en peu de temps que la fille de don Pedro de Sylva se mariait à un gentilhomme de Séville, qu'on appelait Fernand de Ribera; qu'un de ses cousins de même nom que lui avait fait ce mariage, et que don Pedro songeait déjà aux personnes qu'il mettrait auprès de sa fille. Dès le lendemain Rodrigue Santillane, honnêtement vêtu, Victoria, habillée en veuve de médiocre condition, et Béatrix, sa suivante, faisant le personnage de sa belle-mère, femme de Rodrigue, allèrent chez don Pedro, et demandèrent à lui parler. Don Pedro les reçut fort civilement. Et Rodrigue lui dit, avec beaucoup d'assurance, qu'il était un pauvre gentilhomme des montagnes de Tolède; qu'il avait une fille unique de sa première femme, qui était Victoria, dont le mari était mort depuis peu à Séville, où il demeurait, et que, voyant sa fille veuve avec peu de bien, il l'avait amenée à la cour pour lui chercher condition; qu'ayant entendu parler de lui et de sa fille qu'il était près de marier, il avait cru lui faire plaisir en lui venant offrir une jeune veuve très-propre à servir de duègne à la nouvelle mariée, et ajouta que le mérite de sa fille le rendait hardi à la lui offrir, et qu'il en serait pour le moins aussi satisfait qu'il l'avait pu être de sa bonne mine.

Avant que d'aller plus loin, il faut que j'apprenne à ceux qui ne le savent pas que les dames en Espagne ont des duègnes auprès d'elles; et ces duègnes sont à peu près la même chose que les gouvernantes ou dames d'honneur que nous voyons auprès des femde grande condition. Il faut que je dise encore que ces duègnes sont des animaux rigides et fâcheux, aussi redoutés pour le moins que les belles-mères.

Rodrigue joua si bien son personnage, et Victoria, belle comme elle était, parut, en son

Digitized by Google

habit simple, si agréable et de si bonne augure aux yeux de don Pedro de Sylva, qu'il la retint à l'heure même pour sa fille. Il offrit même à Rodrigue et à sa femme place dans sa maison. Rodrigue s'en excusa, et lui dit qu'il avait quelques raisons pour ne pas recevoir l'honneur qu'il voulait lui faire, mais que, logeant dans le même quartier, il serait prêt à lui rendre service toutes les fois qu'il voudrait l'employer.

Voilà donc Victoria dans la maison de don Pedro, fort aimée de lui et de sa fille Elvire, et fort enviée de tous les valets. Don Antoine de Ribera, qui avait fait le mariage de son infidèle cousin avec la fille de don Pedro de Sylva, lui venait souvent dire que son cousin était en chemin et qu'il lui avait écrit en partant de Séville : cependant ce cousin ne venait point, cela le mettait fort en peine. Don Pedro et sa fille ne savaient qu'en penser, et Victoria y prenait encore plus de part. Don Fernand n'avait garde de venir si vite.

Le jour même qu'il partit de chez Victoria, Dieu le punit de sa perfidie. En arrivant à Illescas, un chien, qui sortit d'une maison à l'improviste, fit peur à son mulet, qui lui froissa une jambe contre une muraille, et le jeta par terre. Don Fernand se démit une cuisse, et se trouva si mal de sa chute, qu'il ne put passer outre. Il fut sept ou huit jours entre les mains des médecins et chirurgiens du pays, qui n'étaient pas des meilleurs; et son mal devenant tous les jours plus dangereux, il fit savoir son infortune à son cousin, et le pria de lui envoyer un brancard.

A cette nouvelle, on s'affligea de sa chute, et on se réjouit de ce que l'on savait enfin ce qu'il était devenu. Victoria, qui l'aimait encore, en fut fort inquiète. Don Antoine envoya quérir don Fernand; il fut amené à Ma-

Digitized by Google

drid, où, tandis que l'on fit des habits pour lui et pour son train, qui fut fort magnifique (car il était aimé de sa maison et fort riche), les chirurgiens de Madrid, plus habiles que ceux d'Illescas, le guérirent parfaitement. Don Pedro de Sylva et sa fille Elvire furent avertis du jour que don Antoine de Ribera devait leur amener son cousin don Fernand. Il y a apparence que la jeune Elvire ne se négligea pas, et que Victoria ne fut pas sans émotion.

Elle vit entrer son infidèle, paré comme un nouveau marié; et, s'il lui avait plu mal vêtu et mal en ordre, elle le trouva l'homme du monde de la meilleure mine en ses habits de noces. Don Pedro n'en fut pas moins satisfait, et sa fille eût été bien difficile si elle eût trouvé quelque chose à redire. Tous les domestiques regardèrent le serviteur de leur jeune maîtresse de toute la grandeur de leurs yeux, et tout le monde de la maison en eut le cœur épanoui, à la réserve de Victoria, qui sans doute l'eut bien serré. Don Fernand fut charmé de la beauté d'Elvire, et avoua à son cousin qu'elle était encore plus belle que son portrait. Il lui fit ses premiers compliments en homme d'esprit, et parlant à elle et à son père, s'abstint le plus qu'il put de toutes les sottises que dit ordinairement à un beau-père et à une maîtresse un homme qui demande à se marier. Don Pedro de Sylva s'enferma dans un cabinet avec les deux cousins et avec un homme d'affaires, pour ajouter quelque chose qui manquait aux articles. Cependant Elvire demeura dans la chambre, environnée de toutes ses femmes, qui se réjouissaient devant elle de la bonne mine de son serviteur. La seule Victoria demeura froide et sérieuse au milieu des emportements des autres. Elvire la remarqua, et la tira à part pour lui dire qu'elle s'étonnait de ce qu'elle ne lui disait

Digitized by Google

rien de l'heureux choix que son père avait fait d'un gendre qui paraissait avoir tant de mérite ; et ajouta qu'au moins par flatterie ou par civilité, elle lui en devait dire quelque chose.

— Madame, lui dit Victoria, ce qui paraît de votre serviteur est si fort à son avantage, qu'il n'est point nécessaire de vous le louer. Ma froideur, que vous avez remarquée, ne vient point d'indifférence ; et je serais indigne des bontés que vous avez pour moi si je ne prenais part à tout ce qui vous touche. Je me serais donc réjouie de votre mariage aussi bien que les autres, si je connaissais moins celui qui doit être votre mari. Le mien était de Séville et sa maison n'était pas éloignée de celle du père de votre serviteur. Il est de bonne maison, il est riche, il est bien fait, et je veux croire qu'il a de l'esprit ; enfin il est digne de vous : mais vous méritez l'affection tout entière d'un homme, et il ne peut vous donner ce qu'il n'a pas. Je m'abstiendrais bien de vous dire des choses qui peuvent vous déplaire ; mais je ne m'acquitterais pas de tout ce que je vous dois si je ne vous découvrais tout ce que je sais de don Fernand, dans une affaire d'où dépend le bonheur ou le malheur de votre vie.

Elvire fut fort étonnée de ce que lui dit sa gouvernante ; elle la pria de ne pas différer davantage à lui éclaircir les doutes qu'elle lui avait mis dans l'esprit. Victoria lui dit que cela ne se pouvait dire devant ses servantes, ni en peu de paroles. Elvire feignit d'avoir affaire en sa chambre, où Victoria lui dit, aussitôt qu'elle se vit seule avec elle, que Fernand de Ribera était amoureux, à Séville, d'une Lucrèce de Monsalve, demoiselle fort aimable, quoique fort pauvre, qu'il en avait trois enfants, sous promesse de mariage ; que,

du vivant du père de Ribera, la chose avait été tenue secrète; et qu'après sa mort Lucrèce lui ayant demandé l'accomplissement de sa promesse, il s'était extrêmement refroidi; qu'elle avait remis cette affaire entre les mains de deux gentilshommes de ses parents, que cela avait fait grand éclat dans Séville, et que don Fernand s'en était absenté quelque temps par le conseil de ses amis, pour éviter les parents de cette Lucrèce, qui le cherchaient partout pour le tuer. Elle ajouta que l'affaire était dans cet état quand elle quitta Séville il y avait un mois, et que le bruit courait en même temps que don Fernand allait se marier à Madrid. Elvire ne put s'empêcher de lui demander si cette Lucrèce était fort belle. Victoria lui dit qu'il ne lui manquait que du bien, et la laissa fort rêveuse, et résolue d'informer promptement son père de ce qu'elle venait d'apprendre. On vint l'appeler en même temps pour venir trouver son serviteur, qui avait achevé avec son père, ce qui les avait fait retirer en particulier. Elvire s'y en alla; et en attendant, Victoria demeura dans l'antichambre, où elle vit entrer ce même valet qui accompagnait son infidèle quand elle le reçut si généreusement en sa maison auprès de Tolède. Ce valet apportait à son maître un paquet de lettres qu'on lui avait donné à la poste de Séville. Il ne put reconnaître Victoria, que la coiffure de veuve avait fort déguisée. Il la pria de le faire parler à son maître, pour lui donner ses lettres. Elle lui dit qu'il ne lui pourrait parler de longtemps; mais que, s'il voulait lui confier son paquet, elle irait le lui porter quand on pourrait lui parler. Le valet n'en fit point de difficulté, et lui ayant remis son paquet entre les mains, s'en retourna où il avait affaire. Victoria, qui n'avait rien à négliger,

Digitized by Google

monta dans sa chambre, ouvrit le paquet, et en moins de rien le referma, y ajoutant une lettre qu'elle écrivit à la hâte. Cependant les deux cousins achevèrent leur visite. Elvire vit le paquet de don Fernand entre les mains de sa gouvernante, et lui demanda ce que c'était. Victoria lui dit d'un air indifférent que le valet de don Fernand le lui avait donné pour le rendre à son maître, et qu'elle allait envoyer après, parce qu'elle ne s'était point trouvée quand il était sorti. Elvire lui dit qu'il n'y avait point de danger à l'ouvrir, et que l'on y trouverait peut-être quelque chose de l'affaire qu'elle lui avait apprise. Victoria, qui ne demandait pas mieux, l'ouvrit encore une fois. Elvire en regarda toutes les lettres, et ne manqua pas de s'arrêter sur celle qu'elle vit écrite en lettres de femme, qui s'adressait à Fernand de Ribera à Madrid. Voici ce qu'elle y lut :

« Votre absence et la nouvelle que j'ai apprise que l'on vous mariait à la cour, vous feront bientôt perdre une personne qui vous aime plus que sa vie, si vous ne venez bientôt la désabuser et accomplir ce que vous ne pouvez différer ou lui refuser sans une froideur ou une trahison manifeste. Si ce que l'on dit de vous est véritable, et si vous ne songez plus au tort que vous me faites, et à nos enfants, au moins devriez-vous songer à votre vie, que mes cousins sauront bien vous faire perdre quand vous me réduirez à les en prier, puisqu'ils ne vous la laissent qu'à ma prière.

» LUCRÈCE DE MONSALVE.

» De Séville, etc. »

Elvire ne douta plus de tout ce que lui avait dit sa gouvernante, après la lecture de cette lettre. Elle la fit voir à son père, qui ne put

Digitized by Google

assez s'étonner qu'un gentilhomme de condition fût assez lâche pour manquer de fidélité à une demoiselle qui le valait bien, et de qui il avait eu des enfants. A l'heure même, il alla s'en informer plus amplement d'un gentilhomme de Séville de ses grands amis, par lequel il avait déjà été instruit du bien et des affaires de don Fernand.

A peine fut-il sorti, que don Fernand vint demander ses lettres, suivi de son valet, qui lui avait dit que la gouvernante de sa maîtresse s'était chargée de les lui rendre. Il trouva Elvire dans la salle, et lui dit que quoique deux visites lui fussent pardonnables dans les termes où il était avec elle, il ne venait pas tant pour la voir que pour lui demander ses lettres, que son valet avait laissées à sa gouvernante. Elvire lui répondit qu'elle les avait prises; qu'elle avait eu la curiosité d'ouvrir le paquet, ne doutant point qu'un homme de son âge n'eût quelque attachement de galanterie dans une grande ville comme Séville; et que, si sa curiosité ne l'avait pas beaucoup satisfaite, elle lui avait appris en récompense que ceux qui se mariaient ensemble avant de se connaître hasardaient beaucoup. Elle ajouta ensuite qu'elle ne voulait pas lui retarder davantage le plaisir de lire ses lettres; en achevant ces paroles, elle lui donna son paquet et la lettre contrefaite; et, lui faisant la révérence, le quitta sans attendre la réponse.

Don Fernand demeura fort étonné de ce qu'il entendit dire à sa maîtresse. Il lut la lettre supposée, et vit bien que l'on voulait troubler son mariage par une fourbe. Il s'adressa à Victoria, qui était demeurée dans la salle, et lui dit, sans s'arrêter beaucoup à son visage, que quelque rival ou quelque personne malicieuse avait supposé la lettre qu'il venait de lire.

Digitized by Google

— Moi, une femme dans Séville ! s'écria-t-il tout étonné; moi des enfants ! Ah ! si ce n'est la plus imprudente imposture du monde, je veux qu'on me coupe la tête.

Victoria lui dit qu'il pouvait bien être innocent, mais que sa maîtresse ne pouvait moins faire que de s'en éclaircir, et que très-assurément le mariage ne passerait pas outre que don Pedro ne fût assuré, par un gentilhomme de Séville de ses amis, qu'il était allé chercher exprès, que cette prétendue intrigue fût supposée.

— C'est ce que je souhaite, lui répondit don Fernand, et s'il y a seulement dans Séville une dame qui ait nom Lucrèce de Monsalve, je veux ne passer jamais pour un homme d'honneur ; et je vous prie, continua-t-il, si vous êtes bien dans l'esprit d'Elvire, comme je n'en doute pas, de me l'avouer, afin que je vous conjure de me rendre de bons offices auprès d'elle.

— Je crois sans vanité, lui répondit Victoria, qu'elle ne fera pas pour un autre ce qu'elle m'aura refusé, mais je connais aussi son humeur : on ne l'apaise pas aisément quand elle se croit désobligée. Et comme toute l'espérance de ma fortune n'est fondée que sur la bonne volonté qu'elle a pour moi, je n'irai pas lui manquer de complaisance pour en avoir trop pour vous, et hasarder de me mettre mal auprès d'elle, en tâchant de lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a de votre sincérité. Je suis pauvre, ajouta-t-elle, et c'est à moi beaucoup perdre que de ne gagner pas. Si ce qu'elle m'a promis pour me remarier m'allait manquer, je serais veuve toute ma vie, quoique, jeune comme je suis, je puisse encore plaire à quelque honnête homme ; mais on dit bien vrai que sans argent...

Elle allait enfiler un long prône de gouver-

Digitized by Google

nante; car, pour la bien contrefaire, il fallait parler beaucoup. Mais don Fernand lui dit en l'interrompant.

— Rendez-moi le service que je vous demande, et je vous mettrai en état de pouvoir vous passer des récompenses de votre maîtresse; et pour vous montrer, ajouta-t-il, que je veux vous donner autre chose que des paroles, donnez-moi du papier et de l'encre, et je vous ferai une promesse de ce que vous voudrez.

— Jésus! monsieur, lui dit la fausse gouvernante, la parole d'un honnête homme suffit; mais, pour vous plaire, je m'en vais querir ce que vous demandez.

Elle revint avec ce qu'il fallait pour faire une promesse de plus de cent millions d'or: et don Fernand fut si galant homme, ou plutôt il avait la possession d'Elvire tellement à cœur, qu'il lui écrivit son nom en blanc dans une feuille de papier, pour l'obliger par cette confiance à le servir de bonne façon.

Voilà Victoria sur les nues; elle promit des merveilles à don Fernand, et lui dit qu'elle voulait être la plus malheureuse du monde si elle n'allait travailler en cette affaire comme pour elle-même, et elle ne mentait pas. Don Fernand la quitta rempli d'espérance, et Rodrigue Santillane, son écuyer, qui passait pour son père, l'étant venu voir pour apprendre ce qu'elle avait avancé pour son dessein, elle lui en rendit compte et lui montra le blanc signé, dont il loua Dieu avec elle de ce que tout semblait contribuer à sa satisfaction. Pour ne point perdre de temps il s'en retourna à son logis, que Victoria avait loué à côté de celui de don Pedro, comme je vous l'ai déjà dit, et là il écrivit, au-dessus du seing de don Fernand, une promesse de mariage attestée de témoins, et datée du temps que Victoria reçut

Digitized by Google

cet infidèle dans sa maison des champs. Il écrivait aussi bien qu'homme qui fût en Espagne, et avait si bien étudié la lettre de don Fernand sur des vers qu'il avait écrits de sa main, et qu'il avait laissés à Victoria, que don Fernand même s'y fût trompé.

Don Pedro de Sylva ne trouva point le gentilhomme qu'il était allé chercher pour s'informer du mariage de don Fernand; il laissa un billet à son logis, et revint au sien, où le soir même Elvire ouvrit son cœur à sa gouvernante, et lui assura qu'elle désobéirait plutôt à son père que d'épouser jamais don Fernand, lui avouant de plus qu'elle était engagée d'affection avec un Diego de Maradas, il y avait longtemps; qu'elle avait déféré à son père, en forçant son inclination pour lui plaire; et puisque Dieu avait permis que la mauvaise foi de don Fernand fût découverte, qu'elle croyait en le refusant obéir à la volonté divine qui semblait lui destiner un autre époux.

Vous devez croire que Victoria fortifia Elvire dans ses bonnes résolutions, et ne lui parla pas alors selon l'intention de don Fernand.

— Don Diego de Maradas, lui dit alors Elvire, est mal satisfait de moi, à cause que je l'ai quitté pour obéir à mon père; mais aussitôt que je le favoriserai seulement d'un regard, je suis assurée de le faire revenir, quand il serait aussi éloigné de moi que don Fernand l'est de sa Lucrèce.

— Ecrivez-lui, mademoiselle, lui dit Victoria, et je m'offre à lui porter votre lettre.

Elvire fut ravie de voir sa gouvernante si favorable à ses desseins. Elle fit mettre les chevaux au carrosse pour Victoria, qui monta dedans avec un beau poulet pour don Diego; et, s'étant fait descendre chez son père Santillane, renvoya le carrosse de sa maîtresse, disant au cocher qu'elle irait bien à pied où

elle voulait aller. Le bon Santillane lui fit voir la promesse de mariage qu'il avait faite; et elle écrivit aussitôt deux billets, l'un à Diego de Maradas, et l'autre à Pedro de Sylva, père de sa maîtresse. Par ces billets, signés *Victoria Portocarrero*, elle leur enseignait son logis, et les priait de les venir trouver pour une affaire qui lui était de grande importance. Tandis que l'on porta ces billets à ceux à qui ils étaient adressés, Victoria quitta son habit simple de veuve, s'habilla richement, fit paraître ses cheveux, que l'on assurait avoir été des plus beaux, et se coiffa en dame fort galante.

Don Diego de Maradas la vint trouver un moment après, pour savoir ce que lui voulait une dame dont il n'avait jamais entendu parler. Elle le reçut fort civilement; et à peine avait-il pris un siége auprès d'elle, qu'on lui vint dire que Pedro de Sylva demandait à la voir. Elle pria don Diego de se cacher dans son alcôve, en l'assurant qu'il lui importait extrêmement d'entendre la conversation qu'elle allait avoir avec don Pedro. Il fit sans résistance ce que voulut une dame si belle et de si bonne mine, et don Pedro fut introduit dans la chambre de Victoria, qu'il ne put reconnaître, tant sa coiffure différente de celle qu'elle portait chez lui, et la richesse de ses habits, avait augmenté sa bonne mine et changé l'air de son visage. Elle fit asseoir don Pedro en un lieu où don Diego pouvait entendre tout ce qu'elle lui disait, et lui parla en ces termes:

— Je crois, monsieur, que je dois vous apprendre d'abord qui je suis, pour ne vous laisser pas plus longtemps dans l'impatience où vous devez être de le savoir. Je suis de Tolède, de la maison de Portocarrero; j'ai été mariée à seize ans et me suis trouvée veuve

Digitized by Google

six mois après mon mariage. Mon père portait la croix de saint Jacques, et mon frère est de l'ordre de Calatrava.

Don Pedro l'interrompit pour lui dire que son père avait été de ses intimes amis.

— Ce que vous m'apprenez là me réjouit extrêmement, lui répondit Victoria, car j'aurai besoin de beaucoup d'amis dans l'affaire dont j'ai à vous parler.

Elle apprit ensuite à don Pedro ce qui lui était arrivé avec don Fernand, et lui mit entre les mains la promesse que Santillane avait contrefaite. Aussitôt qu'il l'eut lue, elle reprit la parole et lui dit :

— Vous savez, monsieur, à quoi l'honneur oblige une personne de ma condition. Quand la justice ne serait pas de mon côté, mes parents et mes amis ont beaucoup de crédit et sont assez intéressés dans mon affaire pour la porter aussi loin qu'elle puisse aller. J'ai cru, monsieur, que je devais vous avertir de mes prétentions, afin que vous ne passiez pas outre dans le mariage de mademoiselle votre fille. Elle mérite mieux qu'un homme infidèle et je vous crois trop sage pour vous opiniâtrer à lui donner un mari qu'on pourrait lui disputer.

— Quand il serait grand d'Epagne, répondit don Pedro, je n'en voudrais point s'il était injuste; non-seulement il n'épousera point ma fille, mais encore je lui défendrai ma maison, et pour vous, madame, je vous offre ce que j'ai de crédit et d'amis. J'avais déjà été averti qu'il était homme à prendre son plaisir partout où il le trouve, et même de le chercher aux dépens de sa réputation. Etant de cette humeur, quand bien même il ne serait pas à vous, il ne serait jamais à ma fille, laquelle. s'il plaît à Dieu, ne manquera point de maris dans la cour d'Espagne.

Digitized by Google

Don Pedro ne demeura pas davantage avec Victoria, voyant qu'elle n'avait plus rien à lui dire; et Victoria fit sortir don Diego de derrière son alcôve, d'où il avait entendu toute la conversation qu'elle avait eue avec le père de sa maîtresse. Elle ne fit donc point une seconde relation de son histoire: elle lui donna la lettre d'Elvire, qui le ravit d'aise, et parce qu'il eût pu être en peine de savoir par quelle voie elle etait venue en ses mains, elle lui fit confidence de sa métamorphose en duègne, sachant bien qu'il avait autant d'intérêt qu'elle à tenir la chose secrète.

Don Diego, avant de quitter Victoria, écrivit à sa maîtresse une lettre où la joie de voir ses espérances ressuscitées faisait bien juger du déplaisir qu'il avait eu quand il les avait perdues. Il se sépara de la belle veuve, qui prit aussitôt son habit de gouvernante, et s'en retourna chez Don Pedro.

Cependant, don Fernand de Ribera était allé chez sa maîtresse et y avait mené son cousin don Antoine pour tâcher de raccommoder ce qu'avait gâté la lettre contrefaite par Victoria. Don Pedro les trouva avec sa fille, qui était bien empêchée à leur répondre; car, pour la justification de don Fernand, ils ne demandaient pas mieux que l'on s'informât, dans Séville même, s'il y avait jamais eu une Lucrèce de Monsalve. Ils redirent devant don Pedro tout ce qui devait servir à la décharge de don Fernand. A quoi il répondit que, si l'attachement avec la dame de Séville était une fourbe, il était aisé de la détruire; mais qu'il venait de voir une dame de Tolède, nommée Victoria Portocarrero, à qui don Fernand avait promis mariage, et à qui il devait encore davantage, pour en avoir été généreusement assisté sans en être connu; qu'il ne le pouvait nier, puisqu'il lui avait donné une pro-

Digitized by Google

messe écrite de sa main ; et ajouta qu'un gentilhomme d'honneur ne devait point songer à se marier à Madrid, l'étant déjà à Tolède.

En achevant ces paroles, il fit voir aux deux cousins la promesse de mariage en bonne forme. Don Antoine reconnut l'écriture de son cousin ; et don Fernand qui s'y trompait lui-même, quoiqu'il sût bien qu'il ne l'avait jamais écrite, devint l'homme du monde le plus confus.

Le père et la fille se retirèrent, après les avoir salués assez froidement. Don Antoine querella son cousin de l'avoir employé dans une affaire, tandis qu'il songeait à une autre. Ils remontèrent dans leur carrosse, où don Antoine, ayant fait avouer à don Fernand son mauvais procédé avec Victoria, lui reprocha cent fois la noirceur de son action, et lui représenta les fâcheuses suites qu'elle pouvait avoir. Il lui dit qu'il ne fallait plus songer à se marier, non-seulement dans Madrid, mais dans toute l'Espagne, et qu'il serait bien heureux d'en être quitte pour épouser Victoria sans qu'il lui en coutât du sang, ou peut-être la vie, le frère de Victoria n'étant pas un homme à se contenter d'une simple satisfaction dans une affaire d'honneur. Ce fut à don Fernand à se taire, tandis que son cousin lui faisait tant de reproches. Sa conscience le convainquait suffisamment d'avoir trompé et trahi une personne qui l'avait obligé ; et cette promesse le faisait devenir fou, ne pouvant comprendre par quel enchantement on la lui avait fait écrire.

Victoria étant revenue chez don Pedro en son habit de veuve, donna la lettre de don Diego à Elvire, laquelle lui conta que les deux cousins étaient venus pour se justifier ; mais qu'il y avait bien autre chose à reprocher à don Fernand que ses amours avec la dame de Sé-

Digitized by Google

ville. Elle lui apprit ensuite ce qu'elle savait mieux qu'elle, dont elle fit bien l'étonnée, détestant cent fois la méchante action de don Fernand. Ce jour-là même, Elvire fut priée d'aller voir représenter une comédie chez une de ses parentes.

Victoria, qui ne songeait qu'à son affaire, espéra que si Elvire la voulait croire, cette comédie ne serait pas inutile à ses desseins. Elle dit à sa jeune maîtresse que, si elle voulait voir don Diego, il n'y avait rien de si aisé ; que la maison de son père Santillane était le lieu le plus commode du monde pour cette entrevue, et que, la comédie ne commençant qu'à minuit, elle pouvait partir de bonne heure, et avoir vu don Diego sans arriver trop tard chez sa parente. Elvire, qui aimait véritablement don Diego, et qui ne s'était laissée aller à épouser don Fernand que par la déférence qu'elle avait aux volontés de son père, n'eut point de répugnance à ce que lui proposa Victoria.

Elles montèrent en carrosse aussitôt que don Pedro fut couché, et allèrent descendre au logis que Victoria avait loué. Santillane, comme maître de la maison, en fit les honneurs, secondé par Béatrix, qui jouait le personnage de sa femme, belle-mère de Victoria. Elvire écrivit un billet à don Diego, qui lui fut porté à l'heure même ; et Victoria en particulier en fit un à don Fernand, au nom d'Elvire, par lequel elle lui mandait qu'il ne tiendrait qu'à lui que leur mariage ne s'achevât ; qu'elle y était engagée par son mérite, et qu'elle ne voulait point se rendre malheureuse pour être trop complaisante à la mauvaise humeur de son père. Par le même billet elle lui donnait des enseignes si remarquables pour trouver sa maison, qu'il était impossible de la manquer.

Digitized by Google

Ce second billet partit quelque temps après celui qu'Elvire avait écrit à don Diego.

Victoria en fit un troisième, que Santillane porta lui-même à Pedro de Sylva, par lequel elle lui donnait avis en gouvernante de bien et d'honneur, que sa fille, au lieu d'aller à la comédie s'était fait mener à la maison où logeait son père; qu'elle avait envoyé quérir don Fernand pour l'épouser; et que, sachant bien qu'il n'y consentirait jamais, elle avait cru l'en devoir avertir, pour lui témoigner qu'il ne s'était point trompé dans la bonne opinion qu'il avait eue d'elle en la choisissant pour gouvernante d'Elvire. Santillane de plus avertit don Pedro de ne venir point sans un alguazil, que nous appelons à Paris un commissaire.

Don Pedro, qui était déjà couché, se fit habiller à la hâte, l'homme du monde le plus en colère. Pendant qu'il s'habillera, et qu'il enverra quérir un commissaire, retournons voir ce qui se passe chez Victoria. Par une heureuse rencontre, les billets furent reçus par les deux amoureux. Don Diego, qui avait reçu le sien le premier, arriva aussi le premier à l'assignation. Victoria le reçut, et le mit dans une chambre avec Elvire. Je ne m'amuserai point à vous dire les caresses que ces jeunes amants se firent; don Fernand, qui frappe à la porte, ne m'en donne pas le temps. Victoria alla lui ouvrir elle-même, après lui avoir bien fait valoir le service qu'elle lui rendait, dont l'amoureux gentilhomme lui fit cent remerciements, lui promettant encore plus qu'il ne lui avait donné. Elle le mena dans une chambre, où elle le pria d'attendre Elvire, qui allait arriver, et l'enferma sans lui laisser de la lumière, lui disant que sa maîtresse le voulait ainsi, et qu'ils n'auraient pas été un moment ensemble qu'elle ne se rendît visible; mais qu'il fal-

Digitized by Google

lait donner cela à la pudeur d'une jeune fille de condition, laquelle, dans une action si hardie, aurait peine à s'accoutumer d'abord à la vue de celui même pour l'amour de qui elle la faisait.

Cela fait, Victoria, le plus diligemment qu'il lui fut possible, se fit extrêmement leste, et s'ajusta autant que le peu de temps qu'elle avait le put permettre. Elle entra dans la chambre où était don Fernand, qui n'eut pas la moindre défiance qu'elle ne fut Elvire, n'étant pas moins jeune qu'elle, et ayant sur elle des habits et des parfums à la mode d'Espagne, qui eussent fait passer la moindre servante pour une personne de condition.

Là-dessus, don Pedro, le commissaire et Santillane arrivérent. Ils entrent dans la chambre où était Elvire avec son serviteur. Les jeunes amants furent extrêmement surpris. Don Pedro, dans les premiers mouvements de sa colère, en fut si aveuglé, qu'il pensa donner de son épée à celui qu'il croyait être don Fernand. Le commissaire, qui avait reconnu don Diego, lui cria, en lui arrêtant le bras, qu'il prît garde à ce qu'il faisait, et que ce n'était pas Fernand de Ribera qui était avec sa fille, mais don Diego de Maradas, homme d'aussi grande condition et aussi riche que lui. Don Pedro en usa en homme sage et releva lui-même sa fille, qui s'était jetée à genoux devant lui. Il considéra que, s'il lui donnait de la peine en s'opposant à son mariage, il s'en donnerait aussi, et qu'il ne lui aurait pas trouvé un meilleur parti quand il l'aurait choisi lui-même. Santillane pria don Pedro, le commissaire et tous ceux qui étaient dans la chambre de le suivre, et les mena dans celle où don Fernand était enfermé avec Victoria. On la fit ouvrir au nom du roi. Don Fernand l'ayant ouverte, et voyant

Digitized by Google

don Pedro accompagné d'un commissaire, il leur dit avec beaucoup d'assurance, qu'il était avec sa femme Elvire de Sylva. Don Pedro lui répondit qu'il se trompait, que sa fille était mariée à un autre.

— Et pour vous, ajouta-t-il, vous ne pouvez plus désavouer que Victoria Portocarrero ne soit votre femme.

Victoria se fit alors connaître à son infidèle, qui se trouva le plus confus homme du monde. Elle lui reprocha son ingratitude, à quoi il n'eut rien à répondre, et encore moins au commissaire, qui lui dit qu'il ne pouvait faire autrement que de le mener en prison. Enfin le remords de sa conscience, la peur d'aller en prison, les exhortations de don Pedro, qui lui parla en homme d'honneur, les larmes de Victoria, sa beauté, qui n'était pas moindre que celle d'Elvire, et plus que toute autre chose, un reste de générosité qui s'était conservée dans l'âme de don Fernand, malgré toutes les débauches et les emportements de sa jeunesse, le forcèrent de se rendre à la raison et au mérite de Victoria. Il l'embrassa avec tendresse; elle pensa s'évanouir en sa présence, et il y a apparence que les baisers de don Fernand ne servirent pas peu à l'en empêcher. Don Pedro, don Diego et Elvire prirent part au bonheur de Victoria, et Santillane et Béatrix en pensèrent mourir de joie. Don Pedro donna force louanges à don Fernand d'avoir si bien réparé sa faute. Les deux jeunes dames s'embrassèrent avec autant de témoignages d'amitié que si elles eussent baisé leurs amants. Don Diego de Maradas fit cent protestations d'obéissance à son beau-père, ou du moins qui devait l'être bientôt. Don Pedro, avant de s'en retourner chez lui avec sa fille, prit la parole des uns et des autres, que le lendemain ils viendraient tous dîner chez lui,

Digitized by Google

où quinze jours durant il voulait que la réjouissance fît oublier les inquiétudes que l'on avait souffertes. Le commissaire en fut instamment prié; il promit de s'y trouver. Don Pedro le ramena chez lui, et don Fernand demeura avec Victoria, qui eut alors autant de sujet de se réjouir qu'elle en avait eu de s'affliger.

XXIII. — Malheur imprévu qui fut cause qu'on ne joua point la comédie.

Inezilla conta son histoire avec une grâce merveilleuse : Roquebrune en fut si satisfait, qu'il lui prit la main et la lui baisa par force. Elle lui dit en espagnol que l'on souffrait tout des grands seigneurs et des fous, de quoi la Rancune lui sut bon gré en son âme. Le visage de cette Espagnole commençait à se passer, mais on y voyait encore de beaux restes; et quand elle eût été moins belle, son esprit l'eût rendue préférable à une plus jeune. Tous ceux qui avaient ouï son histoire, demeurèrent d'accord qu'elle l'avait rendue agréable en une langue qu'elle ne savait pas encore, et dans laquelle elle était contrainte de mêler quelquefois de l'italien et de l'espagnol pour se faire bien entendre. L'Etoile lui dit qu'au lieu de lui faire des excuses de l'avoir tant fait parler, elle attendait des remercîments d'elle pour lui avoir donné moyen de faire voir qu'elle avait beaucoup d'esprit.

Le reste de l'après-dîner se passa en conversation : le jardin fut plein de dames et des plus honnêtes gens de la ville, jusqu'à l'heure du souper. On soupa à la mode du Mans, c'est-à-dire que l'on fit fort bonne chère, et tout le monde prit place pour entendre la comédie.

Mais mademoiselle de la Caverne et sa fille

Digitized by Google

ne s'y trouvèrent point : on les envoya chercher ; on fut une demi-heure sans en avoir de nouvelles. Enfin, on ouït une grande rumeur hors de la salle, et presque en même temps on vit entrer la pauvre la Caverne échevelée, le visage meurtri et sanglant, et criant comme une femme furieuse, que l'on avait enlevé sa fille. A cause des sanglots qui la suffoquaient, elle avait tant de peine à parler, qu'on en eut beaucoup à apprendre d'elle que des hommes qu'elle ne connaissait point étaient entrés dans le jardin par une porte de derrière, comme elle répétait son rôle avec sa fille ; que l'un d'eux l'avait saisie, auquel elle avait pensé arracher les yeux, voyant que deux autres emmenaient sa fille; que cet homme l'avait mise en l'état où on la voyait, et s'était remis à cheval et ses compagnons aussi, dont l'un tenait sa fille devant lui. Elle dit encore qu'elle les avait suivis longtemps criant : « Aux voleurs ! » mais que, n'étant entendue de personne, elle était revenue demander du secours.

Et, achevant de parler, elle se mit si fort à pleurer qu'elle fit pitié à tout le monde. Toute l'assemblée s'en émut. Destin monta sur un cheval, sur lequel Ragotin venait d'arriver du Mans (je ne sais pas au vrai si c'était le même qui l'avait déjà jeté par terre). Plusieurs jeunes hommes de la compagnie montèrent sur les premiers chevaux qu'ils trouvèrent et coururent après Destin, qui était déjà bien loin. La Rancune et l'Olive allèrent à pied avec leurs épées, après ceux qui allèrent à cheval. Roquebrune demeura avec l'Etoile et Inezilla, qui consolaient la Caverne le mieux qu'elles pouvaient. On a trouvé à redire de ce qu'il ne suivit pas ses compagnons. Quelques-uns ont cru que c'était par poltronnerie, et d'autres, plus indulgents, ont trouvé qu'il n'avait pas

Digitized by Google

mal fait de demeurer auprès de ces dames.

Cependant, on fut réduit dans la compagnie à danser aux chansons, le maître de la maison n'ayant point fait venir de violons à cause de la comédie. La pauvre la Caverne se trouva si mal qu'elle se coucha dans un des lits de la chambre où étaient leurs hardes. L'Etoile en eut soin comme si c'eût été sa mère, et Inezilla se montra fort officieuse. La malade pria qu'on la laissât seule, et Roquebrune mena les deux dames dans la salle où était la compagnie.

A peine y avaient-elles pris place, qu'une des servantes de la maison vint dire à l'Etoile que la Caverne la demandait. Elle dit au poëte et à l'Espagnole qu'elle allait revenir et alla trouver sa compagne. Il y a apparence que si Roquebrune fut habile homme, il profita de l'occasion et représenta ses nécessités à l'agréable Inezilla.

Cependant, aussitôt que la Caverne vit l'Etoile, elle la pria de fermer la porte de la chambre et de s'approcher de son lit.

Aussitôt qu'elle la vit auprès d'elle, la première chose qu'elle fit ce fut de pleurer comme si elle n'eût fait que commencer, et de lui prendre les mains, qu'elle lui mouilla de ses larmes, pleurant et sanglotant de la plus pitoyable façon du monde. L'Etoile voulut la consoler en lui faisant espérer que sa fille serait bientôt trouvée, puisque tant de gens étaient allés après les ravisseurs.

— Je voudrais qu'elle n'en revînt jamais, lui répondit la Caverne en pleurant encore plus fort; je voudrais qu'elle n'en revînt jamais, répéta-t-elle, et que je n'eusse qu'à la regretter; mais il faut que je la blâme, que je la haïsse. et que je me repente de l'avoir mise au monde. Tenez, dit-elle, en donnant un papier à l'Etoile, voyez l'honnête compagne que vous aviez et

lisez dans cette lettre l'arrêt de ma mort et l'infamie de ma fille.

La Caverne se remit à pleurer, et l'Etoile lut ce que vous allez lire, si vous en voulez prendre la peine :

« Vous ne devez point douter de tout ce que je vous ai dit de ma bonne maison et de mon bien, puisqu'il n'y a pas apparence que je trompe par une imposture une personne à qui je ne puis me rendre recommandable que par ma sincérité. C'est par là, belle Angélique, que je puis vous mériter. Ne différez donc point de me promettre ce que je vous demande, puisque vous n'aurez à me le donner qu'alors que vous ne pourrez plus douter de ce que je suis. »

Aussitôt qu'elle eut achevé de lire cette lettre, la Caverne lui demanda si elle en connaissait l'écriture.

— Comme la mienne propre, lui dit l'Etoile; c'est de Léandre, le valet de mon frère, qui écrit tous nos rôles.

— C'est le traître qui me fera mourir, lui répondit la pauvre comédienne. Voyez s'il ne s'y prend pas bien, ajouta-t-elle encore, en mettant une autre lettre du même Léandre entre les mains de l'Etoile. La voici mot pour mot : « Il ne tiendra qu'à vous de me rendre heureux, si vous êtes encore dans la résolution où vous étiez il y a deux jours. Ce fermier de mon père, qui me prête de l'argent, m'a envoyé cent pistoles et deux bons chevaux ; c'est plus qu'il ne nous faut pour passer en Angleterre, d'où je me trompe fort si un père qui aime son fils unique plus que sa vie ne condescend à tout ce qu'il voudra pour le faire bientôt revenir. » Eh bien, que dites-vous de votre compagne et de votre valet, de cette fille que j'avais si bien élevée, et de ce jeune homme dont nous admirions tous l'es-

Digitized by Google

prit et la sagesse ? Ce qui m'étonne le plus, c'est que je ne les ai jamais vus parler ensemble, et que l'humeur enjouée de ma fille ne l'eût jamais fait soupçonner de pouvoir devenir amoureuse; et cependant elle l'est, ma chère l'Etoile, et si éperdument qu'il a plutôt de la furie que de l'amour. Je l'ai tantôt surprise écrivant à son Léandre en des termes si passionnés, que je ne pourrais le croire si je ne l'avais vu. Vous ne l'avez jamais entendue parler sérieusement. Ah ! vraiment, elle parle bien un autre langage dans ses lettres; et si je n'avais déchiré celle que je lui ai prise, vous m'avoueriez qu'à l'âge de seize ans elle en sait autant que celles qui ont vieilli dans la coquetterie. Je l'avais menée dans ce petit bois où elle a été enlevée, pour lui reprocher sans témoins qu'elle me récompensait mal de toutes les peines que j'ai souffertes pour elle. Je vous les apprendrai, ajouta-t-elle, et vous verrez si jamais fille a été plus obligée à aimer sa mère.

La l'Etoile ne savait que répondre à de si justes plaintes; et puis il était bon de laisser un peu prendre cours à une si grande affliction.

— Mais, reprit la Caverne, s'il aimait tant ma fille, pourquoi assassiner sa mère ? car celui de ses compagnons qui m'a saisie m'a cruellement battue, et s'est même acharné sur moi longtemps après que je ne lui faisais plus de résistance. Et si ce malheureux garçon est si riche, pourquoi enlève-t-il ma fille comme un voleur ?

La Caverne fut encore longtemps à se plaindre, la l'Etoile la consolant le mieux qu'elle pouvait. Le maître de la maison vint voir comment elle se portait, et lui dire qu'il y avait un carrosse prêt si elle voulait retourner au Mans. La Caverne le pria de trouver bon

Digitized by Google

qu'elle passât la nuit en sa maison, ce qu'il lui accorda de bon cœur. L'Etoile demeura pour lui tenir compagnie, et quelques dames du Mans reçurent dans leurs carrosses Inezilla, qui ne voulut pas être si longtemps éloignée de son mari. Roquebrune, qui n'osa honnêtement quitter les comédiennes, en fut bien fâché : on n'a pas en ce monde tout ce qu'on désire.

DEUXIÈME PARTIE

I. — Qui ne sert que d'introduction aux autres.

Le soleil donnait à plomb sur nos antipodes et ne prêtait à sa sœur qu'autant de lumière qu'il lui en fallait pour se conduire dans une nuit fort obscure. Le silence régnait par toute la terre, si ce n'était dans les lieux où se rencontraient des grillons, des hiboux et des donneurs de sérénades. Enfin, tout dormait dans la nature, ou, du moins, tout devait dormir, à la réserve de quelques poëtes qui avaient dans la tête des vers difficiles à tourner, de quelques malheureux amants, de ceux qu'on appelle âmes damnées, et de tous les animaux,

Digitized by Google

tant raisonnables que brutes, qui, cette nuit-là, avaient quelque chose à faire. Il n'est pas nécessaire de vous dire que Destin était de ceux qui ne dormaient pas, non plus que les ravisseurs de mademoiselle Angélique, qu'il poursuivait autant que pouvait galoper un cheval à qui les nuages dérobaient souvent la faible clarté de la lune. Il aimait tendrement mademoiselle de la Caverne, parce qu'elle était fort aimable, et qu'il était assuré d'en être aimé, et sa fille ne lui était pas moins chère; outre que sa mademoiselle de l'Etoile, obligée à faire la comédie, n'eût pu trouver en toutes les caravanes des comédiens de campagne deux comédiennes qui eussent plus de vertu que ces deux-là. Ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait de la profession qui n'en manquent point: mais, dans l'opinion du monde, qui se trompe peut-être, elles en sont moins chargées que de vieilles broderies et de fard. Notre généreux comédien courait donc après ces ravisseurs avec plus de vitesse et plus d'animosité que les Lapithes ne coururent après les Centaures. Il suivit d'abord une longue allée, sur laquelle répondait la porte du jardin par où Angélique avait été enlevée, et, après avoir galopé quelque temps, il enfila au hasard un chemin creux, comme le sont la plupart de ceux du Maine. Ce chemin était plein d'ornières et de pierres; et, quoiqu'il fît clair de lune, l'obscurité y était si grande, que Destin ne pouvait faire aller son cheval plus vite que le pas. Il maudissait intérieurement un si mauvais chemin, quand il se sentit sauter en croupe quelque homme ou quelque diable qui lui passa les bras autour du cou. Destin eut grand'peur, et son cheval en fut si fort effrayé, qu'il l'eût jeté par terre, si le fantôme qui l'avait investi et qui le tenait embrassé ne l'eût affermi dans la selle. Son cheval s'emporta

Digitized by Google

comme un cheval qui avait peur, et Destin le hâta à coups d'éperons, sans savoir ce qu'il faisait, fort mal satisfait de sentir deux bras nus autour de son cou, et contre sa joue un visage froid qui soufflait par reprise à la cadence du galop du cheval. La carrière fut longue, parce que le chemin n'était pas court. Enfin, à l'entrée d'une lande, le cheval modéra sa course impétueuse, et Destin sa peur, car on s'accoutume à la longue aux maux les plus insupportables. La lune luisait assez pour lui faire voir qu'il avait un grand homme nu en croupe et un vilain visage auprès du sien. Il ne lui demanda point qui il était : je ne sais si ce fut par discrétion. Il fit toujours continuer le galop à son cheval, qui était fort essoufflé, et lorsqu'il l'espérait le moins, le cavalier croupier se laissa tomber à terre et se mit à rire. Destin repoussa son cheval de plus belle, et, regardant derrière lui, il vit son fantôme qui courait à toutes jambes vers le lieu d'où il était venu. Il a avoué depuis que l'on ne peut avoir plus de peur qu'il en eut. A cent pas de là, il trouva un grand chemin qui le conduisit dans un hameau dont il trouva tous les chiens éveillés, ce qui lui fit croire que ceux qu'il suivait pouvaient y avoir passé. Pour s'en éclaircir, il fit ce qu'il put pour éveiller les habitants endormis de trois ou quatre maisons qui étaient sur le chemin. Il n'en put avoir audience et fut querellé de leurs chiens. Enfin, ayant entendu crier des enfants dans la dernière maison qu'il trouva, il en fit ouvrir la porte à force de menaces, et apprit d'une femme en chemise, qui ne lui parla qu'en tremblant, que des gendarmes avaient passé par leur village il n'y avait pas longtemps, et qu'ils emmenaient avec eux une femme qui pleurait bien fort et qu'ils avaient bien de la peine à faire taire. Il conta à la même femme la rencontre

Digitized by Google

qu'il avait faite de l'homme nu, et elle lui apprit que c'était un paysan de leur village qui était devenu fou et qui courait les champs. Ce que cette femme lui dit de ces gens de cheval qui avaient passé par son hameau lui donna courage de passer outre, et lui fit hâter le train de sa bête. Je ne vous dirai point combien de fois elle broncha et eut peur de son ombre, il suffit que vous sachiez qu'il s'égara dans un bois, et que tantôt ne voyant goutte, et tantôt éclairé de la lune, il trouva le jour auprès d'une métairie, où il jugea à propos de faire repaître son cheval, et où nous le laisserons.

II. — Des bottes.

Pendant que Destin courait à tâtons après ceux qui avaient enlevé Angélique, la Rancune et l'Olive, qui n'avaient pas tant à cœur que lui cet enlèvement, ne coururent pas si vite que lui après les ravisseurs, outre qu'ils étaient à pied. Ils n'allèrent donc pas loin, et, ayant trouvé dans le prochain bourg une hôtellerie qui n'était pas encore fermée, ils y demandèrent à coucher. On les mit dans une chambre où était déjà couché un hôte, noble ou roturier, qui y avait soupé, et qui, ayant à faire diligence pour des affaires qui ne sont pas venues à ma connaissance, faisait état de partir à la pointe du jour. L'arrivée des comédiens ne servit pas au dessein qu'il avait d'être à cheval de bonne heure, car il en fut éveillé, et peut-être en pesta-t-il en son âme; mais la présence de deux hommes d'assez bonne mine fut peut-être cause qu'il n'en témoigna rien. La Rancune, qui était fort honnête, lui fit d'abord des excuses de ce qu'ils troublaient son repos, et lui demanda ensuite d'où il venait. Il lui dit qu'il venait d'Anjou, et qu'il

Digitized by Google

s'en allait en Normandie pour une affaire pressée. La Rancune, en se déshabillant, et pendant qu'on chauffait des draps, continuait ses questions; mais comme elles n'étaient utiles ni à l'un ni à l'autre, et que le pauvre homme qu'on avait éveillé n'y trouvait pas son compte, il le pria de le laisser dormir. La Rancune lui en fit des excuses fort cordiales, et en même temps, l'amour-propre lui faisant oublier celui du prochain, il résolut de s'approprier une paire de bottes neuves qu'un garçon de l'hôtellerie venait de rapporter dans la chambre après les avoir nettoyées. L'Olive, qui n'avait alors autre envie que de bien dormir, se jeta dans le lit, et la Rancune demeura auprès du feu, moins pour voir la fin du fagot qu'on avait allumé que pour contenter la noble ambition d'avoir une paire de bottes neuves aux dépens d'autrui. Quand il crut l'homme qu'il allait voler bien et dûment endormi, il prit ses bottes qui étaient au pied de son lit, et, les ayant chaussées à cru, sans oublier de s'attacher les éperons, s'alla mettre ainsi botté et éperonné qu'il était auprès de l'Olive. Il faut croire qu'il se tint sur le bord du lit, de peur que ses jambes armées ne touchassent aux jambes nues de son camarade, qui ne se fût pas tu d'une si nouvelle façon de se mettre entre deux draps, et ainsi aurait pu faire avorter son entreprise. Le reste de la nuit se passa assez paisiblement. La Rancune dormit ou en fit le semblant. Les coqs chantèrent; le jour vint, et l'homme qui couchait dans la chambre de nos comédiens se fit allumer du feu et s'habilla. Il fut question de se botter; une servante lui présenta les vieilles bottes de la Rancune, qu'il rebuta rudement: on lui soutint qu'elles étaient à lui; il se mit en colère, et fit une rumeur diabolique. L'hôte monta dans la chambre, et lui jura foi de

Digitized by Google

maître cabaretier, qu'il n'y avait point d'autres bottes que les siennes, non-seulement dans la maison, mais aussi dans le village, le curé même n'allant jamais à cheval. Là-dessus, il voulut lui parler des bonnes qualités de son curé, et lui conter de quelle façon il avait eu sa cure, et depuis quand il la possédait. Le babil de l'hôte acheva de lui faire perdre patience. La Rancune et l'Olive, qui s'étaient éveillés au bruit, prirent connaissance de l'affaire, et la Rancune exagéra l'énormité du cas et dit à l'hôte que cela était bien vilain.

— Je me soucie d'une paire de bottes neuves comme d'une savate, disait le pauvre débotté à la Rancune; mais il y va d'une affaire de grande importance pour un homme de condition, à qui j'aimerais moins avoir manqué qu'à mon propre père; et si je trouvais les plus méchantes bottes du monde à vendre, j'en donnerais plus qu'on ne m'en demanderait.

La Rancune, qui s'était mis le corps hors du lit, haussait les épaules de temps en temps et ne lui répondait rien, se repaissant les yeux de l'hôte et de la servante qui cherchaient inutilement les bottes, et du malheureux qui les avait perdues, qui cependant maudissait sa vie et méditait peut-être quelque chose de funeste, quand la Rancune, par une générosité sans exemple, et qui ne lui était pas ordinaire, dit tout haut, en s'enfonçant dans son lit comme un homme qui meurt d'envie de dormir :

— Morbleu, monsieur, ne faites plus tant de bruit pour vos bottes, et prenez les miennes, mais à condition que vous nous laisserez dormir, comme vous voulûtes hier que j'en fisse autant.

Le malheureux, qui ne l'était plus puisqu'il retrouvait des bottes, eut peine à croire ce

Digitized by Google

qu'il entendait : il fit un grand galimatias de mauvais remercîments d'un ton de voix si passionné, que la Rancune eut peur qu'à la fin il ne vînt l'embrasser dans son lit.

Il s'écria donc en colère, et jurant doctement :

— Eh, morbleu! monsieur, que vous êtes fâcheux, et quand vous perdez vos bottes, et quand vous remerciez ceux qui vous en donnent! Au nom de Dieu, prenez les miennes encore un coup, et je ne vous demande autre chose, sinon que vous me laissiez dormir, ou bien rendez-moi mes bottes et faites tant de bruit que vous voudrez.

Il ouvrait la bouche pour répliquer, quand la Rancune s'écria :

— Ah! mon Dieu! que je dorme ou que mes bottes me demeurent!

Le maître du logis, à qui une façon de parler si absolue avait donné beaucoup de respect pour la Rancune, poussa hors de la chambre son hôte, qui n'en fût pas demeuré là, tant il avait de ressentiment d'une paire de bottes si généreusement donnée. Il fallut pourtant sortir de la chambre et s'aller botter dans la cuisine : alors la Rancune se laissa aller au sommeil plus tranquillement qu'il n'avait fait la nuit, sa faculté de dormir n'étant plus combattue du désir violent des bottes et de la crainte d'être pris sur le fait. Pour l'Olive, qui avait mieux employé la nuit que lui, il se leva de grand matin, et, s'étant fait tirer du vin, il s'amusa à boire, n'ayant rien de meilleur à faire.

La Rancune dormit jusqu'à onze heures.

Comme il s'habillait, Ragotin entra dans la chambre. Le matin il avait visité les comédiennes, et mademoiselle de l'Etoile lui ayant reproché qu'elle ne le croyait guère de ses amis, puisqu'il n'était pas de ceux qui cou-

Digitized by Google

raient après sa compagne, il lui promit de ne retourner point dans le Mans qu'il n'en eût appris des nouvelles; mais n'ayant pu trouver de cheval ni à louer, ni à emprunter, il n'eût pu tenir sa promesse si son meunier ne lui eût prêté un mulet sur lequel il monta sans bottes et arriva, comme je viens de vous le dire, dans le bourg où avaient couché les deux comédiens.

La Rancune avait l'esprit fort présent; il ne vit pas plutôt Ragotin en souliers, qu'il crut que le hasard lui fournissait un beau moyen de cacher son larcin, dont il n'était pas peu en peine. Il lui dit donc d'abord qu'il le priait de lui prêter ses souliers et de vouloir prendre ses bottes qui le blessaient à un pied, à cause qu'elles étaient neuves. Ragotin prit ce parti avec grande joie; car, en montant son mulet, un ardillon qui avait percé son bas lui avait fait regretter de n'être pas botté.

Il fut question de dîner, Ragotin paya pour les comédiens et pour son mulet. Depuis sa chute, quand la carabine tira entre ses jambes, il avait fait serment de ne se jamais mettre sur un animal de monture sans prendre toutes ses sûretés. Il prit donc avantage pour monter sur sa bête; mais avec toute sa précaution, il eut bien de la peine à se placer dans le bât du mulet. Son esprit vif ne lui permettait pas d'être judicieux, et il avait inconsidérément relevé les bottes de la Rancune, qui lui venaient jusqu'à la ceinture et l'empêchaient de plier son petit jarret, qui n'était pas le plus vigoureux de la province.

Enfin donc, Ragotin sur son mulet et les comédiens à pied, suivirent le premier chemin qu'ils trouvèrent, et chemin faisant, Ragotin découvrit aux comédiens le dessein qu'il avait de faire la comédie avec eux, leur protestant qu'encore qu'il fût assuré d'être bien-

Digitized by Google

tôt le meilleur comédien de France, il ne prétendait tirer aucun profit de son métier, qu'il voulait le faire seulement par curiosité, et pour faire voir qu'il était né pour tout ce qu'il voulait entreprendre. La Rancune et l'Olive le fortifièrent dans sa noble envie, et à force de le louer et de lui donner courage, le mirent en si belle humeur, qu'il se prit à réciter de dessus son mulet des vers de *Pyrame et Thisbé* du poëte Théophile. Quelques paysans qui accompagnaient une charrette chargée, et qui faisaient le même chemin, crurent qu'il prêchait la parole de Dieu, le voyant déclamer là comme un forcené. Tandis qu'il récita, ils eurent toujours la tête nue et le respectèrent comme un prédicateur de grands chemins.

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs
G. Masquin, directeur.

Digitized by Google

Maistre (X. de). Voyage autour de ma Chambre 1
— Prisonniers du Caucase 1
Malherbe. Poésies 1
Marivaux. Théâtre 2
Marmontel. Les Incas 2
Massillon. Petit Carême 1
Mirabeau. Sa Vie. Ses Discours. 5
Molière. Tartufe. Dépit 1
— Don Juan, Précieuses 1
— Bourgeois Gentilhomme. — Comtesse d'Escarbagnas 1
— Amphitryon. Ecole des Maris. 1
— Médecin malgré lui. Mariage forcé. Sicilien 1
— L'Etourdi. Sganarelle 1
— L'Ecole des Femmes 1
— Malade imaginaire. Fourberies de Scapin 1
— L'Avare. George Dandin 1
— Misanthrope. Femmes savantes 1
— Pourceaugnac. Fâcheux 1
Montesquieu. Lettres persanes. 2
— Grandeur et Décadence des Romains 1
Ovide. Métamorphoses 3
Pascal. Pensées 1
— Lettres Provinciales 2
Piron. La Métromanie 1
Plutarque. Vie de César 1
Prévost. Manon Lescaut 1
Rabelais. Œuvres 5
Racine. Esther. Athalie 1
— Phèdre. Britannicus 1
— Andromaque. Plaideurs 1
— Iphigénie. Mithridate 1
Regnard. Voyages 1
— Le Joueur. Les Folies 1
— Le Légataire universel 1
Roland (Mme). Mémoires 4
Rousseau (J.-J.). Emile 4
— La Nouvelle Héloïse 5
— Confessions 5
— Contrat social 1
— De l'Inégalité 1
Saint-Réal. Don Carlos. Conjuration contre Venise 1
Salluste. Catilina. Jugurtha 1
Scarron. Roman comique 3
— Virgile travesti 3
Schiller. Les Brigands 1
— Guillaume Tell 1
Sedaine. Philosophe sans le savoir. La Gageure 1
Sévigné. Lettres choisies 2
Shakespeare. Hamlet 1
— Roméo et Juliette 1
— Macbeth 1
— Othello 1
— Roi Lear 1
— Joyeuses Commères 1
Sterne. Voyage sentimental 1
Suétone. Douze Césars 2
Swift. Gulliver 2
Tacite. Mœurs des Germains ... 1
Tasse. Jérusalem délivrée 2
Tassoni. Seau enlevé 2
Vauban. Dîme royale 1
Vauvenargues. Choix 1
Virgile. Enéide 2
— Bucoliques et Géorgiques ... 1
Volney. Ruines. Religion 2
Voltaire. Charles XII 2
— Siècle de Louis XIV 4
— Histoire de Russie 2
— Romans 5
— Zaïre. Mérope 1
— Mahomet Mort de César 1
Xénophon. Dix mille 1

Adresser toutes les [illegible] BERTHIER

La **BIBLIOTHÈQUE NATI**
dans le but de faire pénétrer au sein
les œuvres les plus remarquables de
publié, jusqu'à ce jour, les principales

ALFIERI.
ARIOSTE.
BAUDEMONT.
BEAUMARCHAIS.
BECCARIA.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
BOILEAU.
BOSSUET.
BOUFFLERS.
BRILLAT-SAVARIN.
BYRON.
CAZOTTE.
CERVANTÈS.
CÉSAR.
CHAMFORT.
CHAPELLE.
CICÉRON.
COLLIN D'HARLEVILLE.
CONDORCET.
CORNEILLE.
COURIER (Paul-Louis).
CYRANO de BERGERAC.
D'ALEMBERT.
DANTE.
DÉMOSTHÈNES.
DESCARTES.
DESMOULINS (Camille).
DIDEROT.
DUCLOS.

ÉRASME.
ÉPICTÈTE.
FLORIAN.
FÉNELON.
FOË (de).
FONTENELLE.
GŒTHE.
GOLDSMITH.
GRESSET.
HAMILTON.
HOMÈRE.
HORACE.
JAUFFRET-DUCOUR.
JUVÉNAL.
LA BOÉTIE.
LA BRUYÈRE.
LA FONTAINE.
LAMENNAIS.
LA ROCHEFOUCAULD.
LESAGE.
LINGUET.
LONGUS.
MABLY.
MACHIAVEL.
MAISTRE (de).
MALHERBE.
MARIVAUX.
MARMONTEL.
MASSILLON.
MIRABEAU.

Voir le catalogue détaillé dans l'intéri

Envoi franco du Ca

On trouve aussi chez les
L'ECOLE MUTUE
COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE

Comprenant : Grammaire — Arithmétique et T
... — Agriculture — Cosmographie —
... — Physique — Hygiène — Chimie —
... et Religions — Philosophie et Mor
de France — Inventions et Découvertes — Géométr
— Histoire ancienne et moderne — Dictionnaire

Le volume broché, 25 c.; relié, 45 c. —

Paris. — Imp. Noiz. [...], 14, rue de ...

15 *250
Digitized by Google